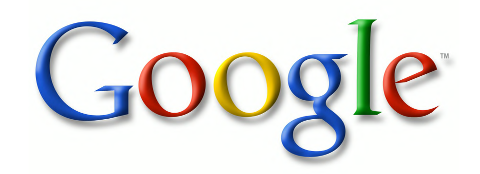
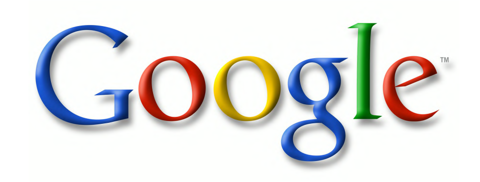
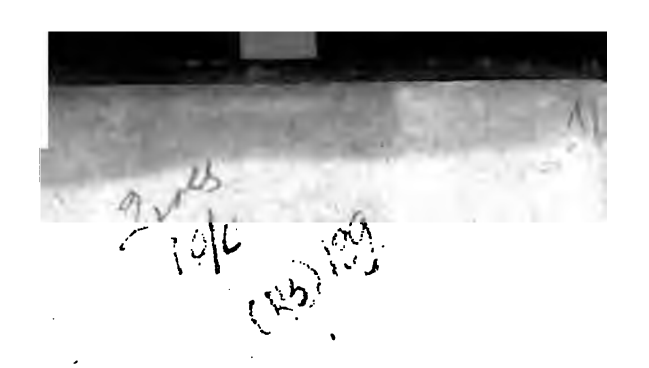
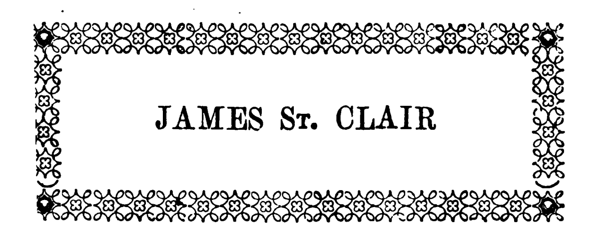

Google







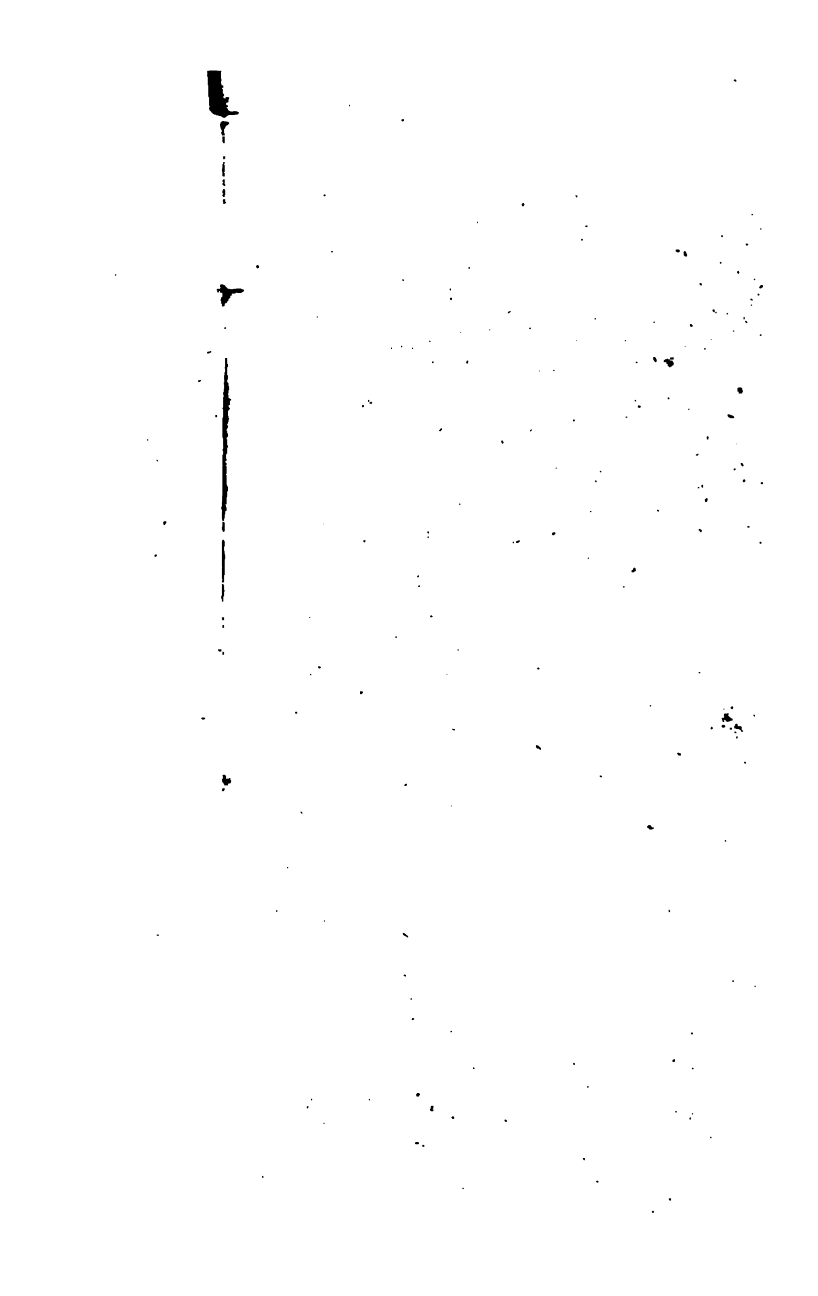

JAMES St. CLAIR





LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.

TOME PREMIER.





J. M. le Moreau jun. inv. — *N. de Mare sculp.*

LES CONVERSATION D'ÉMILIE.

CINQUIEME ÉDITIO

*Inutilesque falce ramos amputa
Feliciores inserit.*
HORAT.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez BELIN, Libraire, rue S. Jacq
près S. Yves.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du R



A
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE
ET AUTOCRATRICE
DE TOUTES
LES RUSSIES.

MADAME,

Le suffrage de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE *fut la premiere récompense*

de ces Conversations, & sa protection acordée à la mere & à la fille en fut la suite. Un ouvrage consacré à mon éducation décida de mon sort, en me rendant un objet de bienveillance pour la Souveraine du plus vaste Empire; & lorsque le coup le plus fatal m'eut enlevé la plus tendre des meres, c'est cette Souve-

raine immortele qui voulut m'en tenir lieu. Je porte les marques glorieuses de cette adoption ; depuis mon berceau mes années se sont comptées par ses bienfaits. Quelle étonante destinée ! Quelqu'incroyable qu'elle paraisse, mon cœur, MADAME, m'avertit à chaque instant de sa réalité.

En acquitant aujourd'hui la dette sacrée de la reconnaissance d'une mere mourante à qui VOTRE MAJESTÉ *avait acordé le droit de mettre la premiere réimpression de cet ouvrage sous sa protection immédiate, mon cœur se voue pour jamais à cette protectrice auguste de mon enfance, en déposant au pied*

de son trône l'hommage du plus profond respect avec lequel je serai tant que j'aurai un souffle de vie,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

A Paris, ce 20 Février 1786.

La très-humble & très-obéissante servante,
EMILIE DE BELSUNCE.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé qui a pour titre : *Converſations d'Emilie*, Cinquieme édition. Dans la ſage conduite que tient ici une mere éclairée, devenue l'inſtitutrice de ſa fille, les parens ſenſés verront avec reconnaiſſance le plan tout tracé de celle qu'ils doivent garder dans l'éducation de leurs enfans ; & ceux-ci, retrouvant dans le caractere de la jeune *Emilie* leurs goûts & leurs inclinations, s'empreſſeront, à ſon exemple, de ſe réformer ſur les admirables leçons que leur diſtribue ici l'amour maternel, & prépareront ainſi, pour les générations ſuivantes, des vertus plus ſolides & des mœurs plus épurées : enſorte que le ſuccès que vient d'éprouver cet excellent Ouvrage depuis dix ans, me paraît un sûr garant de l'accueil dont le Public continuera de l'honorer dans cette cinquieme édition. Donné à Paris, ce 26 Mars 1788.

Signé, LOURDET, Profeſſeur Royal.

AVERTISSEMENT

SUR

LA SECONDE ÉDITION.

CES Converſations n'étaient pas deſtinées à voir le jour. Une mere à qui une ſanté déplorable n'a laiſſé d'autre conſolation que celle qu'elle trouve dans l'éducation d'une fille chérie, s'était aperçue que cet enfant, dès l'âge le plus tendre, prenait un intérêt particulier à la converſation, & qu'il ſerait aiſé de s'en ſervir avec avantage, pour lui former l'eſprit & l'acoutumer à la réflexion ſans gêne & ſans éfort. Elle réſolut d'employer ce moyen & eſſaya de compoſer quelques converſa-

tions qui intéresserent vivement l'enfant, mais qui manquerent cependant leur but principal, parce qu'à son âge on ne suppose pas que ce qui n'est point imprimé soit digne d'être lu & conservé.

Cet inconvénient imprévu embarassa quelque temps sa mere. Egalement éloignée de la prétention de fixer les regards du public sur ses productions, & dépourvue des talens nécessaires pour se le faire pardoner, elle dut se défier de l'indulgence de quelques amis qui penserent que ces essais pouvaient n'être pas sans utilité pour l'éducation des filles en général. Après bien des incertitudes, elle se détermina à envoyer son manuscrit en Allemagne. Un Libraire de Léipsick s'en chargea & le pu-

blia en 1774 avec le plus grand soin, après en avoir fait faire par un homme de lettres justement estimé (*a*) une excellente traduction en Allemand qu'il fit paraître en même temps.

De cette maniere les vœux de l'auteur se trouverent remplis au delà de ses espérances : échapée aux inconvéniens de la publicité, elle avait augmenté la bibliotheque de sa fille d'un livre, gage de sa tendresse, dont la jouissance de l'enfant lui procurait journélement la plus douce récompense. Cependant quelques exemplaires étaient venus en France par la voie de Strasbourg;

(*a*) M. Zollikofer, Pasteur de la Colonie Françaife à Léipfick.

& le public naturélement dispofé à favoriser jusqu'à l'intention d'un projet utile, eut la bonté de confirmer par son suffrage le jugement de l'amitié. Un Libraire de Paris entreprit en conséquence de faire une édition de ces Conversations d'après celle de Léipsick, & contribua, sans la participation de l'auteur, à les faire connaître davantage.

Le fruit que l'enfant en a tiré & l'indulgence du public ont été seuls capables de soutenir le courage d'une mere au milieu des soufrances les plus crueles, & de la faire persister dans le dessein de donner à ces essais le degré de perfection dont elle les voyait susceptibles; elle est en droit de dire que la tendresse maternele

eſt au deſſus des terreurs de la mort, puiſque l'agonie même, à diverſes repriſes, n'a pu lui faire abandoner ſon projet. Mais dans ſa pourſuite, elle a eu lieu de ſe convaincre à chaque pas, combien il y a loin de ce que la tendreſſe imagine, à ce que l'expérience apprend. Non-ſeulement la plus grande partie des Entretiens de cette nouvele édition n'exiſtait pas dans l'anciene ; mais ceux qu'on a conſervés ici, ont été entiérement refondus & dépouillés du ton impératif & didactique que l'autorité & la ſupériorité d'âge & de raiſon prenent ſi aiſément, ſans même s'en apercevoir. C'eſt que la premiere édition était l'ouvrage de la prévoyance, & que celle-ci eſt le

fruit de l'expérience ; ou , pour mieux dire , la premiere était un livre de la mere , & celle-ci est l'ouvrage de l'enfant. C'est l'enfant qui en a fourni tous les matériaux ; qui , sans le savoir , a appris à la mere le secret d'en tirer parti ; qui lui a enseigné les routes les plus sûres pour ariver à son cœur & à sa raison ; qui enfin , par la docilité & la douceur de son caractere , lui a démontré les avantages d'une noble confiance, d'une ironie innocente & légere , d'une allusion indirecte & enjouée , sur la sécheresse des préceptes & la sévérite des réprimandes : souvent il n'a fallu qu'un soin léger & de la mémoire pour rédiger ces Conversations d'après celles qui ont eu lieu entre la mere & la fille.

Envifagées fous ce point de vue, elles peuvent indiquer aux perfones chargées de l'inftruction des enfans, plus d'un fentier ignoré dans cette carriere importante & difficile. Les préceptes généraux font dans la fcience de l'éducation, comme dans toute autre fcience, de peu de reffource. Perfone ne les contefte, mais pour les répéter continuélement, on n'en eft pas plus avancé, ou l'on ne s'en égare pas moins, parce qu'ils font vagues par leur nature & n'indiquent aucune route précife; il n'eft pas même fort rare de voir marcher dans des routes entiérement oppofées, ceux qui fe croient & fe difent guidés par les mêmes maximes.

Il eft vrai qu'il n'exifte pas deux

enfans qui se ressemblent en tout point, d'esprit & de tête, comme il n'en existe pas deux qui se ressemblent exactement de figure; ainsi ces Entretiens ne peuvent, à la rigueur, convenir à aucun autre enfant : mais s'ils ont quelque mérite, s'ils remplissent en quelque sorte le but qu'on s'est proposé, ils doivent mieux que toutes les maximes générales, guider une mere dans cette entreprise douce & pénible, dont sa tendresse lui exagere tour-à-tour & les difficultés & les succès. Il serait sans doute à désirer que toute mere attentive voulût confier au public les fruits de son expérience, sur-tout dans un moment où l'amour maternel semble pénétrer dans les cœurs avec plus d'é-

nergie & de force, & où, dans la plupart des jeunes meres, tous les goûts, tous les intérêts ont cédé la place à cette passion impérieuse & touchante. Ce serait un sûr moyen de jeter des fondemens permanens & solides pour une éducation générale & raisonée.

L'auteur de ces Conversations aura sur toutes les meres un avantage qu'il sera difficile de lui envier. Réduite par le triste état de sa santé à cette unique mais puissante ressource, sans en être jamais distraite que par ses maux, elle a pu donner à l'éducation de sa fille une suite que peu de meres pouront concilier avec les devoirs & les circonstances de leur position. Il en est résulté une tendresse &, pour ainsi dire, une intimité

entre la mere & l'enfant, qui au milieu de la petite société de leurs amis, ont concentré entre elles deux le secret de l'éducation, comme un secret d'état l'est entre un roi & ses ministres au milieu des mouvemens & des discours de la cour. Cette confiance réciproque est sans doute le principal ressort d'une éducation généreuse & noble que les anciens appellaient libérale, & tant qu'une mere ne l'a point obtenue, elle ne peut se flater de recueillir le fruit de ses peines & de sa vigilance.

A Paris, ce premier Février 1781.



LETTRE
DE L'AUTEUR
A L'ÉDITEUR
DE LA PREMIERE ÉDITION.

Je vous envoie, Monsieur, mes Converſations. Vous m'aviez déſolée, en me diſant que vous ne les trouviez pas dans l'état où je les croyais; vous m'avez raſſurée, en m'apprenant que vous n'y aperceviez ni un plan d'éducation, ni même beaucoup de liaiſon entre les idées. C'eſt que je n'ai pas eu la prétention de propoſer un nouveau plan d'éducation, ni la hardieſſe de m'écarter de celui que des parens ſages ſuivent communément dans l'éducation des filles. Je n'ai voulu faire qu'un traité de rempliſſage, ſi vous me permettez de parler ainſi, & montrer comment les heures perdues, les momens de délaſſement peuvent être employés par une mere vigilante, à former l'eſprit d'un enfant & à lui inſpirer des ſentimens vertueux & honêtes. Il ne s'agit donc ici ni de plan ni de ſyſtême.

Cependant, sous ce point de vue même, l'éducation doit être divisée, comme dans un systême bien conçu & bien lié, en plusieurs époques, & il faudrait faire un travail différent pour chacune. On peut en marquer trois principales. La premiere finit à l'âge de dix ans; la seconde à quatorze ou quinze ans; la troisieme doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Suivant ce plan, je n'aurais encore essayé à travailler que pour la premiere époque, où il s'agit de présenter à l'esprit des idées simples, de lui enseigner & de l'aider à les déveloper, & de profiter souvent d'un mot dit au hazard, d'une niaiserie même, pour le conduire à des réflexions solides & sensées. Le travail pour les deux autres époques serait infiniment plus sérieux, & je ne sais si j'aurai la force de le tenter, lorsque l'âge de ma fille poura l'exiger.

Cette confession faite, je vous abandone, MONSIEUR, *ces Conversations. Faites-en l'usage qu'il vous plaira, puisque vous pensez qu'elles pouront être utiles à d'autres enfans. A Paris, ce premier Janvier 1774.*

AVERTISSEMENT.

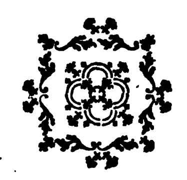
DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE NOUVELE EDITION.

LORSQU'AU commencement de 1783, l'Académie Françaiſe, en vertu d'une fondation récemment faite, eut à adjuger pour la premiere fois le prix deſtiné à l'ouvrage le plus utile de l'année, elle le décerna à ces Converſations. Les éditions multipliées qu'on en a faites avant & après cette déciſion, ont juſtifié le jugement de ce corps illuſtre. L'auteur termina trois mois après ſa douloureuſe & pénible carrière. Occupée juſqu'au dernier moment, de ſa tendreſſe pour une

fille chérie, elle a laiſſé dans ſes papiers des changemens conſidérables & une refonte preſque totale des premieres Converſations. On les préſente au public dans cette nouvele édition, conformément à l'exemplaire arangé & corrigé de ſa main dans les derniers mois de ſa vie.

A Paris, ce premier Mars 1787.



LES



LES

CONVERSATIONS D'EMILIE.

PREMIERE CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai bien étudié mon catéchisme, trouvez-vous bon que je travaille auprès de vous?....Ah, maman! venez, venez, j'entends le tambour; ce sont les singes qui passent.

LA MERE.

Mettez-vous à la fenêtre avec votre bonne ; quand ils feront paffés, vous viendrez travailler.

EMILIE,

(*en revenant de la fenêtre.*)

Maman, je les ai vus. Pourquoi n'êtes-vous pas venue les voir ? Eft-ce que vous ne les aimez pas ?

LA MERE.

Pas beaucoup. — Tenez, mon enfant, voilà votre ouvrage ; vous broderez jufqu'à cette fleur.

EMILIE.

Oui, maman. Mais pourquoi n'aimez-vous pas les finges ? Moi, je les aime bien.

LA MERE.

Et pourquoi les aimez-vous ?

EMILIE.

C'eft qu'ils m'amufent. Ils font

drôles ; ils ſont des tours, des bonds & des ſauts !

LA MERE.

Et moi j'ai des préventions contre eux. Je les crois malins, voleurs, traîtres ; d'un naturel méchant, en un mot.

EMILIE.

Bon ! C'eſt domage.

LA MERE.

Peut-être, en les voyant plus ſouvent & de plus près, ne les aimeriez-vous pas davantage.

EMILIE.

Comme je ne les vois que par la fenêtre, ils ne me feront pas de mal. — Si vous aviez vu leurs mines, maman ! .... Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un ſinge ?

LA MERE.

Puiſque vous les aimez, je croyais que vous ſaviez ce que c'eſt.

EMILIE.

Oui, sûrement, je le ſais. C'eſt un animal.

LA MERE.

Comme un chien, comme un chat?

EMILIE.

Mais non, maman; il eſt fait comme un ſinge.

LA MERE.

A quel animal trouvez-vous donc qu'il reſſemble le plus?

EMILIE.

Je ne ſais pas, maman. Voulez-vous bien me le dire?

LA MERE.

Mais il me ſemble que c'eſt à l'homme. Il en approche par la figure, les mains, les pieds.

EMILIE.

Eſt-ce que l'homme eſt auſſi un animal?

LA MERE.

C'est un animal raisonable.

EMILIE.

Pourquoi dites-vous un animal raisonable, maman?

LA MERE.

On appelle *animal* un être organisé qui vit, qui sent, qui se meut.

EMILIE.

Comme le singe?

LA MERE.

Ou le cheval, le bœuf, le mouton. Mais l'homme est le seul parmi ces êtres organisés qui ait l'usage de la raison qui fait combiner & réfléchir, & de la parole par laquelle il peut communiquer ses pensées; & voilà pourquoi il s'appelle un animal raisonable.

EMILIE.

Les hommes sont donc des animaux? Je ne savais pas cela. C'est drôle! Et nous, maman, sommes-nous aussi des animaux?

LA MERE.

Nous avons le sentiment, le mouvement, la vie; nous pensons, nous réfléchissons, nous parlons; & puisque nous sommes la moitié du genre humain...

EMILIE.

Nous faisons la moitié des animaux raisonables.

LA MERE.

Tout juste. Et voilà ce qui s'appelle combiner.

EMILIE.

Ah, maman, voilà Rosete qui mange ma robe!

LA MERE.

C'est que ce n'est pas un animal raisonable.

EMILIE.

Mais, maman, pourquoi les chiens ne parlent-ils pas?

LA MERE.

Apparemment parce qu'ils n'ont rien à dire. Pour parler, il faut penser, avoir

des idées, les combiner. Je crois leurs idées très-bornées ; & ils n'ont pas l'usage de la parole, parce qu'ils n'ont pas l'usage de la raison.

EMILIE.

A quoi passent-ils donc leur temps ?

LA MERE.

Ils sentent, comme nous, les besoins de la vie, le plaisir, la douleur. Ils se plaignent quand on leur fait mal, ils soufrent, parce qu'ils ont du sentiment ; par la même raison ils jouissent & s'amusent. Vous les voyez souvent jouer entre eux, & même avec Emilie.

EMILIE.

Et à quoi sont-ils bons ?

LA MERE.

Il y en a qui, comme votre amie Rosete, ne sont bons à rien ; mais en général ce sont des domestiques fort utiles. Ils ont beaucoup de qua-

lités précieuſes ; ils ſont vigilans, fideles, atachés ; ils gardent leurs maîtres, les maiſons, les troupeaux ; ils apprenent à chaſſer. Et pour les récompenſer de beaucoup de ſervices, importans même, leurs maîtres les nouriſſent & ont ſoin d'eux.

EMILIE.

Et les hommes pourquoi ſont-ils dans le monde ?

LA MERE.

Mais je crois que c'eſt auſſi pour y être utile.

EMILIE.

Et comment font-ils pour cela ?

LA MERE.

Ils vivent en ſociété.

EMILIE.

Et que font-ils toute la journée en ſociété ?

LA MERE.

Ils s'aident mutuélement dans leurs

besoins, dans leurs afaires & même dans leurs plaisirs.

EMILIE.

Et celui qui n'aiderait pas les autres, que lui en ariverait-il?

LA MERE.

Que les autres ne l'aideraient pas non plus. Il ne serait bon à rien; il ne pourait donc être ni aimé, ni estimé, ni recherché. Par conséquent il manquerait bientôt de tout, & il finirait par mourir ou de besoin, ou d'ennui & de chagrin.

EMILIE.

Il faut donc être utile aux autres pour être heureux?

LA MERE.

C'est remplir son devoir, & c'est un des moyens les plus sûrs pour ariver au bonheur.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que le bonheur?

LA MERE.

Je vous le demande. N'êtes-vous pas heureuſe quelquefois?

EMILIE.

Je crois que je le ſuis preſque toujours.

LA MERE.

Et qu'éprouvez - vous alors ?

EMILIE.

Mais j'ai envie de rire, de ſauter, de danſer, de chanter, de vous embraſſer.

LA MERE.

Vous ſavez donc par expérience ce que c'eſt que le bonheur. Et quand cette envie vous prend-elle?

EMILIE.

C'eſt quand je vous vois contente, & quand j'ai bien fait mes devoirs.

LA MERE.

Il faut donc remplir ſes devoirs quand on veut être heureuſe.

EMILIE.

Mais quand je ſerai grande, je n'aurai plus de devoirs à faire. Comment ferai-je donc pour être heureuſe?

LA MERE.

Les occaſions ne vous manqueront pas. Chaque âge a ſes devoirs, ſes occupations, ſes récompenſes; & même à meſure qu'on avance en âge, les devoirs augmentent.

EMILIE.

Et le bonheur auſſi, ſans doute? — Maman, voyez mon ouvrage; il n'eſt pas mal.

LA MERE.

Eſt-il fini?

EMILIE.

Pas tout-à-fait.

LA MERE.

Je voudrais le voir fini.

EMILIE.

C'eſt qu'il me prend envie de le laiſſer là & de quiter ma place.

LA MERE.

Cela eſt aſſez naturel aux enfans.

EMILIE.

C'eſt qu'on aime à changer de place, à faire autre choſe que ce qu'on fait.

LA MERE.

Je voudrais pourtant bien que votre tâche fût faite.

EMILIE.

Elle va juſqu'ici, n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Vous voyez qu'il ne faut pas trois minutes pour la finir.

EMILIE.

Mais pourquoi, maman, voulez-vous qu'elle ſoit faite?

LA MERE.

Je ne ſais. C'eſt peut-être un caprice de ma part.

EMILIE.

Eſt ce beau d'avoir des caprices?

LA MERE.

Beau, non; mais il eſt bon de ſoufrir de temps en temps des caprices des autres.

EMILIE.

Il me ſemble, ma chere' maman, que cela ne me fait aucun plaiſir.

LA MERE.

Plaiſir, non; mais peut-être profit.

EMILIE.

Quel profit, maman?

LA MERE.

Celui d'être contrariée.

EMILIE.

Il y a du profit à cela?

LA MERE.

Un grand : si la vie est remplie de contrariétés, ne faut-il pas apprendre de bonne heure à s'y soumettre & à les supporter?

EMILIE.

Allons, je vais me soumettre....

LA MERE.

A la contrariété de finir cette fleur !

EMILIE.

Ce n'en est pas une, puisque cela vous fait plaisir. Mais pourquoi, maman, voulez-vous bien dans de certains momens que je vous fasse des questions & que je dise tout ce qui me passe par la tête, & pourquoi ne voulez-vous pas le soufrir dans d'autres? Est-ce aussi par caprice ?

LA MERE.

J'espere que non. Je veux bien, pour votre profit, me pardoner un

caprice en passant; mais il ne serait pas bien à une mere de passer sa vie à avoir des caprices avec son enfant. Je pense que je n'ai jamais été fatiguée de votre babil que lorsque d'autres afaires me commandent. Alors je prends la liberté de vous faire taire.

EMILIE.

Vous avez donc bien des afaires, maman ?

LA MERE.

J'en ai toujours trop quand elles m'empêchent de vous écouter.

EMILIE.

Mais aussi, quand nous causons, vous me permettrez de vous faire toutes les questions qui me viendront.

LA MERE.

Pourvu que je ne sois pas obligée de répondre à toutes.

EMILIE.

Mais, maman, cela n'est pas de bon jeu.

LA MERE.

En revanche je vous rendrai toujours compte du motif des conſeils que je vous donne, & même de mes caprices.

EMILIE.

Maman, pourai-je auſſi en avoir & vous les dire?

LA MERE.

Sans doute, ſi vous pouvez les juſtifier comme moi; c'eſt-à-dire ſi vos caprices peuvent ſervir à l'inſtruction & à l'avantage de quelqu'un.

EMILIE.

Je crois, maman, que vous n'avez pas beſoin d'être contrariée par moi pour votre bien, ni ma bonne non plus.

LA MERE.

Nous avons d'autant moins beſoin de vos ſecours à cet égard, que notre âge nous a déjà familiariſées avec

l'avantage des contrariétés de la vie. Ainſi vos caprices ſeraient en pure perte pour notre bien.

EMILIE.

Et voilà ma tâche finie. Maman, voulez-vous voir mon ouvrage ?

LA MERE.

Volontiers. Il eſt bien. Vous voyez qu'il n'a pas fallu une éternité pour finir cela.

EMILIE.

Maintenant je vais vous dire bien des choſes.

LA MERE.

C'eſt un privilege, comme je vous l'ai déjà dit, dont vous jouiſſez à tous les inſtans de la journée.

EMILIE.

Cauſons-nous à préſent, maman?

LA MERE.

Mais il me le ſemble. Qu'en penſez-vous ?

EMILIE.

Maman, pourquoi suis-je au monde?

LA MERE.

Pour cette question, c'est à moi à vous la faire.

EMILIE.

Ah, je m'en souviens, maman.... Faut-il aussi que j'y sois utile?

LA MERE.

Si vous ne l'êtes pas encore, il faut du moins vous mettre en état de le devenir un jour.

EMILIE.

Maman, je me promene, je saute, je bois, je mange, je ris, j'étudie; je cause avec vous tant que je veux: tout cela est-il bien utile aux autres?

LA MERE.

Pour pouvoir l'être un jour, il faut avoir acquis avec la maturité de l'âge

la force & la santé; & pour les acquérir, il faut boire, manger, dormir, sauter, rire. Il me semble que vous remplissez avec distinction tous ces devoirs.

ÉMILIE.

J'en suis bien aise.

LA MERE.

A mesure que vous grandirez, vos occupations & vos obligations changeront; vous deviendrez véritablement utile, au lieu d'être à charge aux autres.

ÉMILIE.

D'être à charge aux autres! Est-ce que je suis à charge?

LA MERE.

Comment! vous avez cinq ans passés, & vous ne l'avez pas encore remarqué? Un enfant est dans la dépendance de tout le monde par sa faiblesse: quand on a à tout instant besoin des autres, on court

sûrement risque d'être souvent à charge.

EMILIE.

Est-ce que je vous suis à charge, maman?

LA MERE.

La nature a acordé aux parens un préservatif contre cet inconvénient.

EMILIE.

Quel préservatif?

LA MERE.

La tendresse qu'elle a mise dans leur cœur & qui change en jouissances les soins les plus pénibles, les plus assidus, dont leurs enfans ont besoin. Une mere ne connaît pas de plus doux, de plus grand plaisir que de s'occuper de sa fille. Ignorance, étourderie, indiscrétion, importunité, tout est supporté par la tendresse maternele.

EMILIE.

Quoi, j'ai tous ces défauts?

LA MERE.

Ce ſont ceux de votre âge.

EMILIE.

Mais, maman, ma bonne n'eſt-elle pas obligée d'avoir ſoin de moi?

LA MERE.

Votre bonne a ſoin de vous, parce que je l'en ai chargée; mais je ne peux la forcer de joindre à ces ſoins de l'affection, de les remplir avec plaiſir, de vous aimer en un mot, ſi vous ne vous rendez pas aimable; & ſi vous payiez ſes ſoins par de l'humeur, de l'indifférence ou de l'ingratitude, je ſerais trop juſte pour exiger qu'elle vous rendît des ſervices que vous reconaîtriez ſi mal.

EMILIE.

Alors il faudrait m'habiller toute ſeule.

LA MERE.

Croyez-vous le pouvoir?

EMILIE.

Pourquoi pas, maman?

LA MERE.

Voyons. Défaites votre foureau, votre collier.

EMILIE.

Voilà mon collier défait.

LA MERE.

Votre foureau à présent.

EMILIE.

Ah, je l'ôterai bien toute seule... Maman, voulez-vous bien défaire les agrafes?

LA MERE.

Non. Vous devez tout faire vous-même, puisque vous supposez que vous n'avez persone pour vous aider.

EMILIE.

Mais je ferai bien le reste.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour

défaire vos agrafes? Remettez votre collier.

EMILIE.

Maman, je ne peux pas.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour renouer votre collier. Jugez par ce miſérable eſſai, combien pour les plus petites choſes vous êtes dans la dépendance des autres; combien vous avez d'obligations, à tout inſtant, à votre bonne; combien vous devez craindre de refroidir ſon zele: car ſi elle vous quitait par ennui ou par dégoût, il n'exiſterait aucun motif pour la remplacer.

EMILIE.

Et je ne pourais ni me lever, ni me coucher, ni rien faire toute ſeule.

LA MERE.

Il y a cependant bien des filles dans ce monde qui ſe couchent

& ſe levent ſans avoir beſoin de perſone.

EMILIE.

Je ſuis donc moins avancée qu'elles?

LA MERE.

Ou plus gâtée.

EMILIE.

Je n'avais jamais penſé à tout cela. Mais auſſi je ne ſuis pas bien méchante, je crois.

LA MERE.

Quand on dépend ſi fort des autres, vous voyez combien on a de raiſons d'être douce, polie, reconaiſſante.

EMILIE.

Ah, je réfléchirai à tout cela; je prendrai garde à moi, & ma bonne n'y perdra rien.

LA MERE.

Ni vous non plus.

EMILIE.

EMILIE.

Mais, maman, il y a donc bien des choſes que je ne ſais pas?

LA MERE.

Non-ſeulement il y a bien des choſes que vous ne ſavez pas, mais vous devez remarquer que vous ne ſavez rien, puiſque vous ne ſavez ni ce que vous êtes, ni même ce que vous êtes venue faire dans ce monde.

EMILIE.

Oh, je le ſais à préſent, & je ne l'oublierai plus.

LA MERE.

Vous apprenez bien vîte des choſes bien longues. Mais allez jouer à préſent; vous devez être laſſe de cauſer.

EMILIE.

Maman, avant que je m'en aille, je vous demande en grâce de me faire un grand plaiſir.

LA MERE.

Quoi ?

EMILIE.

Contez-moi l'hiſtoire de cette dame dont vous parliez hier au ſoir avec mon papa.

LA MERE.

Volontiers, ſi vous voulez m'écouter. Cette dame était veuve d'un homme de condition. A ſa mort elle était reſtée ſans bien avec une fille & un garçon.

EMILIE.

Comment s'appellait-elle ?

LA MERE.

Vous ne la connaiſſez pas.

EMILIE.

Mais ſa fille ?

LA MERE.

Elle s'appellait Julie. Sa mere lui dit un jour : Mon enfant, je viens

de m'épuiser pour faire entrer votre frere au service. Jusqu'à présent il s'est distingué des jeunes gens de son âge par sa sagesse & son émulation ; il fera son chemin, je l'espere, & un jour il poura vous être utile.

EMILIE.

Les freres sont donc utiles à leurs sœurs ?

LA MERE.

C'est leur devoir & leur plaisir lorsqu'ils le peuvent. Mais, continua la Mere, je suis hors d'état de vous donner des maîtres & l'éducation qu'il m'eût été si doux de vous procurer. Ce n'est donc que de vos vertus & de votre propre application que vous devez tout atendre ; votre bonheur sera votre ouvrage.

EMILIE.

Ainsi elle était dans le cas de ces filles qui se couchent & se levent sans le secours de persone ?

LA MERE.

Votre bonheur, lui disait sa mere, votre établissement, tout jusqu'à votre mariage doit être le fruit de votre mérite.

EMILIE.

Pourquoi, maman, cette dame lui disait-elle cela?

LA MERE.

Parce que, quand on n'a point de fortune, il faut valoir plus qu'une autre, pour être recherchée : car si vous êtes pauvre & méchante, on a deux raisons au lieu d'une, pour vous laisser là.

EMILIE.

Je ne voudrais pas d'un mari qui fût pauvre & méchant.

LA MERE.

Vous devez donc trouver tout simple qu'on ne veuille pas d'une femme pauvre & méchante.

EMILIE.

Cela est juste. Eh bien, maman?

LA MERE.

Eh bien, ma fille, un mauvais caractere rendait malheureusement Julie insensible aux conseils de sa mere qui, long-temps incertaine entre sa tendresse & sa raison; mais voyant sa fille incorrigible, fut enfin obligée de la mettre au couvent, l'exemple même de son frere n'ayant fait aucune impression sur elle. Cette retraite n'opéra aucun changement avantageux dans son caractere. Bientôt elle manqua un mariage considérable que sa beauté & ses agrémens extérieurs lui auraient procuré, parce que les informations qu'on prit au couvent à son sujet, lui furent entiérement défavorables.

EMILIE.

Mais qui est-ce qui avait prié ces religieuses de tout dire?

LA MERE.

Comment, vous voulez qu'on taiſe la vérité à celui qui a intérêt de la ſavoir?

EMILIE.

Et qu'eſt-elle devenue, cette pauvre Julie?

LA MERE.

Elle eſt reſtée au couvent, & y ſera vraiſemblablement toute ſa vie.

EMILIE.

Mais elle ſe corrigera peut-être?

LA MERE.

A un certain âge, ma fille, on ne ſe corrige plus; il faut pour cela faire ſes éforts dès l'enfance: ſi au lieu du bien, on contracte l'habitude du mal, on eſt perdu. Et puis, une mauvaiſe impreſſion une fois donnée ſur votre compte ne s'éface plus; on ſe corrigerait enſuite véritablement, que les autres n'en ſauraient rien.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman?

LA MERE.

Pourquoi ne vous ai-je jamais pu persuader de regarder M. de Verville sans frayeur?

EMILIE.

C'est qu'il m'a fait peur une fois, en me faisant des grimaces.

LA MERE.

Et parce qu'il vous a fait une fois des grimaces, vous croyez qu'il passe sa vie à faire peur aux enfans! Vous trouvez plus court de vous en tenir à votre premiere impression, que d'examiner si ce monsieur n'a pas changé de mines depuis que vous ne l'avez vu. Ne soyez donc pas étonée si les autres s'en tienent, comme vous, aux premieres impressions sur tout ce qu'ils n'ont pas d'intérêt d'aprofondir.

EMILIE.

Cela eſt triſte. Cette pauvre Julie qui eſt ſi jolie, à ce que vous dites !

LA MERE.

Fort jolie; mais malheureuſement elle n'eſt pas aimable.

EMILIE.

Il vaut donc mieux être aimable que jolie?

LA MERE.

Il n'y a point de doute.

EMILIE.

Maman, ſuis-je jolie?

LA MERE.

Juſqu'à préſent vous ne l'êtes pas.

EMILIE.

Cela peut donc venir encore?

LA MERE.

Je n'en ſais rien.

EMILIE.

Mais pourquoi donc me dit-on toujours que je ſuis charmante?

LA MERE.

Je vous dirai cela une autre fois Allez vous amuser à présent, en atendant la promenade ; & si, comme c'est votre projet d'être réfléchissante, vous pensez à tout cela, vous trouverez qu'un caractere aimable & sensible est ce qui rend le plus sûrement jolie à tout âge.

DEUXIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, comment s'appelle.....
Ce n'eſt pas cela que je voulais dire...
En quel temps, maman.... Mais non...A propos, vous m'avez promis de me dire une choſe, voulez-vous bien me la dire?

LA MERE.

Laquelle d'entre les cent qui vous paſſent par la tête à la fois?

EMILIE.

Ah, j'y ſuis! Pourquoi, maman, ſi je ne ſuis pas jolie, me dit-on toujours que je ſuis charmante?

LA MERE.

On peut être charmante sans être précisément jolie, & l'on peut être fort jolie sans être charmante.

EMILIE.

Ah, je sais, je sais, maman. Pour être charmante, il faut être sage, modeste, ne parler qu'à propos, n'être pas importune.... N'est-ce pas, maman? Vous m'avez dit cela.

LA MERE.

Ainsi l'on est charmante par ses qualités morales, & jolie par sa figure. Dites-moi si vous êtes jolie ou charmante?

EMILIE.

Mais.... Je crois qu'oui.

LA MERE.

Lequel des deux?

EMILIE.

— Jolie, maman.

LA MERE.

Je vois que vous choisissez avec discrétion & modestie le moins bon des deux lots.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

C'est que l'on a la figure qu'on a, & que l'on n'est pas maîtresse d'en changer. Il n'y a point de mérite à être jolie, ni de démérite à être laide.

EMILIE.

Ah, c'est vrai.

LA MERE.

Au lieu que pour être charmante...

EMILIE.

Il faut, je crois, bien des choses.

LA MERE.

Qui dépendent de nous, de notre volonté, de nos soins, de notre

application à les acquérir. Ainsi être charmante renferme bien des sortes de mérite.

EMILIE.

Et que faut-il pour être jolie?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

J'entends quelque chose, mais je ne sais comment dire.

LA MERE.

Il faut avoir un beau teint, de beaux yeux, le nez bien fait, la bouche agréable, ni trop grande ni trop petite; de beaux cheveux, bien plantés; enfin tous les traits bien proportionés, & dans tout l'ensemble de la figure quelque chose de prévenant & de modeste qui plaise.

EMILIE.

Ah, maman, que de choses!

LA MERE.

Sans compter ce qu'il ne faut pas.

EMILIE.

Comment ce qu'il ne faut pas ?

LA MERE.

Il ne faut avoir l'air ni boudeur ni ricanant, point de disgrace dans les mouvemens ; point d'affectation dans sa maniere d'être ; point de grimaces dans le visage, nulle recherche dans ses habitudes qui contraste avec le naturel.

EMILIE.

En un mot, il faut être comme ma cousine ; n'est-il pas vrai ?

LA MERE.

Tout juste. Et vous, avez-vous tous ces agrémens ?

EMILIE.

Mais.... non pas tous.

LA MERE.

En ce cas, vous n'êtez pas jolie.

EMILIE.

Il faut donc renoncer au lot le moins bon !

LA MERE.

Et faire de néceſſité vertu, choiſir courageuſement le meilleur. Cependant je ne ſaurais vous blâmer du choix que vous aviez fait. Vous vous êtes d'abord emparée du lot qui ne dépend pas de nous, bien sûre d'y ajouter celui qu'il eſt en notre pouvoir d'obtenir. Il eſt évident que d'une jolie perſone vous comptiez faire une perſone charmante.

EMILIE.

Mais pourquoi preſque tous ceux qui vienent ici, me diſent-ils que je le ſuis ?

LA MERE.

N'avez-vous jamais entendu dire à d'autres enfans comme vous, qu'ils

étaient aimables, charmans, quoiqu'ils ne le fussent guere ?

EMILIE.

— Je ne sais : je n'y ai pas pris garde.

LA MERE.

Mais vous, ne vous a-t-on jamais louée, quoique vous ne le méritassiez pas ? Pensez-y un peu.

EMILIE.

Maman, je cherche. — Oui, oui, cela pourait fort bien être ; mais dans le moment où l'on me donnait des louanges, je croyais les mériter. . . ou plutôt j'avais bien peur que vous ne dissiez le contraire. . . Ah, tenez, je croyais aussi une fois qu'on se moquait de moi.

LA MERE.

Ce n'était rien de tout cela. Une politesse fausse & oiseuse fait, lorsqu'on est dans une maison, qu'on

loue de convention & pour avoir plutôt fait, tout ce qui s'y trouve, depuis la maîtresse jusqu'au métier de tapisserie. Vous avez vu des gens à qui ma chiene était très-importune, m'assurer qu'elle étoit charmante. Croyez-vous que ce compliment fût sincere & que Rosete le méritât ?

EMILIE.

Oh pour cela, non.

LA MERE.

Eh bien, ceux qui vous disent que vous êtes jolie, que vous êtes charmante, ne le pensent pas plus de vous que de Rosete, & ne savent nullement si vous méritez ce compliment mieux qu'elle, & surtout ne se soucient en aucune maniere de le savoir.

EMILIE.

Mais pourquoi donc parler, maman, si l'on ne veut pas dire vrai ? Cela n'est pas sensé.

LA MERE.

Vous avez raiſon, il vaudrait bien mieux ſe taire. Auſſi les jeunes perſones qui penſent bien, ne prenent ſeulement pas garde à ces ſortes de complimens, n'en font aucun cas, & ſont tentées même, quand ils ſont trop outrés, de s'en offenſer. Il eſt bien ſot ou du moins bien léger de ſe faire une habitude de ces propos en l'air & qui ne ſignifient rien; mais il ſerait bien plus ſot encore de les prendre au pied de la lettre & de s'en glorifier comme ſi on les eût mérités.

EMILIE.

Moi, je n'y ſerai plus atrapée. — Mais, maman, quand je ſuis bien ſage, il eſt pourtant vrai alors...

LA MERE.

Que vous prenez le chemin qui conduit au bonheur, & qu'avec le temps il ſe pourait que vous devinſ-

fiez une perſone charmante ; mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour. Combien ne faut-il pas de ſoins, d'éforts, de vigilance, pour ne pas faire un ſeul pas en arriere, pour les faire tous en avant & mériter enfin cette réputation qu'on n'obtient que par une attention continuele ſur ſoi-même ! Il ne faut pas paſſer un jour ſans avoir fait des progrès, ſans être un peu plus raiſonable que la veille.

EMILIE.

Maman, je le ferai, & à commencer d'aujourd'hui, je vais être parfaite.

LA MERE.

Qu'entendez-vous par-là ?

EMILIE.

J'entends faire toujours parfaitement bien.

LA MERE.

Vous croyez cela apparemment bien aiſé ?

tâcher d'être un enfant parfait, avant de devenir une persone parfaite.

EMILIE.

En quoi consistent donc les perfections d'un enfant ?

LA MERE.

A mesure que nous les rencontrerons dans notre chemin, je vous les ferai remarquer ; nous nous en emparerons, & insensiblement nous les changerons en habitudes.

EMILIE.

Et vous voulez conserver aussi celle de bien sauter ?

LA MERE.

Ce n'est pas pour mon plaisir, je vous l'assure, j'en suis souvent assez importunée : mais comme je crois qu'elle vous fortifie, qu'elle peut vous rendre agile & légere, & influer même sur votre santé, ce n'est pas mon avis de la réformer.

EMILIE.

En ce cas, ma chere maman, je me ſuis bien fortifiée cet après dîner, pendant tout le temps que vous étiez à vos afaires, car je n'ai fait que ſauter. . . Il eſt vrai que ma page d'écriture n'en eſt pas plus belle.

LA MERE.

Ah, ah ! Et qu'avez vous lu dans les yeux de votre maître ?

EMILIE.

Ah, maman, il n'était pas content & il avait raiſon, car ma page était bien grifonée.

LA MERE.

C'eſt que vous n'aviez pas encore pris la réſolution d'être parfaite. Mais je l'atends à la premiere leçon. Il ſera d'un bel étonement quand il verra le changement qu'un telle réſolution opere dans une page d'écriture.

EMILIE.

C'eſt que pour mieux écrire, il fallait ſe tenir tranquille & n'avoir pas la démangeaiſon de danſer.

LA MERE.

Tout juſte. Ces deux perfections ne ſauraient marcher enſemble. Chacune à ſon tour.

EMILIE.

Si vous vouliez me permettre, maman, de recommencer ma page auprès de vous, je ſuis sûre que j'en ferais un petit chef-d'œuvre.

LA MERE.

Je le veux bien. Cependant n'étant pas maîtreſſe d'écriture de mon métier, je ne pourai vous enſeigner les ſecrets de l'art; vous voyez qu'il eſt bien plus court & plus sûr pour vous de profiter des conſeils & de l'habileté de votre maître.

EMILIE.

Je ferai, maman, tout comme s'il était là à côté de moi.

LA MERE.

Mais vous n'écrirez que deux ou trois lignes pour votre ſatisfaction & pour prouver que la réſolution d'être parfaite eſt déjà en pleine activité.

EMILIE.

Allons, la plume eſt excellente. Cela ira tout ſeul.

LA MERE.

Mais votre tête me paraît un peu de travers. Je crains que vous n'oubliez déjà une de vos réſolutions. Bien écrire & ſe bien tenir ſont deux perfections qui ne ſe contrarient point & qu'on peut mener de front.

EMILIE.

Mon maître dit qu'on ne fait rien qui vaille avec le corps trop penché ou la tête de travers.

LA MERE.

Je lui sais bon gré d'en faire un principe fondamental.

EMILIE,

(*montrant ses trois lignes.*)

Tenez, ma chere maman, prononcez votre arrêt.

LA MERE.

Cela est infiniment mieux, en comparaison du grifonage d'à-côté; mais cela n'est pas encore bien merveilleux.

EMILIE.

Eh bien, je vais recommencer.

LA MERE.

Comment? Voilà de l'obstination! Je commence à bien augurer de vos projets de perfection.

EMILIE.

Mais non, maman, je n'ai point d'obstination; je voulais seulement

vous prouver le desir que j'ai, que vous soyez contente.

LA MERE.

Je suis touchée de ce desir; mais j'aurais, je crois, encore mieux aimé vous voir recommencer votre page par pure obstination.

EMILIE.

Et moi, j'aime mieux vous plaire que de tomber dans une faute. Ma bonne me recommande sur toutes choses de n'être jamais obstinée; elle dit que c'est un défaut qu'on ne doit point soufrir dans les enfans.

LA MERE.

Et ma bonne à moi, lorsque j'étais enfant, me disait que sans obstination on ne fait rien qui vaille, & qu'il en faut dans tout ce qu'on entreprend.

EMILIE.

Ainsi voilà du noir & du blanc sur la même chose.

LA MERE.

Ma bonne à moi était riche sur-tout en comparaisons tirées de l'art de la guerre. Elle était fille d'un pauvre officier ; son pere lui avait apparemment souvent conté ses campagnes. Mademoiselle, me disait-elle gravement, interrogez votre papa ; demandez-lui qui gâgne les batailles à la guerre. C'est celui qui ne s'en va pas, c'est celui qui reste le dernier, c'est le plus obstiné. Comment prend-on une ville? En allant à l'assaut, en y retournant, deux fois, trois fois, vingt fois, jusqu'à ce qu'on l'ait emportée. En fait de talens, de connaissances, de qualités rares & précieuses, c'est tout de même, Mademoiselle ; point de succès, point de gloire pour les paresseux, pour les indolens, pour les endormis ; tout apartient aux éveillés & aux obstinés.

EMILIE.

Convenez, maman, que votre bonne vous amusait bien avec ses comparaisons.

LA MERE.

Mais tout en m'amusant, elle m'envoyait à l'assaut.

EMILIE.

Il faut donc qu'il y ait deux obstinations, une bonne & une mauvaise.

LA MERE.

Il n'y en a qu'une, mais il en est de l'obstination comme de toutes les qualités fortes ; suivant qu'on l'applique au bien ou au mal, elle produit des effets ou admirables ou funestes. On ne peut honorer de ce nom ce que les enfans qui n'ont point d'esprit, font par entêtement.

EMILIE.

Voilà l'obstination de ma bonne.

LA MERE.

Elle a raiſon de haïr l'entêtement. On a obſervé que les enfans qui ont de l'eſprit ſont toujours dociles.

EMILIE.

Maman, je vais retourner à l'aſſaut avec ma plume.

LA MERE.

Non pas aujourd'hui, s'il vous plaît; demain vous ferez admirer votre obſtination de votre maître. On ne peut apprendre ni à écrire ni rien au monde, en un jour; il faut mettre le temps néceſſaire à tout ce qu'on fait.

EMILIE.

Mais pour ariver à la perfection, cela n'eſt-il pas bien long?

LA MERE.

Le chemin eſt long, mais il n'y en a pas d'autre. Puiſqu'à commencer d'aujourd'hui, vous voulez devenir

parfaite, je ne vous cache pas que vous avez pris là un engagement pour toute la vie.

EMILIE.

Mais, maman, il y a long-temps que vous l'êtes?

LA MERE.

Ma bonne m'assurait que cet avantage n'était point réservé à la faiblesse humaine, & mon expérience m'a appris qu'elle ne disait que trop vrai.

EMILIE.

Cela n'est pas encourageant, maman. Ainsi toutes les peines qu'on se donne, c'est autant de perdu?

LA MERE.

Pardonez-moi. Quoique la perfection soit hors de notre portée, elle reste toujours à notre vue, comme pour nous animer dans nos éforts de l'approcher. Ceux qui n'ont pas assez de vertu pour cela, n'osent plus la

fixer & tombent bientôt dans l'humiliation & dans l'oubli ; mais ceux qui avancent courageusement vers elle, comme s'ils devaient l'atteindre, ont pour récompense leur propre satisfaction & l'estime des autres.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que l'estime des autres?

LA MERE.

C'est l'approbation qu'ils donnent à notre conduite, & que les persones qui ne nous connaissent pas, ou celles mêmes qui auraient des raisons de ne pas nous aimer, ne peuvent nous refuser.

EMILIE.

Je n'entends pas cela, maman. On ne peut pas s'empêcher d'aimer ce qui est estimable.

LA MERE.

Vous apprendrez avec le temps

que cette conséquence soufre quelquefois des exceptions.

EMILIE.

Et comment peut-on approuver quand on ne connaît pas les gens?

LA MERE.

Vous rapelez-vous les deux enfans dont je vous ai conté l'histoire l'autre jour?

EMILIE.

Très-bien, maman.

LA MERE.

Quelle opinion vous est-il restée du frere de Julie?

EMILIE.

Je pense qu'il est bien vertueux, bien aimable, & qu'il aura toute l'obstination nécessaire pour devenir un homme d'un grand mérite.

LA MERE.

Eh bien, cette opinion favorable que vous avez conçue de lui d'après ce que je vous ai appris de sa conduite, c'est

de l'eſtime : cependant vous ne le connaiſſez pas.

EMILIE.

Mais je le connais à préſent.

LA MERE.

Vous le connaiſſez de réputation ; mais cela ne s'appelle pas connaître, puiſque vous ne l'avez jamais vu.

EMILIE.

Maman, s'il entrait ici, je parie que je le reconnaîtrais tout de ſuite, & je lui dirais : Monſieur, tout ce que maman a eu la bonté de me conter, m'a laiſſé de vous une opinion bien avantageuſe. . . .

LA MERE.

Et me prouve, Monſieur, qu'il faut que vous ayez pris votre réſolution d'être parfait, de bien bonne heure & avec une grande obſtination, puiſque vous avez eu le temps de faire aſſez de chemin pour devenir, à la fleur de votre âge, la conſolation & la joie d'une mere reſpectable. Nous

cherchons également, maman & moi, à avancer dans ce chemin du véritable bonheur qui conduit vers la perfection; comme vous nous avez gâgnées de vîteſſe, nous ne pouvons rien faire de mieux que de ſuivre vos traces. Maintenant nous allons faire un tour de promenade, & quoique ce ſoit plutôt un délaſſement qu'une occupation, nous tâchons toujours d'en tirer parti, ſoit en cauſant de choſes qui nous intéreſſent, ſoit en dirigeant nos pas vers des objets curieux & utiles. Si vous vouliez, Monſieur, nous acompagner, nous ſommes ſûres d'avance que tout le profit ſerait du côté de la petite Emilie.

EMILIE.

Maman, vous êtes bien polie avec ce monſieur. C'eſt domage qu'il ne ſoit pas ici pour entendre tout cela: Il en ſerait ſûrement bien reconaiſſant, & il nous dirait peut-être que ſa ſœur eſt bien changée à ſon avantage.

TROISIEME CONVERSATION.

EMILIE,

MAMAN, voyez la ſuperbe mouche que j'ai atrapée.

LA MERE.

Oui, elle eſt belle.

EMILIE.

Je m'en vais lui ôter les aîles pour qu'elle ne s'en aille pas.

LA MERE.

Doucement, ma chere amie. En avez-vous reçu quelque offenſe ? Vous a-t-elle piquée ? Vous a-t-elle bleſſée ?

EMILIE,

Non, maman.

LA MERE.

Pourquoi donc lui faire du mal?

EMILIE.

Je ne veux pas lui en faire; je veux la nourir & prendre ſoin d'elle.

LA MERE.

Si pour lui faire du bien, vous lui arrachez les aîles, c'eſt tout comme ſi l'on vous coupait les deux bras pour vous faire plaiſir. Vous la feriez ſoufrir horriblement, & elle en mourrait.

EMILIE.

J'en ferais bien fâchée. Je vais vîte la mettre ſous un verre; je lui donnerai du ſucre; elle gardera ſes aîles & s'en ſervira tant qu'elle voudra.

LA MERE.

Vous ne voulez plus la priver que de ſa liberté?

EMILIE.

Est-ce une grande privation, maman?

LA MERE.

Pour pouvoir en juger avec connaissance de cause, il faudra vous faire enfermer dans une cage pendant quelque temps.

EMILIE.

Vous badinez, maman; mais vous verrez comme elle sera heureuse dans sa prison.

LA MERE.

L'avez-vous dèjà consultée? cela lui convient-il & est-elle d'acord d'accepter vos soins?

EMILIE.

Mais, maman, je ne peux pas m'expliquer avec elle; elle ne m'entendrait pas.

LA MERE.

En ce cas il faut vous mettre à sa

place & chercher à deviner ce qu'elle vous dirait si elle savait parler.

EMILIE.

Vous le savez, ma chere maman; dites-le-moi pour elle.

LA MERE.

Elle vous dirait d'abord qu'elle est dans des transes morteles depuis qu'elle se trouve entre vos doigts.

EMILIE.

Je la tiens si doucement, maman, qu'elle a tort d'avoir peur.

LA MERE.

Elle vous observe que ce n'est pas sa faute si la nature lui a refusé un cri pour vous avertir combien vous la faites soufrir, & si la même nature vous a refusé une vue assez subtile, des yeux assez perçans, pour vous apercevoir à l'altération de ses traits, combien vous lui causez de frayeur & d'inquiétudes.

EMILIE.

Elle ne veut donc pas ſe raſſurer ?

LA MERE.

Elle voudrait vous voir entre les grifes de cet ours que vous vîtes paſſer l'autre jour ſous nos fenêtres, pour ſavoir quelle mine vous feriez.

EMILIE.

Je vois qu'elle veut me faire peur à ſon tour.

LA MERE.

Vous ne lui avez donc pas encore enſeigné, me dit-elle, qu'on ne doit ſe prévaloir de ſa force, quand on en a, que pour ſecourir les faibles, & non pour les maltraiter ou les opprimer ? Voilà comme on ſe fait aimer, ajoute-t-elle, & comme on ſe procure du bonheur à tous les inſtans ; c'eſt en faiſant toujours du bien, & jamais du mal volontairement, pas même à une mouche.

EMILIE.

Voilà de la bonne & belle morale, maman ; cette mouche en fait long quand vous la faites parler. Je vais la laiſſer envoler. Allez, partez, Mademoiſelle. Puiſque vous vous ſouciez ſi peu de mes ſoins, je me diſpenſerai des attentions dont je voulais vous combler ; allez retrouver vos camarades.

LA MERE.

Vous voyez qu'elle ne s'en fait pas prier. Vous voilà preſqu'auſſi généreuſe que le Voyageur ſentimental.

EMILIE.

Qui eſt ce monſieur!

LA MERE.

C'eſt un Anglais qui eſt mort il n'y a pas long-temps, & qui eſt venu dans cette maiſon avant que vous fuſſiez au monde.

EMILIE.

Je voudrais bien l'avoir vu.

LA MERE.

Vous lirez un jour dans son Voyage qu'ayant pris, comme vous, une mouche, mais de bonne guerre, après en avoir été long-temps importuné, bien loin de céder au premier mouvement d'impatience & de la tuer, il se leva plein de modération, ouvrit la fenêtre, & lui dit : Allez, ma mie ; le monde est assez grand pour vous & pour moi.

EMILIE.

Entendez-vous, Mademoiselle? Il est assez grand pour nous deux aussi.

LA MERE.

N'êtes-vous pas plus contente de la voir en liberté que si elle fût morte par un excès de vos soins ?

EMILIE.

Oui, maman. Je ſuis ſeulement fâchée qu'elle ne vous parle plus.

LA MERE.

Tenez, la voilà replacée ſur mon épaule; ſans doute pour me parler à l'oreille.

EMILIE.

Ah, maman, dites-moi, je vous en prie, tout ce qu'elle vous confiera.

LA MERE.

Je ſuis bien aiſe, me dit-elle, que votre petite Emilie ne reſſemble pas aux enfans de ſon âge, à qui l'ignorance & l'étourderie font commettre tant de mal ſans s'en douter. Vous lui avez fait comprendre, je le vois, que plus on eſt fort, plus on doit être porté à la modération, & que lorſqu'on n'a, comme elle, de la ſupériorité que ſur les mouches, il faut s'en ſervir pour leur faire du bien.

EMILIE.

Dites-lui, maman, que je me fouviendrai de fa leçon & de celle du Voyâgeur anglais.

LA MERE.

Vous l'avez acoutumée, pourfuit-elle, à refpecter la fenfibilité jufques dans les moindres productions de la nature, & je vous en loue. Une mouche, un haneton, une plante, un arbriffeau, tout cela eft fon ouvrage.

EMILIE.

Elle eft bien bonne, maman, de vous rendre juftice.

LA MERE.

Vous voyez qu'elle eft auffi modefte que jufte : car elle ne fe place que parmi les plus minces productions de la nature. Mais, dit-elle, une aîle ou une pate eft bientôt arrachée à une mouche, rien n'eft fi aifé

que d'écraſer une plante en marchant; détruire eſt aiſé en tout lieu: mais réparer le moindre mal, quand il eſt fait, n'eſt au pouvoir ni d'Emilie ni de perſone.

EMILIE.

Je vois, maman, qu'elle me mêle toujours dans ſes caquets.

LA MERE.

C'eſt, me dit-elle, pour lui apprendre à éviter des torts qui ſouvent répétés donneraient mauvaiſe opinion de ſon cœur.

EMILIE.

Je lui ſuis obligée, maman; je ne veux paſſer ni pour méchante ni pour cruele.

LA MERE.

On ſerait alors fondé, dit votre afranchie, de la prendre pour un rejeton de Domitien.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Domitien, avec ſa permiſſion ?

LA MERE.

Dites-lui, pourſuit-elle, que c'était un Empereur de Rome qui dans ſon enfance n'avait d'autre plaiſir que de tuer des mouches & de faire du mal aux animaux ; on n'avait jamais pu l'en corriger.

EMILIE.

Cela n'en donne pas bonne opinion.

LA MERE.

Auſſi, continue-t-elle, devint-il toujours plus méchant; & lorſqu'il fut Empereur, il n'employa ſon pouvoir qu'à tourmenter les hommes & à leur faire autant de mal qu'il en avait fait aux mouches dans ſon enfance. A force de crimes & de cruautés, il finit par être aſſaſſiné, & ſon nom eſt en-

core aujourd'hui en exécration parmi les mouches & parmi les hommes.

EMILIE.

Je le crois, il le mérite bien. Demandez-lui, maman, si je peux lire l'histoire de ce méchant Empereur.

LA MERE.

Elle me conseille de vous faire lire plutôt celle de Titus qui fut le modele des hommes par sa vertu & sa bonté. Quand il avait passé un jour sans faire du bien à quelqu'un, il disait : Mes amis, j'ai perdu ma journée.

EMILIE.

On devait bien l'aimer. Etait-ce aussi un Empereur de Rome?

LA MERE.

Oui, il avait régné avant Domitien.

EMILIE.

Celui-ci est donc tout à fait inexcusable; il n'avait qu'à imiter Titus.

LA MERE.

Vous avez raiſon. Votre afranchie eſt contente de cette obſervation.

EMILIE.

Je ſuis bien touchée de ſes bontés. Mais que je vous embraſſe, maman! Je veux abſolument faire comme Titus; plus paſſer une journée ſans faire du bien à quelqu'un.

LA MERE.

Voilà une très-belle réſolution.

EMILIE.

Dites-moi, dites-moi, je vous prie, toutes les façons dont je puis faire du bien.

LA MERE.

Oh! il y en a tant.

EMILIE.

Par exemple, je peux faire l'aumône & ſecourir les pauvres.

LA MERE.

LA MERE.

Oui, ſi vous avez de l'argent.

EMILIE.

Je n'en ai pas, maman; mais je peux vous en demander.

LA MERE.

Malheureuſement le mien eſt tout deſtiné. J'ai mes pauvres à moi, qui ne ſe ſoucient pas, à ce que je crois, que je vous prête de l'argent qui leur apartient.

EMILIE.

Au moins je pourai me montrer ſenſible à leurs peines, & les conſoler quand ils ſoufrent.

LA MERE.

Vous pouvez même leur montrer du regret de n'avoir pas de quoi les ſecourir; mais cela ne leur donne rien.

EMILIE.

C'eſt vrai cela ! Comment donc faire ?

LA MERE.

A votre place je leur dirais : Mes amis, j'aurais un grand plaiſir à vous aſſiſter, mais il y a une difficulté : c'eſt que je ſuis des vôtres. Vous vous en étonez, mes amis, rien n'eſt cependant plus certain ; je ſuis tout auſſi pauvre & auſſi indigente que vous, dont bien me fâche à cauſe de vous, ..

EMILIE.

En voilà bien d'une autre.

LA MERE.

La ſeule différence entre vous & moi, c'eſt que je ne ſuis pas dans la néceſſité de demander l'aumône, parce que mon pere & ma mere ont la bonté de me nourir & de pourvoir à mes beſoins....

EMILIE.

Et que maman me gâte toute la journée.

LA MERE.

Avec le temps, mes amis, j'aurai peut-être de quoi vivre, & alors nous partagerons ensemble. En atendant il n'y a pas grand mal que je n'aie rien jusqu'à ce que j'aie acquis le discernement de bien donner.

EMILIE.

Comment dites-vous cela, maman?

LA MERE.

C'est qu'il faut apprendre à distinguer les vrais pauvres de ceux qui demandent sans droit.

EMILIE.

Comment sans droit?

LA MERE.

Parceque vous ne voudriez pas faire l'aumône pour encourager le vice; &

comme persone n'est assez riche pour secourir tous les pauvres, vous ne voudriez pas enlever vos secours à ceux qui sont vraiment dans la peine, pour les donner de préférence aux pauvres que la paresse & la bassesse de leurs sentimens engagent à mendier.

EMILIE.

Et comment faites-vous, maman, pour distinguer les vrais pauvres des mauvais?

LA MERE.

Je tâche d'imiter les persones éclairées & judicieuses dont le discernement m'est connu, en refusant mon aumône aux fainéans qui ont fait de la mendicité un métier, & en réservant mes faibles secours à ces pauvres honêtes & laborieux qu'une maladie, un désastre, un cas imprévu peuvent réduire à la misere & à la derniere extrêmité; mais qui secou-

rus à propos réparent bientôt leur détresse. On a alors la double satisfaction de s'applaudir de son ouvrage & de pouvoir aller à la découverte d'autres nécessiteux pour leur porter ce dont les premiers n'ont plus besoin.

EMILIE.

Mais moi, maman, je peux vous demander tous mes besoins ?

LA MERE.

Oui, vous êtes de ces pauvres de fondation avec qui on n'a jamais fini. Mais des pauvres de votre espece ne peuvent s'adresser qu'à leurs parens, & aimeraient mieux se passer même du nécessaire que de le demander à d'autres.

EMILIE.

Il est vrai que je serais bien embarassée de demander à d'autres qu'à vous; mais aussi, toute pauvre que je suis, je n'ai jamais besoin de rien.

LA MERE.

Ceux qui demandent par néceſſité ſont pitié; ceux qui demandent ſans néceſſité inſpirent le mépris. Lequel de ces deux ſentimens voulez-vous inſpirer?

EMILIE.

Ni l'un ni l'autre. — Ah, maman, il pleut. Vîte, vîte, allons nous-en. . .

LA MERE.

Ne vous preſſez pas trop. Il fait chaud, il ne tombe que quelques goutes; nos habits ſont de toile & ne ſe gâteront pas. Nous ſommes d'ailleurs à deux pas de la maiſon, ſi la pluie continue; mais elle ne durera pas.

EMILIE.

Maman, la pluie me tombe ſur le nez; je n'aime pas cela.

LA MERE.

Je vous conſeille cependant de vous

faire à cette petite contrariété, sans quoi votre mouche vous prendrait pour une mijaurée.

EMILIE.

Je ne veux pas diminuer la bonne opinion qu'elle a prise de moi; puisque vous y restez, maman, j'y peux bien rester aussi. — Mais, maman, une mouche est donc quelque chose de bien important, puisque c'est un crime d'en tuer une?

LA MERE.

A ne juger que d'après notre conception, rien n'est moins important qu'une mouche; mais si vous en étiez une, vous seriez sans doute aussi atachée à votre peau & à vos aîles, que celle que vous avez renvoyée à ses camarades, & vous vous regarderiez comme essentiele au monde. Les mouches le sont certainement puisqu'elles existent: car tout ce qui existe est né-

cessaire, quoique nos faibles yeux n'en aperçoivent pas toujours la nécessité.

EMILIE.

Je suis donc nécessaire dans ce monde ? Cela me fait plaisir, maman.

LA MERE.

Vous & moi & votre mouche ne pouvons pas précisément nous en flater, hors l'instant de notre existence; mais si aucun individu n'est absolument nécessaire, toutes les especes le sont également & indubitablement, quoique nous n'en connaissions ni le but ni l'utilité. Il est vrai que le créateur seul peut embrasser tous les êtres de la création dans sa bienveillance universele; nous autres misérables créatures, trop rétrécies dans nos vues, trop maîtrisées par les besoins de notre existence précaire, sommes forcées de restreindre notre morale à

notre eſpece, ſans pouvoir l'étendre ſur l'univerſalité des êtres.

EMILIE.

Pourquoi donc cela, maman?

LA MERE.

Parce que par une loi éternele & irrévocable, les différentes eſpeces créées ne peuvent ſubſiſter dans ce monde qu'aux dépens les unes des autres. Avez-vous réfléchi combien il nous faut maſſacrer journélement d'êtres vivans pour nous nourir & pour vivre? Si nous ne ſongions pas à exterminer les animaux féroces, ils deviendraient bientôt ſi nombreux qu'ils nous extermineraient. Si nous ne faiſions pas la guerre aux loups, ils auraient bientôt détruit nos troupeaux; & ces troupeaux nous ne les élevons & ne les ſoignons que pour les égorger & les faire ſervir à notre ſubſiſtance. Si nous ne détruiſions pas les inſectes, nous en ſerions bientôt incommodés &

tourmentés de façon à ne pouvoir y tenir. Vous voyez que la guerre eſt inévitable & interminable dans ce monde, & que le plus fort ou le plus ruſé immole continuélement le plus faible & le moins aviſé.

EMILIE.

Et moi, je me croyais en paix avec toute la terre.

LA MERE.

Hors avec le pigeon que vous avez mangé à votre dîner & qui n'a pu ſe garantir de vos dents.

EMILIE.

Ah, maman, nous devons être bien décriés parmi les animaux?

LA MERE.

Je crois qu'il ne faut pas les charger de notre panégyrique.

EMILIE.

Et ne pourions-nous pas mériter une meilleure réputation?

LA MERE.

Oui, ſi nous conſentons de nous laiſſer manger par eux.

EMILIE.

Je vois bien que cela n'eſt pas poſſible.

LA MERE.

Vous voyez auſſi que ce n'eſt pas un crime de tuer une mouche. On ne peut ſtrictement commettre un crime qu'envers ſon ſemblable, qu'envers un être de ſon eſpece. Mais ſi l'on peut tuer une mouche ſans conſéquence, ſi nous ſommes forcés de diſpoſer à tout moment de la vie des autres animaux, ſoit pour notre ſubſiſtance, ſoit pour notre ſûreté, nous n'avons certainement aucun droit de les faire ſoufrir, parce que leurs ſoufrances ne peuvent jamais nous être ni néceſſaires ni utiles. Ainſi ſi vous aviez tué votre priſoniere, vous n'auriez pas mérité un grand repro-

che ; mais si vous lui aviez arraché les aîles ou les pieds, vous auriez commis une action cruele.

EMILIE.

Et moi, comme une étourdie, je le faisais pour lui assurer un morceau de pain.

LA MERE.

Qu'elle saura bien se procurer sans vos soins.

EMILIE.

Tenez, maman, vous aviez raison; voilà la pluie déjà passée.

LA MERE.

Et les rayons du soleil couchant qui nous promettent une belle soirée.

EMILIE.

Et nous, maman, nous allons en profiter.

LA MERE.

Nous allons rentrer, ma fille. Il se

fait tard. La pluie n'a pas aſſez duré pour abreuver toutes ces pauvres plantes qui ſoufrent de la ſéche-reſſe ; nous nous occuperons à les aroſer.

EMILIE.

Eſt-ce que les plantes ſoufrent auſſi ?

LA MERE.

Voyez comme celles-ci ſont flétries & deſſéchées par l'ardeur du ſoleil ! Elles ont ſoif.

EMILIE.

Il faut leur faire du bien, n'eſt-il pas vrai ? Elles ſont auſſi une production de la nature.

LA MERE.

Et comment appellez-vous cette eſpece de productions ?

EMILIE.

Je ne ſais, maman. Ce ne ſont pas des animaux ?

LA MERE.

Non, on les appelle végétaux.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, maman ?

LA MERE.

Allez cueillir là bas cette tige d'épinard que vous voyez plus haute que les autres. Apportez-la-moi.

EMILIE.

Elle eſt toute pleine de petits grains.

LA MERE.

On recueille ces petits grains que l'on appelle *graine* ou *ſemence*; on les fait ſécher au ſoleil pour en ôter l'humidité : enſuite on les met dans la terre, & cela s'appelle *ſemer la graine*. Quand elle y a été quelque temps, elle pouſſe une tige ſemblable à celle-ci. Tout ce qui ſe met en terre, ſoit graine ou pepin ou noyau, & qui pouſſe au bout d'un

temps plus ou moins long des racines, des tiges, des feuilles, des fleurs, des fruits, des épis, pareils à la plante dont on l'a détaché, est du regne végétal.

E M I L I E.

Vous en faites un regne? C'est bien magnifique.

L A M E R E.

Ce n'est pas moi, ce sont les naturalistes qui l'ont ainsi qualifié.

E M I L I E.

Et un arbre, maman, qu'est-ce? Est-il aussi du regne végétal?

L A M E R E.

Sans doute. Et ce regne, les naturalistes le distinguent du regne animal?

E M I L I E.

Comment, nous sommes aussi d'un regne? J'en suis ravie, maman.

LA MERE.

Je voudrais à préſent que vous me diſſiez la différence entre le regne animal & le regne végétal.

EMILIE.

Vous me demandez-là une choſe fort difficile. — Nous vivons, maman, nous reſpirons; une plante ne vit pas.

LA MERE.

Elle ne reſpire pas; mais elle jouit bien d'une ſorte de vie, puiſqu'elle naît & qu'elle meurt. La différence la plus ſenſible, c'eſt que les animaux ſe meuvent & changent de place à leur gré, au lieu que le végétal eſt ataché à la terre dont il tire ſa nouriture.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai, maman.

LA MERE.

Et vous remarquerez que les hom-

mes en ont usé du regne végétal comme du regne animal. Ils détruisent les plantes nuisibles, négligent les plantes inutiles, & mettent leurs soins à élever des plantes, à cultiver des fruits pour leur subsistance, ou salutaires ou purement agréables.

EMILIE.

C'est-à-dire qu'ils sont les maîtres par-tout.

LA MERE.

Jusqu'aux entrailles de la terre où un troisieme regne qui s'appelle le regne minéral, leur fournit de nouveles richesses.

EMILIE.

Encore un regne! Oh, pour celui-là, je ne m'en doutais point du tout.

LA MERE.

Mais vous en connaissez les productions: l'or, l'argent, le fer, le cuivre & tant d'autres minéraux.

EMILIE.

Je m'en tiens, maman, au regne végétal.

LA MERE.

Et moi auſſi, ma fille, pour ce ſoir du moins. Allez vous déshabiller, & vous reviendrez m'aider à aroſer ces plates-bandes.



QUATRIEME
CONVERSATION.

LA MERE.

QU'AVEZ-vous, Emilie? Vous êtes triste.

EMILIE.

Oui, maman.

LA MERE.

Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me revoir?

EMILIE.

Pardonez-moi; mais...

LA MERE.

Quoi donc?

EMILIE.

C'est vous, maman, qui ne de-

vez pas être bien aiſe de me revoir.

LA MERE.

Pourquoi cela, ma fille?

EMILIE.

Ah, maman, cela n'eſt pas aiſé à dire. Tenez.... Si vous pouviez m'en diſpenſer. Je ſuis ſi humiliée de ce que j'ai fait, que je n'ai pas ſeulement le courage de l'avouer.

LA MERE.

Dès que vous ſentez votre faute & que vous en êtes affligée, j'ai droit d'eſpérer que vous vous corrigerez.

EMILIE.

Je me le ſuis bien promis, maman, & j'ai prié ma bonne de me le rapeler ſi je l'oubliais.

LA MERE.

C'eſt-là le vrai moyen de ſe cor-

riger. Il n'y a que les méchans qui n'osent ou ne veulent pas se souvenir du mal qu'ils ont fait. Les ames honêtes, quand leur malheur les a entraînées dans une faute, aiment à se la rapeler, afin de n'y plus retomber.

EMILIE.

C'est bien là aussi mon projet; & j'espere, ma chere maman, qu'aidée de vos conseils & de ceux de ma bonne, je préviendrai de pareils malheurs.

LA MERE.

Mais pour pouvoir vous aider avec succès, il faudrait connaître la faute qu'il s'agit d'éviter désormais.

EMILIE.

Je crois, ma chere maman, que vous m'aviez déjà aidée d'avance à l'éviter. Je ne sais comment il m'est arivé de l'oublier.

LA MERE.

Il eſt sûr que la faute n'en devient pas plus légere. Quand on fait le mal avec connaiſſance de cauſe, je ne ſais plus ce qu'on peut ſe dire pour ſa conſolation, ni alléguer aux autres pour ſa juſtification.

EMILIE.

Vous m'avez dit, n'eſt-il pas vrai? deux fois, trois fois peut-être, cet été, en paſſant dans le jardin devant les eſpaliers : Emilie, quoique vous ne ſoyez pas plus grande qu'un chou, il y a de ces fruits qui ſont à votre portée & que vous pouriez atteindre ; mais je vous crois trop raiſonable pour y toucher, quand même perſone ne le verrait ; car ces fruits ne ſont pas mûrs : dès qu'ils le ſont, le jardinier les cueille & les porte à l'office, afin que vous les mangiez bons à votre deſſert à côté de moi:

ſi vous les mangiez verds, outre qu'ils ne ſont pas alors agréables au goût, vous riſqueriez de vous rendre malade, & peut-être même pouriez-vous mettre votre vie en danger.

LA MERE.

Puiſque vous vous rapelez ſi bien un conſeil qui eſt d'ailleurs évidemment fondé ſur la raiſon, je ne dois pas préſumer que vous ayez pu le mépriſer au riſque de votre ſanté.

EMILIE.

Je ſuis bien sûre, maman, que ce malheur ne me ſerait pas arivé, ſi ma bonne, en nous promenant tantôt le long de l'eſpalier, ne m'eût pas répété ce que vous m'aviez dit là deſſus.

LA MERE.

Ainſi les bons avis ſerviraient préciſément à vous faire tomber dans la

faute qu'on voudrait vous faire éviter? En ce cas il ne faut plus charger votre bonne de vous avertir.

EMILIE.

Je ſuis encore à chercher comment cela s'eſt fait. Ma bonne, après m'avoir dit cela, s'eſt occupée à cueillir un bouquet pour vous. Moi j'ai voulu faire comme vous, ma chere maman, quand vous faites la jardiniere, & ôter une feuille qui interceptait le ſoleil à une pêche; & je me ſuis dit, Maman me ſaurait bon gré en voyant cela. Je ne ſais comment, en le diſant, j'ai touché la pêche; elle m'eſt reſtée entre les doigts, & ferait tombée à terre ſi je l'avais laiſſé faire. C'était bien mon deſſein de vous l'apporter; mais lorſque ma bonne s'eſt retournée avec ſon bouquet, il n'y avait preſque plus que le noyau dans ma main.

LA MERE.

Et je parie que vous avez mangé une pêche bien verte.

EMILIE.

Je crains, maman, de l'avoir trouvé presqu'aussi bonne que celles que je mange à côté de vous.

LA MERE.

Et qu'a dit à cela votre bonne?

EMILIE.

Elle s'est fâchée & m'a dit que je mériterais d'être mise en pénitence.

LA MERE.

Et moi, je n'aime pas les pénitences.

EMILIE.

Ma bonne dit que c'est le cas.

LA MERE.

Oui, pour les ames serviles, pour

les caracteres indociles. Etes-vous de ce nombre ?

EMILIE.

Je voudrais bien n'en pas être.

LA MÉRE.

S'il vous a plu de mettre votre ſanté en danger, eſt-ce par une pénitence que vous pourez la rétablir ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

J'avoue que je ſuis plus affligée de votre faute pour moi que pour vous. Car enfin nous cherchons, votre bonne & moi, par nos conſeils, à ſuppléer à la raiſon & à l'expérience qui vous manquent ; ſi malgré nos avis, vous aimez mieux courir le riſque de vous faire mal, ce n'eſt plus notre afaire, c'eſt la vôtre. Mais je ne ſais pourquoi je m'étais flatée que

par tendreſſe pour moi, Emilie ſe ferait toujours une fête d'éviter ce qui pourait me donner des inquiétudes ſur elle & ſur ſa ſanté.

EMILIE.

Maman, je ne mérite pas que vous vous y intéreſſiez.

LA MERE.

Auſſi j'ai quelquefois voulu me guérir de cet intérêt. Je n'ai pas pu; voilà mon malheur.

EMILIE.

Tenez, maman, ſi vous continuez, je pleurerai.

LA MERE.

Ne me donne-t-elle pas déjà aſſez de ſoucis, me ſuis-je dit, pour mériter d'être au moins tranquille ſur ſa ſanté?

EMILIE.

Quels ſoucis donc, ma chere maman?

LA MERE.

Croyez-vous que ce ſoit pour moi une occupation bien douce que d'avoir à étudier vos défauts, à en épier tous les inconvéniens, à en prévoir toutes les ſuites, à vous en avertir & à vous réprimander quand vous faites mal ?

EMILIE.

Je crois que cela ne doit pas vous faire plaiſir.

LA MERE.

Il faut cependant remplir cette tâche pénible, ſi je ne veux pas m'expoſer au malheur de vous entendre dire un jour, lorſque vous ſerez grande : Maman, j'ai des défauts qui influent autant ſur mon bonheur que ſur celui des autres. Il eſt trop tard à préſent de m'en corriger; pourquoi ne l'avez-vous pas fait quand il en était temps ? Vous m'avez gâtée ;

votre indulgence m'eſt bien nuiſible. — Et moi, au lieu de jouir d'une vieilleſſe paiſible & heureuſe, je n'aurais plus d'autre reſſource que de mourir avec le regret de vous avoir fait un mal irréparable.

EMILIE.

Ah, maman, oubliez cette malheureuſe pêche, & je vous promets une vieilleſſe bien douce & bien heureuſe, quand vous y ſerez, s'entend.

LA MERE.

Vous comptez donc me guérir de mes craintes long-temps auparavant?

EMILIE.

Dès aujourd'hui, ma chere maman. Acordez moi ſeulement la grâce de reſter avec vous pour oublier mon chagrin. Je ferai là quelque lecture tout haut à côté de vous.

LA MERE.

Ce n'eſt pas préciſément le cas, lorſque votre bonne parle de pénitence.

EMILIE.

Mais vous ne les aimez pas, & vous m'avez pardoné; n'eſt-il pas vrai? Je vais ſoner pour qu'on m'apporte mon livre.

LA MERE.

Ce n'eſt pas la peine de déranger quelqu'un. Prenez un livre ſur ces tabletes... ſur la ſeconde d'en bas..., là, au coin.

EMILIE.

Celui-là, maman?

LA MERE.

Oui. Apportez-le moi.

EMILIE.

Maman, cela s'appelle *l'Ecole d'éducation*.

LA MERE.

C'est traduit de l'allemand.... *A l'usage des filles*; n'est-ce pas?

EMILIE.

C'est vrai.... Maman, je crois que ce sont des contes.

LA MERE.

Oui; mais on dit que la traduction en est négligée & pas toujours fidele.

EMILIE.

Lequel lirai-je?

LA MERE.

Voyons.... Tenez.

EMILIE.

Ah, maman!

LA MERE.

Quoi donc?

EMILIE.

Lisons en un autre.

LA MERE.

Pourquoi pas celui-là?

EMILIE.

Maman, c'eſt *la Fille inconſéquente*

LA MERE.

Eh bien, il n'y a pas de mal. Elle nous apprendra ſans doute à ſes dépens toutes les ſuites malheureuſes d'un défaut aſſez commun.

EMILIE.

Ce n'eſt pas là une lecture quand on a fait une faute; il faut quelque choſe qui conſole.... Tenez, maman, en voilà un qui doit être bien joli.

LA MERE.

Je ne le connais point du tout.

EMILIE.

Tant mieux; il vous amuſera, j'en ſuis sûre. C'eſt *la Fille Amazone.*

LA MERE.

Voyons donc ce que c'eſt, & prononcez bien.

EMILIE

(*lit.*)

« Dans une ville conſidérable de
» l'Allemagne un homme de qualité,
» de l'illuſtre famille de Stolzenberg,
» vivait avec ſa femme ».

Cela ne vous paraît-il pas déjà beau, maman?

LA MERE.

Il faut voir.

EMILIE

(*continue.*)

« Il avait fait toutes les campagnes
» de la guerre de 1756, en qualité
» de volontaire, dans les armées de
» l'Impératrice-Reine, & s'était trou-
» vé à toutes les batailles de cette

» guerre mémorable, communément » appellée la guerre de ſept ans ».

Je parie, maman, que vous aimerez M. de Stolzenberg.

LA MERE.

Si vous vous interrompez à chaque inſtant, nous n'aurons pas le temps [illegible] connaiſſance.

EMILIE.

Allons, je ne dirai plus rien.

(*Elle continue.*)

« Quoiqu'aucun devoir ne l'obligeât à courir ces dangers, il s'était » diſtingué dans toutes les occaſions; » mais trop indépendant pour s'atacher à aucun ſervice & pour ſe » donner un maître, il était retourné » à la paix dans ſes terres auſſi libres » que lui, pour y vivre en ſage, » heureux & ignoré. Mais pour vivre » heureux, il faut être deux.... »

Comme, par exemple, vous & moi, maman.

(*Elle continue.*)

« Et le même bonheur qui l'avait » préservé de tant de dangers à la » guerre, lui réserva pour son retour » la possession d'une femme char- » mante. Une naissance égale à celle » de son mari était le moindre de » ses avantages. Elle réunissait à la » figure la plus intéressante, aux plus » rares qualités du cœur, un carac- » tere parfait. Leur bonheur fut sans » nuages, & leur tendresse mutuele le » modele de l'union conjugale ».

» Ils aimaient tous deux avec pas- » sion une fille de sept ans, le seul » enfant qui leur restât de trois qu'ils » avaient eus. C'était pour lui don- » ner l'éducation la plus soignée, pour » lui procurer toutes les instructions » & d'agrément & d'utilité, qu'ils » s'étaient déterminés à quiter pour

» plusieurs années le séjour de leur
» bonheur & à s'établir dans cette
» ville où les meilleurs maîtres & les
» secours de toute espece se trou-
» vaient réunis. Adélaïde, c'était le
» nom de cette fille à laquelle ils
» venaient de faire un si grand sa-
» crifice, annonçait avec une figure
» charmante le naturel le plus heu-
» reux. Un cœur sensible, noble &
» généreux devait être pour elle un
» héritage de famille. Un esprit juste
» & pénétrant, une conception vive
» & prompte, une disposition natu-
» rele pour toutes les especes de
» connaissances & de talens faisaient
» pour elle un amusement de ce qui
» est travail & quelquefois occupation
» pénible pour les autres. Tant d'a-
» vantages si brillans étaient acom-
» pagnés d'une mobilité de caractere
» qui, malgré sa douceur naturele, dé-
» générait aisément en pétulance &
» en emportement. Le plus léger, le

» plus indifférent de ſes déſirs ſe ma» nifeſtait avec une impétuoſité & une » vivacité indomptables; cette effer» veſcence de ſang lui cauſait, à la » plus petite contrariété, des accès » de colere ſurprenans. Il eſt vrai que » ces accès diſparaiſſaient auſſi rapi» dement qu'ils ſe montraient; mais » leur violence faiſait ſouvent crain» dre des ſuites funeſtes pour ſa ſanté, » quelquefois même pour ſa vie ».

» Son pere n'y fit pas d'abord » grande attention, il ſe contentait » de la railler quand il lui remarquait » de ces vivacités outrées; mais la » mere qu'une ſurveillance plus conſ» tante rendait témoin de tous les » mouvemens de ſa fille, en fut d'au» tant plus alarmée que ces accès, » au lieu de diminuer, paraiſſaient » augmenter d'année en année. Il y » en avait plus de deux que M. & » Madame de Stolzenberg habitaient » cette ville; Adélaïde avait fait des

» progrès étonans dans toutes ſes étu-
» des, & ſes talens dans les arts
» d'agrémens l'avaient rendue un petit
» prodige; lorſque ſa mere la crut
» perdre un jour dans un de ces ac-
» cès de colere ſi ſubits & ſi invo-
» lontaires. Efrayée au dernier point,
» elle ſentit, ainſi que ſon époux, la
» néceſſité indiſpenſable de trouver
» un remede efficace à un mal ſi re-
» doutable. Après de mûres réflexions,
» ils ſe déterminerent à retourner pour
» quelque temps dans leurs terres &
» à y ramener leur fille ».

» Cette réſolution inopinée fit une
» grande ſenſation dans le lieu de
» leur ſéjour, & l'on en jugea fort
» diverſement. En général on était
» tenté de blâmer M. de Stolzen-
» berg d'interrompre l'éducation de
» ſa fille au moment où elle donnait
» les plus belles eſpérances, & de la
» confiner dans une terre où tous les
» ſecours lui manqueraient à la fois.

» Les oisifs, suivant leur usage, s'é-
» puisaient en conjectures; les uns
» soupçonaient qu'il s'était dérangé
» par une dépense excessive, d'au-
» tres le croyaient jaloux de sa femme,
» malgré les apparences de l'union la
» plus parfaite ».

Maman, qu'est-ce que c'est que d'être jaloux?

LA MERE.

C'est avoir la peur de n'être pas préféré aux autres.

EMILIE.

Est-ce joli d'être jaloux?

LA MERE.

Qu'en pensez-vous?

EMILIE.

Je crois que cela fait du mal.

LA MERE.

Et moi aussi.

EMILIE.

Oh, je ne veux pas être jaloux.

LA MERE.

Il faut dire jalouse.

EMILIE.

Il y a jaloux dans le livre.

LA MERE.

C'est qu'on attribue ce défaut à un homme.

EMILIE

(*continue.*)

« D'autres enfin supposaient que
» cette jeune Adélaïde dont toute
» la ville était si enchantée, pouvait
» bien dans l'intérieur causer du cha-
» grin à ses parens ».

C'est donc, comme cela, au hazard qu'on juge de tout dans le monde ?

LA MERE.

A peu près. Ce dernier jugement n'était cependant pas si hazardé.

EMILIE

(*reprend.*)

« Du chagrin à ses parens. D'au-
» tant qu'un valet qui ne servait plus
» dans la maison, avait dit que Ma-
» demoiselle de Stolzenberg était na-
» turélement colere & très-empor-
» tée ».

Ce laquais là était bien bavard!

LA MERE.

C'est leur coutume.

EMILIE.

Je ne suis pas étonée qu'on l'ait renvoyé; mais à la place du pere d'Adélaïde, je l'aurais bien fait taire.

LA MERE.

Comment auriez-vous fait? De

quel droit empêche-t-on un homme de dire ce qui eſt & ce qu'il a vu?

EMILIE.

Mais il ne faut dire du mal de perſone.

LA MERE.

C'eſt une loi qu'on doit s'impoſer, mais qui ne donne pas le pouvoir d'empêcher les autres de parler. Ne ferait-il pas plus court de ſe bien conduire, afin que ceux qui ne ſavent pas ſe taire, n'aient que du bien à raconter. On doit ſavoir quand on ſe conduit mal, qu'on s'expoſe à la médiſance.

EMILIE.

Quoi, quand j'ai fait une faute, tous vos gens vont le dire, maman?

LA MERE.

Mais quand vous faites bien, vous ne craignez pas les bavards. Le plus

commode eſt, je crois, de faire toujours au mieux poſſible, pour n'avoir point d'inquiétude ſur ce qu'on dit de nous.

EMILIE.

Je vais continuer, maman.

(*Elle lit.*)

« Un des regrets des parens d'Adé-
» laïde était de ſe ſéparer de la gou-
» vernante qu'ils avaient donnée à
» leur fille & dont ils eſtimaient le
» caractere & les mœurs ».

Qu'eſt-ce que c'eſt que les mœurs, maman ?

LA MERE.

C'eſt un mot qui exprime tout ſeul le réſultat de toute la conduite d'une perſone. On dit les bonnes mœurs, les mauvaiſes mœurs, des mœurs ſauvages, les mœurs douces, &c.

EMILIE

(*lit.*)

« Elle croyait à la vérité que la
» mere traitait ſa fille dans ce qu'elle
» nommait ſes accès, avec trop d'in-
» dulgence.... »

Je ſoupçone la gouvernante d'Adélaïde d'être pour les pénitences.

LA MERE.

Et moi, je ne les aime pas.

EMILIE

(*lit.*)

« Une autre amie à qui Madame de
» Stolzenberg avait confié ſes in-
» quiétudes, lui avait auſſi conſeillé
» la rigueur.... »

Maman !

LA MERE.

Quoi ?

EMILIE.

Conseiller à une mere la rigueur contre sa fille ! Cette amie était bien dure ; je crois ses enfans bien malheureux avec elle.

LA MERE.

Elle n'en avait pas.

EMILIE.

Ah, tant mieux !

(*Elle reprend.*)

« . . . . Conseillé la rigueur ; mais
» un tel parti n'était pas au pouvoir
» de la mere d'Adélaïde ».

Je m'en doutais bien.

(*Elle continue.*)

« Quant à la gouvernante, elle ai-
» mait tendrement son éleve ; mais
» sa séparation étant nécessaire aux
» vues des parens, on lui assura un
» sort & on la congédia ».

Ah, maman, quel contre-temps ! Voilà mon maître à danſer.

LA MERE.

Eh bien, vous prendrez votre leçon ; quel mal y a-t-il à cela ? Mais pour parler correctement, vous devriez dire mon maître à marcher, car vous ne danſez pas encore.

EMILIE.

Et notre conte ?

LA MERE.

Nous l'acheverons après la leçon.

EMILIE,

(après avoir pris ſa leçon en préſence de ſa mere, & revenant auprès d'elle.)

Ne l'avais-je pas bien dit ? Il eſt trop tard actuélement pour continuer ma lecture. Comment aurai-je donc des nouveles d'Adélaïde, au moment où on nous l'enleve ?

LA MERE.

Je puis vous en donner. Tout en vous voyant faire vos pas en avant & vos pas de côté, j'ai ſuivi Adélaïde à la campagne, & je ſuis parfaitement tranquille ſur ſon ſort.

EMILIE.

Tranquilliſez moi donc auſſi, ma chere maman, & bien vîte, puiſque vous le pouvez.

LA MERE.

En deux mots, le pere d'Adélaïde crut avoir trouvé la ſource du mal dans la vie ſédentaire de ſa fille, & c'eſt ſur le changement de cette vie qu'il fondait l'eſpérance de ſa guériſon. Pour y réuſſir, il avait obtenu de ſa femme de s'en ſéparer & de lui en abandoner le ſoin pendant quelque temps.

EMILIE.

Cela n'aura pas été aiſé.

LA MERE.

La confiance réciproque & la tendresse qui régnaient entre les deux époux, rendaient les plus grands sacrifices possibles.

EMILIE.

Eh bien, maman?

LA MERE.

Eh bien, ma fille. Je parie que vous ne devinez pas le plan de M. de Stolzenberg.

EMILIE.

Voyons donc.

LA MERE.

Il conduisit Adélaïde dans sa terre, lui persuada que sa fortune était renversée, ce qui, par parenthese, ne fit pas la moindre impression sur elle. Il n'avait, disait-il, éloigné sa mere que pour lui laisser ignorer un si grand malheur

malheur dans ces premiers momens; mais en revanche il avait compté ſur ſon courage pour l'aider à ſupporter & à réparer les coups du ſort. Après lui avoir fait ce conte, il lui fit prendre des habits d'homme, la mena dans les champs, dans les fermes, à tous les travaux de la campagne; la fit travailler à côté de lui dans ſes jardins, l'entretenant ſans relâche dans un exercice continuel & quelquefois pénible. Elle rentrait le ſoir excédée de fatigue; mais un ſommeil profond réparait ſes forces, & l'idée d'être utile & néceſſaire à ſon pere, lui donnait le matin un nouveau courage. Succeſſivement il lui avait appris à monter à cheval, l'avait acoutumée à chaſſer avec lui, & lorſque des ſoirées plus longues les obligeaient de ſe renfermer de meilleure heure, il lui enſeignait à tirer les armes.

EMILIE.

Et pas d'autres leçons, maman?

LA MERE.

Elle n'eut pendant tout ce temps aucun maître. Son instruction se bornait à ses entretiens avec son pere qui à la vérité était un des hommes les plus éclairés & les plus instruits; leur conversation ne tarissait jamais, même au milieu des exercices les plus vifs.

EMILIE.

Mais il ne pouvait lui montrer ni la musique ni le dessin?

LA MERE.

Aucune occupation sédentaire ne lui était permise. En revanche nul symptôme même léger de colere ou d'emportement involontaire ne s'était montré depuis ce changement de vie.

EMILIE.

Comment ! Tout cela était resté à la ville ?

LA MERE.

Suivant l'auteur du conte, le pere d'Adélaïde savait que l'énergie physique contrastait dans beaucoup d'enfans avec la faiblesse de leurs organes, & qu'elle devait être plutôt détournée que contrariée, si l'on ne voulait pas offenser ou détruire ces organes si délicats. Il pensait que l'effervescence du tempérament dans le premier âge ne devait point être réprimée par une morale rigide, mais plutôt modérée, lassée, dissipée par le mouvement & la fatigue. Il s'était persuadé que si par des exercices en apparence si peu compatibles avec son sexe, il pouvait lui donner une santé robuste & à toute épreuve, non-seulement il la mettrait à l'abri de

ces accès de colere qui n'étaient que des ſymptômes de foibleſſe, mais que la force, l'agilité & l'adreſſe qui en réſulteraient, influeraient même ſur les grâces de ſa figure. L'expérience avait confirmé toutes ces eſpérances.

EMILIE.

Et la mere d'Adélaïde ?

LA MERE.

Partagea avec ſon époux ce bonheur, après avoir paſſé ce temps de l'épreuve avec beaucoup d'inquiétude près de ſes parens. Etonée & ravie du changement qu'elle trouva dans le tempérament phyſique & moral de ſa fille, elle eut encore la ſatisfaction de la trouver ſinguliérement embélie. Adélaïde, heureuſe de ſon côté, de ſe retrouver avec ſa mere dont la ſéparation lui avait été ſi douloureuſe, reprit inſenſiblement avec les

habits de son sexe, son anciene maniere de vivre.

EMILIE.

Et se remit, je parie, à son métier, à son clavecin, à son dessin?

LA MERE.

Mais sans que son pére lui permît de renoncer aux exercices auxquels il attribuait sa guérison d'une infirmité plutôt que d'un vice moral. Le matin elle était à son pere qui la rendait ensuite pour le reste de la journée à sa mere; & c'est sans doute ce mêlange d'exercices propres aux deux sexes qui a fourni le titre du conte.

EMILIE.

Et le voilà fini?

LA MERE.

L'auteur assure qu'à seize ans le caractere d'Adélaïde avait pris une assiete de sagesse, de réflexion, de dé-

cence qu'on n'aurait pas cru le résultat de ses exercices d'armes & de chasse, & que ces qualités jointes aux charmes de sa figure, à ses talens & à ses grâces, en firent une des persones les plus intéressantes de son sexe.

EMILIE.

Eh bien, maman, vous avez raison; je n'aurais pas deviné un mot de ce conte.

LA MERE.

Ni moi non plus. L'auteur prétend qu'en s'y prenant de toute autre maniere, on n'aurait pas guéri ce défaut dangereux, & qu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, supposé que sa santé eût résisté, Adélaïde avec tout son esprit & un cœur excellent, entraînée par une pétulance mal réprimée ou trop comprimée, aurait pu avoir

une conduite très-inconsidérée, très-inconséquente, & faire à sa réputation un tort irréparable. Il finit par observer que le remede aux maux est souvent là où on ne le cherche pas, & qu'il fallait un homme aussi courageux que le pere d'Adélaïde, pour oser l'essayer sur une fille unique.

EMILIE.

Heureusement il lui a réussi.

LA MERE.

Et il s'était sans doute réservé le droit de changer de systême, si ses premiers essais n'avaient pas répondu à son atente.

EMILIE.

Je ne ferai pas lire ce conte à ce monsieur qui m'apporte toujours des oranges de la part de Monsieur Arlequin, quand il y en a.

LA MERE.

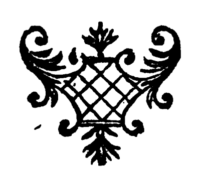
Pourquoi donc pas?

EMILIE.

Vous ſavez bien, maman, qu'il me reproche ſans ceſſe de ne pas faire aſſez d'exercice. Il m'enverrait peut-être chaſſer avec Adélaïde.

LA MERE.

Vous n'avez ni ſes diſpoſitions heureuſes ni les inconvéniens de ſon caractere trop mobile, ni par conſéquent beſoin de remedes ſi extraordinaires. Cependant pour faire taire ce monſieur, ſi vous voulez vous dépêcher, mais en écrivant bien votre page, nous pouvons encore faire un tour de promenade enſemble.



CINQUIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, maman, je crois que vous devez m'embraſſer de tout votre cœur.

LA MERE.

Très-volontiers, quoique ce ne ſoit pas la premiere fois de la journée.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai; mais c'eſt que je ſuis une franche étourdie.

LA MERE.

Eſt-ce pour cela qu'il faut vous embraſſer?

EMILIE.

Non, non, maman. Mais c'eſt que j'ai oublié de vous dire une choſe importante qui vous fera plaiſir. Je pouvais vous la dire hier au ſoir, mais hier je ne le voulais point; je voulais vous garder cela aujourd'hui pour le déjeûner, & puis je l'ai oublié net. Mais auſſi c'eſt votre faute; vous avez été ce matin ſi aimable avec moi, que je n'ai plus penſé à vous parler de mes avantages.

LA MERE.

Dites-les moi donc bien vîte.

EMILIE.

C'eſt que je me ſuis couchée hier beaucoup plus ſavante que je ne m'étais levée. Je ſavais au moins trois choſes de plus.

LA MERE.

Et qui empêchait que je ne les ſuſſe auſſi hier au ſoir?



EMILIE.

Ah, vous auriez pu dire, Voilà une petite fille bien pressée de se vanter. Je ne voulais pas cela ; je voulais vous laisser dormir paisiblement avant de vous faire part de ma science.

LA MERE.

C'est donc par pure modestie que vous l'avez oublié aussi ce matin?

EMILIE.

Ou peut-être par étourderie.

LA MERE.

Trois choses! C'est vraiment beaucoup de choses. Et sont-elles belles? sont-elles utiles?

EMILIE.

Je vous en réponds, maman, puisque quand on les connaît, on sait tout ce qu'il y a dans le monde.

LA MERE.

Bon !

EMILIE.

D'abord il y a quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air. Vous me demanderez, maman, qu'est-ce que c'est qu'un élément ; & moi, je vous répondrai qu'un élément veut dire principe dont une chose est composée & qui la fait agir.

LA MERE.

Et si je vous demandais que veut dire principe, action, mouvement?

EMILIE.

Demandez, maman, demandez ; j'aurai réponse à tout. Je ne vous parle pas, par exemple, des trois choses qu'on appelle les trois regnes, que j'ai aussi rencontrés dans mon chemin ; mais nous les avons coulés à fond l'autre jour.

LA MERE.

Vous appellez cela couler à fond!

EMILIE.

Le regre végétal, le regne minéral & puis le regne animal; & voilà de quoi le monde est composé.

LA MERE.

Et ce qui m'a valu un embrassement?

EMILIE.

A moi & non pas à vous, maman. N'êtes-vous pas bien aise que je sache tout cela?

LA MERE.

Sans doute; mais à qui donc avez-vous l'obligation de savoir tout cela?

EMILIE.

Je vous le dirai, maman, je vous le dirai. Mais il me semble que vous

n'êtes pas auſſi bien aiſe de ma ſcience que moi.

LA MERE.

Pardonez moi, pourvu que vous me faſſiez comprendre ce que vous croyez ſi bien ſavoir : car rien n'eſt ſi déplaiſant pour moi que de parler ou d'entendre parler de choſes que je ne comprends pas. Cela a d'ailleurs toutes ſortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Eſt-ce que vous craignez, maman, que je n'entende pas bien tout ce que j'ai appris?

LA MERE.

Je ne dis pas cela encore; je ſuis ſeulement frapée du peu d'inſtans qu'il vous a fallu, pour apprendre tant de choſes que je ne ſuis pas ſûre de bien ſavoir, même encore à l'heure qu'il eſt. Je me rapele qu'un jour que je voulus faire la ſavante,

mon maître me dit : Mademoiſelle, je crains que votre ſcience ne reſſemble à celle des perroquets.

EMILIE.

Un perroquet ! C'eſt du regne animal, cela ; c'eſt un oiſeau.

LA MERE.

Qui répete les mots qu'il a entendus. Il les prononce très-diſtinctement, mais il ne les comprend pas pour cela.

EMILIE.

C'eſt-à-dire qu'il ne ſait ce qu'il dit ?

LA MERE.

Quand les jeunes perſones, continuait mon maître, répetent au hazard ce qu'elles entendent dire ou ce qu'elles ont lu, ſans ſavoir ce qu'elles diſent, ſans y atacher nulle idée préciſe, elles ſont comme les perroquets ; & la preuve en eſt que dès

qu'on leur change la demande, elles n'y sont plus. C'est toujours mon maître qui me parle ; mais c'est qu'apparemment j'avais la tête plus dure qu'Emilie.

EMILIE.

Vous vous moquez de moi, maman ; cela n'est pas bien. Je crains que votre maître n'ait voulu me donner une leçon en vous parlant de perroquets. Mais je ne demande pas mieux que de mettre tout autant de temps que vous, à mon savoir ; cela nous fera causer plus long-temps, & tant mieux ; c'est tout profit pour moi, ma chere maman. Tenez, il pleut depuis ce matin ; point de promenade ; j'espere qu'il ne viendra persone ; nous pourrons rester là ensemble & couler à fond.....

LA MERE.

Les quatre élémens comme l'autre jour les trois regnes.

EMILIE.

Oui, maman. Le feu, l'air....

LA MERE.

Oh doucement, je ne vais pas si vîte, moi; je dis, comme Monsieur Gobemouche : Entendons-nous.

EMILIE,

(en riant de tout son cœur.)

Monsieur Gobemouche! Voilà un drôle de nom! Qui est ce Monsieur Gobemouche?

LA MERE.

C'est un original qui n'a que faire à notre conversation; nous en parlerons une autre fois.—Vous m'assurez donc que les quatre élémens font aller le monde?

EMILIE.

Oui, maman. C'est ce que dit mon livre.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que le monde ?

EMILIE.

Mais, maman, c'eſt tout cela. C'eſt Paris, c'eſt le bois de Boulogne, c'eſt Saint-Cloud. Voilà tout.

LA MERE.

Voilà tout ? En ce cas votre monde n'eſt pas trop vaſte. Et de quoi eſt-il compoſé ?

EMILIE.

Mais j'y vois des champs, des maiſons, des rivieres, des hommes, des animaux. N'eſt-ce pas cela, maman, qui eſt le monde ?

LA MERE.

Oui, il y a de tout cela dans le monde. Et ſi vous regardez au deſſus de vous....

EMILIE.

Vous y verrez le ciel, les aſtres, le ſoleil, pas aujourd'hui; la lune, quand il lui plaît de ſe montrer pendant la nuit, & beaucoup d'autres choſes dont je ne vous parlerai pas encore, parce que je ne les ſais pas.

LA MERE.

Redeſcendons donc ſur la terre. Vous m'avez parlé de rivieres. Qu'eſt-ce qu'une riviere?

EMILIE.

C'eſt de l'eau.

LA MERE.

Un de vos quatre élémens? Mais voilà de l'eau dans cette carafe; eſt-ce une riviere?

EMILIE.

Non, maman; mais une riviere, c'eſt pourtant de l'eau.

LA MERE.

C'eſt-à-dire qu'il y a de l'eau dans une riviere comme dans cette carafe; mais pour que cette eau forme une riviere, qu'eſt-ce qu'il faut?

EMILIE.

Ah, je le ſais; mais cette ſcience ne me vient pas du livre, je la dois à ma bonne. D'abord l'eau ſort de terre; alors elle s'appelle une ſource. Cette ſource forme un petit ruiſſeau; & puis, ce petit ruiſſeau augmente, augmente, & puis, quand il eſt bien grand, on l'appelle riviere. N'eſt-ce pas cela, maman?

LA MERE.

Mais je ne comprends pas comment un ruiſſeau ou une riviere qui ſuit ſon cours, peut augmenter.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire *qui ſuit ſon cours*?

LA MERE.

La propriété essentiele d'une riviere, c'est de couler, c'est-à-dire de suivre son cours ou sa pente dans le lit qu'elle s'est creusé ou qu'on lui a creusé. Ainsi les sources des rivieres vienent toujours de lieux élevés & descendent vers les lieux bas. Si leur lit n'avait pas sa pente, si son terrain était parfaitement de niveau, la riviere ne pouvant pas couler, deviendrait mare, étang ou lac, suivant l'abondance plus ou moins grande des eaux, qui se perdraient ensuite dans la terre ou bien s'évaporeraient.

EMILIE.

Comment s'évaporeraient?

LA MERE.

C'est-à-dire que l'eau se changerait en air, & vous obligerait de lui acorder le nom & les honeurs d'un autre élément.

EMILIE.

A la place de l'eau j'aurais de l'air? Maman, cela n'était pas dans mon livre. Je vois bien que vous en savez plus long que lui.

LA MERE.

Et moi, je vois bien comment l'eau peut se perdre; mais j'ignore comment un ruisseau qui coule peut augmenter & devenir une grande & belle riviere.

EMILIE.

Ah, je vais vous le dire, maman; c'est encore une science qui me vient de ma bonne & que je me rapele fort à propos. Le ruisseau, tout en cheminant, rencontre d'autres ruisseaux. L'un tombe dans l'autre, le plus fort avale le plus faible; & à force de se rencontrer & de s'avaler, il en résulte une riviere belle comme la Seine. Mais, maman, une

riviere ne peut couler éternélement, où est-ce qu'elle se perd, la Seine?

LA MERE.

La Seine va tomber dans la mer, & à cause de cela on l'appelle un fleuve. Voilà la différence des fleuves aux rivieres; les fleuves tombent dans la mer, & les rivieres dans d'autres rivieres ou fleuves.

EMILIE.

Mais on dit pourtant la riviere de Seine?

LA MERE.

On le dit; mais c'est un fleuve. — Ah çà, nous voilà depuis une heure dans l'eau jusqu'au cou, & je ne suis pas encore bien sûre de savoir ce que c'est.

EMILIE.

Mais, maman, c'est ce qui vous sert à boire, à faire du thé.

LA MERE.

A propos, ſonez, je vous prie. Qu'on nous apporte de l'eau. Nous la mettrons ſur ce réchaud, & quand elle ſera chaude, nous ferons du thé. — Vous m'avez dit là ſon uſage; mais ſa principale qualité, celle qui la diſtingue de vos autres élémens?

EMILIE.

Je crois que c'eſt d'être liquide, fluide?

LA MERE.

Un corps liquide eſt l'oppoſé d'un corps ſolide ou compacte. Celui-ci ne ſe laiſſe pas ſéparer par le ſimple contact comme l'autre.

EMILIE.

Maman, cela n'y était pas non plus.

LA MERE.

Comment cela n'y était pas? Où cela n'était-il pas?

EMILIE.

EMILIE.

Dans le livre où j'ai appris.

LA MERE.

Dites-moi donc ce que c'eſt que ce livre qui vous a rendu ſi habile.

EMILIE.

Maman, vous ſavez bien qu'hier, quand vous m'avez menée à Paris, vous m'avez deſcendue au Palais royal avec ma bonne, pendant que vous alliez à vos afaires.

LA MERE.

Eh bien?

EMILIE.

J'ai trouvé ſur le gazon Mademoiſelle de Saly; c'eſt ma bonne amie, comme vous ſavez. Elle m'a montré un joli petit livre que ſa mere lui a donné pour apprendre & pour s'amuſer. Il eſt tout bleu & rempli d'images.... Et il y avait cela de-

dans, & moi je l'ai appris bien vîte, parce que j'ai dit, Maman ſera bien ſurpriſe & cela lui ſera plaiſir.

LA MERE.

Je ſuis fâchée de n'avoir pu reſter ſur le gazon entre vous & votre petite amie.

EMILIE.

Cela nous aurait fait honeur & plaiſir.

LA MERE.

Et à moi profit. Vous ſavez bien que je ſuis un peu jalouſe quand mon enfant apprend quelque choſe ſans moi, & que j'aime à lui devoir mon inſtruction.

EMILIE.

Je ſais que vous aimez à badiner.

LA MERE.

Or quand il s'agit de m'inſtruire, j'ai coutume d'aller pas à pas; c'eſt

la marche la plus sûre en toutes choſes. Il y en a que vous ne ſauriez encore m'expliquer ni m'enſeigner, parce que vous n'êtes point en âge de les comprendre ; il faut donc, pour les ſavoir, que je prene patience. Ce que vous pouriez m'en dire, ne ſervirait qu'à brouiller vos idées & les mienes ; & moi, depuis que mon maître m'a parlé de perroquets, j'aime les idées claires & préciſes.

EMILIE.

Mais comment les trouve-t-on, maman ?

LA MERE.

En commençant par le commencement & en avançant pas à pas. Par exemple, vous ſavez très-bien lire à préſent.

EMILIE.

Pas mal.

LA MERE.

Mais ſi au lieu de vous faire con-

naître vos lettres & l'alphabet, l'on eût commencé par vous faire lire un mot en entier, qu'est-ce qui en ferait arivé?

EMILIE.

Je crois que je ne l'aurais pas pu.

LA MERE.

Pardonez-moi. A force de vous montrer le mot *Maman*, par exemple, & de vous le faire prononcer à chaque fois, vous l'auriez enfin reconu en le retrouvant dans un livre, & vous auriez dit, *C'est Maman*; mais vous n'auriez pas su que par-tout où il y a une *M* & un *a*, cela fait *Ma*; que par-tout où il y a *m*, *a*, *n*, il faut lire *man*. Il faut donc apprendre à épeler, avant de vouloir lire; sans quoi on ne lirait que par routine & par mémoire. Il en est de même de toutes les sciences. Il faut comprendre les mots avant de s'élever à des propositions plus compli-

quées où ces mots ſeraient employés; ſans quoi vous croiriez avoir appris quelque choſe, & cependant vous ne ſauriez véritablement que des mots, c'eſt-à-dire rien.

EMILIE.

Et je ne ſerais plus en état de vous inſtruire.

LA MERE.

C'eſt pour que vous puiſſiez toujours m'inſtruire à mon avantage, que moi, je prends la liberté de diriger le choix de vos lectures, ſans me ſoucier que vous liſiez au hazard dans tous les livres bleus ou non, ni que vous cauſiez avec toutes ſortes de perſones. Je ſuis jalouſe du dictionaire de ma maîtreſſe & ne prétends pas qu'il ait rien de commun avec celui des perroquets.

EMILIE.

Dorénavant, maman, quand ce

dictionaire me chifonera, quoique vous ſoyez mon écoliere, c'eſt à vous que j'en demanderai l'explication.

LA MERE.

Et je m'y prêterai, juſqu'à ce que vous ayez rencontré quelqu'un qui prene à vous un plus grand intérêt que moi. On prétend que les queſtions des enfans fatiguent & importunent tout autre que leur mere, & qu'aſſez ordinairement, pour s'en débaraſſer, on leur répond la premiere choſe qui vient en tête, qu'elle ſoit juſte ou non.

EMILIE.

C'eſt-à-dire qu'on les atrape ?

LA MERE.

Souvent ſans projet, pour s'éviter un peu d'ennui. Mais une idée fauſſe n'en eſt pas moins entrée dans une jeune tête, & elle n'eſt pas ſi aiſée à détruire à un âge où l'on n'eſt pas

encore en état d'en discerner le côté faux.

EMILIE.

Quant à moi, on ne m'atrapera plus, & je sais bien qui sera ennuyé de mes questions.

LA MERE.

Et moi, je sais bien qui ne s'en ennuyera pas.

EMILIE.

C'est peut-être la même persone?

LA MERE.

Cela se pourait. Mais nous avons oublié notre thé.

EMILIE.

Ah, maman, il n'y a plus d'eau dans notre théïere.

LA MERE.

Elle était cependant pleine quand on l'a apportée.

EMILIE.

J'entends, j'entends; vous voulez

me donner la preuve de ce que vous m'avez dit. Notre eau ſe change en air par la fumée, tandis que nous cauſons & que nous demandons ce qu'elle eſt devenue.

LA MERE.

Elle était froide. L'action du feu l'a chaufée, & puis l'a fait bouillir; & comme nous avons oublié de la retirer, elle l'a fait évaporer.

EMILIE.

Et moi quand j'ai froid, qu'eſt-ce qui me réchauſe?

LA MERE.

C'eſt le feu ou extérieur ou intérieur.

EMILIE.

Mais on n'a pas du feu dans le corps?

LA MERE.

Pardonez-moi, on y a du feu. Vous ſentez à chaque inſtant ſa chaleur. Sans elle on ne pourait pas vi-

vre, le ſang ſe glacerait dans les veines; on mourrait. Ce feu s'accroît & enſuite diminue avec l'âge; & voilà pourquoi le vieux bon homme de l'autre jour ne pouvait ſe réchauſer, quoique nous ſoufriſſions preſque de la chaleur.

EMILIE.

Ah, ce pauvre bon homme, je m'en ſouviens, comme il tremblait! Ma bonne lui fit boire du vin, & lui dit : Prenez courage, cela vous réchauſera. Il n'avait donc plus de feu dans le corps?... Et moi, je ſuis donc un braſier?

LA MERE.

Comme celui qui vient de nous changer notre eau en air.

EMILIE.

Cependant je ne ſens pas mon corps embrâſé?

LA MERE.

C'eſt qu'heureuſement vous y avez auſſi de l'eau.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai. C'eſt pour éteindre ce braſier, que je bois.

LA MERE.

Si vous l'éteignez, vous mourez.

EMILIE.

J'entends... Je dis éteindre, mais pas tout à fait.

LA MERE.

Autant qu'il en eſt beſoin pour rétablir & maintenir l'équilibre néceſſaire à la vie entre le chaud & le froid, entre les ſolides & les liquides.

EMILIE.

Je n'entends pas bien cela, maman.

LA MERE.

Vous ſavez cependant ce que

c'eſt qu'un corps ſolide & un corps liquide.

EMILIE.

Oui; mais c'eſt cet équilibre qui me chiſone.

LA MERE.

Je le crois bien. Auſſi je ne vous ai répondu que pour vous faire voir que nous touchons aux limites de notre ſcience, & que ſi nous voulons les franchir avant le temps, nous ne nous entendrons plus. Il vaut mieux que je quite le rôle de maîtreſſe que j'ai uſurpé, & que je vous le rende.

EMILIE.

Non, non, ma chere maman, gardez-le encore, je vous prie. Vous m'avez déjà fait préſent de deux élémens que j'ai dans mon corps, l'eau & le feu.

LA MERE.

Eh bien, retenez à préſent votre

respiration, fermez-vous bien la bouche & le nez.

EMILIE.

Maman, je ne puis; j'étoufe.

LA MERE.

Il vous faut donc encore autre chose pour vivre que le feu & l'eau.

EMILIE.

Ah, c'est l'air.... Et puis mon Catéchisme historique dit que notre chair c'est de la terre.

LA MERE.

Et lorsqu'elle est desséchée, elle tombe en poussiere & retourne à la terre.

EMILIE.

Ainsi me voilà un recueil des quatre élémens.

LA MERE.

A peu près comme tout ce qui existe dans la nature.

EMILIE.

Voilà pourquoi élément veut dire principe d'une chose.

LA MERE.

Ou ce qui la fait être ce qu'elle est. Mais on dit aussi les élémens d'une science, les élémens de l'écriture. Qu'est-ce que cela veut dire, par exemple, les élémens de l'écriture?

EMILIE.

Mais ce n'est pas le feu, l'eau, la terre.....

LA MERE.

Non, ceux-là sont les élémens de la nature.

EMILIE.

Elémens veut dire principes.

LA MERE.

Par conséquent les élémens de l'écriture?

EMILIE.

Ah, c'est-à-dire les principes de l'écriture.

LA MERE.

Comme on entend les principes

d'une ſcience quand on dit les élémens d'une ſcience ; & quand on parle des élémens de la nature, on entend les principes dont les choſes créées ſont compoſées.

EMILIE.

Je vois bien, maman, qu'il faut que vous ayez lu tous les livres.

LA MERE.

Croyez-vous cela poſſible ? Vous ſavez que je ne connaiſſais ſeulement pas le conte d'Adélaïde que vous me lutes l'autre jour.

EMILIE.

Comment ſaviez-vous donc que cette dame que je trouvai ſi dure, n'avait pas d'enfans ?

LA MERE.

Je l'avais deviné.

EMILIE.

Je ſuis toujours bien aiſe que ce

certain monsieur aux oranges ne connaisse pas cette histoire; s'il l'avait lue, il voudrait me faire faire le double de tours & d'exercices.

LA MERE.

Ce ne serait pas mon compte: car vous m'étourdissez déjà assez quand il y est.

EMILIE.

Vous savez bien, maman, qu'il trouve ces exercices bruyans nécessaires aux enfans, comme le pere d'Adélaïde.

LA MERE.

J'espere qu'il vous trouvera bientôt trop grave & trop raisonable, & qu'il n'osera plus vous prendre pour une marionete.

EMILIE.

Mais, maman, si vous lui disiez que vous ne le voulez pas.

LA MERE.

Et pourquoi ne prenez-vous pas ce ſoin vous-même?

EMILIE.

C'eſt que vos paroles lui feront plus d'impreſſion que les mienes.

LA MERE.

On n'a pas toujours beſoin de paroles pour ſe faire comprendre.

EMILIE.

Comment donc?

LA MERE.

Par exemple, ſi vous ne faiſiez nulle attention à ſes agaceries, il ſentirait bientôt que vous ne les aimez pas, qu'elles vous ſont à charge.

EMILIE.

Mais, maman, ce ſerait agir contre ma conſcience: car à vous dire vrai, je m'en amuſe beaucoup.

LA MERE.

Il ne faut donc pas dire qu'elles vous sont désagréables. Vous savez qu'une porte ne peut être ouverte & fermée à la fois.

EMILIE.

Mais ce n'est pas moi qui m'en plains; c'est le livre.

LA MERE.

Encore un livre?

EMILIE.

Celui-là c'est mon livre de morale que je lis avec ma bonne. Il en veut beaucoup aux persones qui prenent garde aux enfans. Il dit toujours aux petites filles qu'il faut se faire respecter. Cela est-il gai, maman?

LA MERE.

Quand il dit qu'il faut se faire respecter, il ne prétend pas qu'une petite morveuse de votre âge puisse être

respectable ; mais il veut dire qu'il faut faire respecter son sexe. Ce sexe étant faible par sa nature, n'a d'autres moyens de se faire respecter, que la réserve & la modestie.

EMILIE.

Et l'enfance ne faut-il pas aussi la respecter ?

LA MERE.

Sans doute, & toujours par le même principe. Quant au reste, c'est à vous de juger si le livre a tort ou raison.

EMILIE.

J'aime mieux, maman, que vous en jugiez, cela sera plus sûr; & suivant ce que vous me conseillerez, je me conduirai avec ce monsieur aux oranges.

LA MERE.

Tâchons donc d'établir les principes qui doivent décider ce procès.

EMILIE.

Voilà encore des élémens ?

LA MERE.

Quand on veut connaître, il faut remonter aux élémens ; quand on veut agir, il faut remonter aux principes.

EMILIE.

Qu'est-ce que nous déciderons, maman ?

LA MERE.

Pour ne pas manquer à la justice ; il faut d'abord remarquer que ce monsieur ne donne à la société que le peu d'instans que ses occupations lui laissent ; il est naturel que pendant ce peu d'instans il cherche à s'amuser, à se délasser.

EMILIE.

C'est précisément ce que je pense.

LA MERE.

Je le soupçone d'être du nombre de

ceux qui, malgré l'injonction un peu févere de votre livre, prenent garde aux enfans, parce qu'ils les aiment.

EMILIE.

Vous l'avez deviné, maman.

LA MERE.

Il ne vous voit qu'à vos heures de récréation ; & peut-être à cause de l'affection qu'il vous porte, est-il bien aise d'y contribuer.

EMILIE.

Et puis il dit que le bruit & le mouvement sont nécessaires à la santé des enfans.

LA MERE.

Sans m'arrêter à ces considérations profondes, je pense que si en s'amusant, il veut bien vous amuser, c'est qu'il aime à faire d'une pierre deux coups ; & si vous n'en abusez pas, je n'y vois pas beaucoup de mal.

EMILIE.

C'est singulier, maman, comme vous dites toujours vrai! Mon livre m'avait barbouillé la tête; je ne savais plus où j'en étais, ni sur quel pied danser avec ce monsieur.

LA MERE.

Un livre peut bien ou mal dire. Il ne faut pas adopter sans réflexion ce qu'on lit.

EMILIE.

Comment adopter?

LA MERE.

Cela veut dire faire son opinion de celle du livre qu'on lit. Votre opinion doit être le résultat, non de ce que vous avez retenu, mais de vos réflexions sur ce que vous avez lu.

EMILIE.

Eh bien, mes réflexions me disent de n'être pas de l'avis de mon livre de morale.

LA MERE.

Et qu'il vaut mieux s'amuſer, folâtrer & rire que d'être raiſonable.

EMILIE.

Mais non, maman, cela ne vaudrait rien..... J'ai donc tort de n'être pas de l'avis de mon livre?

LA MERE.

Peut-être le mal n'eſt-il pas ſi grand de ſe livrer à la gaîté, à la légéreté & à la pétulance du premier âge; il ne faut pas trop contrarier à cette époque l'évaporation du braſier. Il ne s'agit, je crois, que de bien connaître les limites où il convient de s'arrêter. Tant qu'on reſte en deçà, tout eſt bien; dès qu'on les franchit, ce qui était bien devient mal: mais une fille bien née ne les franchit jamais.

EMILIE.

Qu'eſt-ce qu'une fille bien née?

LA MERE.

C'eſt celle que non-ſeulement ſes diſpoſitions natureles portent au bien, mais qui au milieu de l'efferveſcence & de la fougue du premier âge, donne cependant des ſymptômes de diſcernement, conſerve un certain maintien de modeſtie & de décence qui prévient en ſa faveur, & ſait garder la meſure en toutes choſes, avec un tact qui lui promet, pour un âge plus avancé, tous les avantages de la raiſon & de la ſageſſe.

EMILIE.

Eh bien, maman, ſuis-je une fille bien née?

LA MERE.

Je l'eſpere.

EMILIE.

J'ai donc du tact?

LA MERE.

C'eſt à vous à me le faire voir.

EMILIE.

Eh comment ?

LA MERE.

En me prouvant que vous ſentez en toute occaſion la convenance des lieux, des temps, des perſones : car ce qui eſt bien dans un moment eſt très-déplacé dans un autre ; en montrant de la réſerve & de la réflexion juſques dans vos folies. Le tact ſe manifeſte machinalement dans les plus petites choſes. Par exemple, ſi ce monſieur qui a la complaiſance de s'occuper de vous, vous traitait véritablement comme une marionete, ſans égard pour votre enfance, votre livre aurait raiſon & j'en ſerais fort affligée.

EMILIE.

N'ayez pas peur, ma chere maman ; il me traite comme un enfant, & non pas comme une marionete.

LA MERE.

LA MERE.

En ce cas tout eſt bien ; mais par où le jugez-vous ?

EMILIE.

C'eſt qu'il s'intéreſſe véritablement à mes progrès, quoique nous n'ayons jamais que l'air de jouer enſemble. Vous ſavez comme il aſſiſte à mes exercices des premiers du mois, & comme il eſt content quand j'ai mérité la croix : à voir ſon air de ſatisfaction, on croirait que c'eſt lui qui va la porter.

LA MERE.

Oh pour le coup, voilà des faits qui me raſſurent entiérement, & je vois bien qu'il n'eſt pas néceſſaire que je me mêle de vos afaires avec lui.

EMILIE.

Et puis, maman, laiſſez-moi faire. Je m'en vais à l'avenir prendre bien garde auſſi à mon maintien... Cela m'ennuiera peut-être un peu ; mais

n'importe, pourvu que je vous contente... Ah vraiment, maman, voilà ce que c'eſt que de jaſer.... J'ai oublié.... Ma bonne m'a dit de vous prier, ſi vous envoyez à Paris, de faire paſſer chez la couturiere.

LA MERE.

C'eſt un terrible tort des quatre élémens & de tout ce qui s'en eſt ſuivi, que de nous avoir fait oublier la couturiere.

EMILIE.

C'eſt qu'elle n'a pas apporté ma robe neuve, & elle l'avait promiſe pour aujourd'hui.

LA MERE.

Apparemment qu'elle n'eſt pas finie; ce ſera pour un autre jour.

EMILIE.

C'eſt que je ſerai bien heureuſe, maman, quand j'aurai ma robe neuve.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce qu'une robe neuve peut faire au bonheur?

EMILIE.

C'eſt qu'on n'eſt pas fâchée d'être parée.

LA MERE.

On n'a donc jamais de chagrin quand on eſt parée? N'avez-vous jamais pleuré avec une robe neuve?

EMILIE.

Pardonez-moi, je ſais bien qu'elle ne fait rien aux chagrins.

LA MERE.

Apparemment qu'on obtient tout ce qu'on veut les jours de parure?

EMILIE.

Non pas toujours.

LA MERE.

Du moins mes amis & moi-même, nous faiſons beaucoup plus de cas

de vous, quand vous avez une belle robe?

EMILIE.

Mais non, maman.

LA MERE.

Ainſi donc cette ſatisfaction intérieure qui fait qu'on eſt ſi content de ſoi, n'a rien de commun avec la parure?

EMILIE.

Je crois qu'elle arive quand on a bien rempli ſes devoirs, là tout courament, ſans chercher midi à quatorze heures.

LA MERE.

Que ce ſoit en robe neuve ou bien dans un petit foureau de toile.

EMILIE.

Cependant, maman, je vous aſſure qu'on a du plaiſir à être parée; demandez plutôt à Mademoiſelle de Saly.

LA MERE.

Oui, un plaisir de vanité, auquel les petites filles atachent beaucoup de prix.

EMILIE.

Mais ne peut-on pas prendre le plaisir & laisser la vanité? Un plaisir est toujours une bonne chose.

LA MERE.

Quand il est honête & sensé, & qu'on le prend pour ce qu'il est.

EMILIE.

Comment pour ce qu'il est?

LA MERE.

C'est-à-dire, quand on ne le prend pas pour le bonheur.

EMILIE.

Oh, le bonheur, c'est plus sérieux.

LA MERE.

Puisque c'est si sérieux, cherchons

un peu les conditions néceſſaires au bonheur.

EMILIE.

J'allais dire, Cherchons les élémens du bonheur.

LA MERE.

Eh bien, vous auriez bien dit; car c'eſt préciſément ce qu'il faut que nous trouvions.

EMILIE.

Mais le bonheur c'eſt.... Mais non, ce n'eſt pas une ſcience.

LA MERE.

Je crois que c'eſt la premiere de toutes les ſciences, celle qu'il nous importe le plus de connaître.

EMILIE

Eſt-elle bien difficile à apprendre?

LA MERE.

Très-difficile & même impoſſible aux méchans; mais très-aiſée pour ceux qui ſe ſervent de leur raiſon.

EMILIE.

Ah, maman, j'eſpere qu'elle ne ſera pas difficile pour moi.

LA MERE.

Je l'eſpere auſſi. Nous ſavons déja que les beaux habits ne font rien à cette ſcience. Mademoiſelle Julie n'a pas de fort beaux habits, elle n'eſt point riche : la croyez-vous heureuſe ?

EMILIE.

Votre femme de chambre, maman ? Elle chante & rit toujours; je ne l'ai jamais vu triſte.

LA MERE.

Tout ce peuple que vous voyez danſer ſi gaiment les dimanches ſur la grande piece de gazon derriere notre maiſon, n'eſt pas riche ; ce n'eſt qu'à force de travail pendant les ſix jours de la ſemaine qu'il obtient ſa ſubſiſtance & celle de ſes enfans. Il

ſerait bien à plaindre ſi les richeſſes étaient néceſſaires au bonheur.

EMILIE.

Mais la danſe ne l'eſt pas non plus ?

LA MERE.

Non. Je crois que les élémens des plaiſirs & des amuſemens & ceux du bonheur n'ont rien de commun enſemble.

EMILIE.

Et moi je les ai toujours confondus; voilà ce qui m'a embrouillée.

LA MERE.

Cependant vous m'avez déja appris le premier élément du bonheur dans tous les âges, dans toutes les conditions.

EMILIE.

C'eſt de remplir ſes devoirs, pour être content de ſoi; n'eſt-ce pas, maman ?

LA MERE.

Chacun dans ſon état & dans ſa ſphere. On peut jouir de tous les avantages extérieurs, d'immenſes richeſſes, d'une excellente ſanté, de grands honeurs, & cependant n'être point heureux. Mais avec une fortune très-bornée, avec une ſanté faible & délâbrée, telle que vous m'en voyez, dans une poſition qui n'excite l'envie de perſone, on peut être très-heureux.

EMILIE.

Il n'y a donc qu'à être bien ſage?

LA MERE.

Point de bonheur ſans ſageſſe.

EMILIE.

Et voilà pourquoi les méchans ne ſont pas heureux.

LA MERE.

Et qu'on l'eſt toujours quand on a rempli ſes devoirs.

EMILIE.

Et voilà pourquoi dès à cette heure je veux faire connaissance avec mon évangile de demain.

LA MERE.

Et voilà ce qui s'appelle penser à remplir un devoir, & c'est fort bien fait; aussi bien avons-nous assez jasé aujourd'hui.

EMILIE.

J'ai bien encore quelque chose à vous demander sur le bonheur que je n'entends pas bien. Vous n'en êtes pas quite, ma chere maman, & dès demain peut-être je reviendrai à la charge.



SIXIEME CONVERSATION.

LA MERE,

(*en travaillant à côté de sa fille.*)

EH bien, Emilie, qu'est-ce que vous vouliez me dire?

EMILIE.

Quoi, maman? Je ne sais pas.

LA MERE.

Il y avait l'autre jour quelque chose sur le bonheur que vous n'entendiez pas.

EMILIE.

Maman, je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Ce sera pour quand vous vous en souviendrez.

EMILIE.

Si vous eussiez eu la bonté de causer hier ou avant-hier avec moi, je m'en serais souvenue, ma chere maman; mais....

LA MERE.

Qu'est-ce qui m'en a donc empêchée?

EMILIE.

Maman, je le sais bien, c'est ma faute; c'est que je ne l'avais pas trop mérité.

LA MERE.

Ah, ah! Je croyais tout simplement en avoir été empêchée par mes afaires. Vous m'apprenez que je vous ai boudée.

EMILIE.

Mais oui, maman, puisqu'il faut parler vrai. N'avez-vous pas remarqué que j'ai tourné long-temps autour de vous pour entamer une conversation? Vous m'avez toujours dit

d'un air diſtrait : Allez, Mademoiſelle, je n'ai rien à vous dire pour le préſent. Eſt-ce que les afaires donnent ce ton de ſécheresſe ?

LA MERE.

Je ne me le rapele pas ; mais je ne ſuis pas fâchée que vous regardiez nos petites cauſeries comme une récompenſe, & que vous vous en aperceviez lorſqu'elle vous manque.

EMILIE.

Je vous aſſure, maman, que cela ne fait pas plaiſir.

LA MERE.

Je le ſais. — Tout a donc été aſſez de travers ces deux jours paſſés ?

EMILIE.

J'avais pourtant grande envie de bien faire ; mais je n'ai jamais pu.

LA MERE.

Et pourquoi n'avez-vous pas pu ?

EMILIE.

Je l'ignore, maman; je n'étais pas en train de rien faire : quand je voulais mettre les yeux ſur mon livre, mon eſprit galopait & s'en allait, je ne ſais où.

LA MERE.

Mais, mon enfant, s'il n'y avait qu'à dire, Je ne ſuis pas en train, on ne ferait preſque jamais rien. Quand on ſe ſent moins de diſpoſition, on a une raiſon de plus pour s'appliquer davantage, pour ſe donner plus de peine, pour redoubler d'éforts & d'attention.

EMILIE.

Mais, maman, on n'eſt pas toujours diſpoſé également; papa vous l'a dit.

LA MERE.

Cela excuſe, mais ne juſtifie pas. Croyez-vous que je ſois toujours diſpoſée à cauſer ou à jouer avec vous?

Vous m'avez ſouvent vu malade & ſoufrante, j'ai ſouvent la tête remplie d'afaires; eh bien, j'oublie & mes maux & mes afaires, pour m'occuper même de vos amuſemens. Si j'écoutais alors mes diſpoſitions, je me débaraſſerais bien vîte de vous, de votre poupée & de votre petit ménage.

EMILIE.

C'eſt que vous avez trop de bonté pour votre petite Emilie.

LA MERE.

C'eſt qu'on ne mérite point d'eſtime, ſi l'on ne ſait pas ſe vaincre. Que dirait-on de Monſieur le Premier Préſident, ſi au moment où l'audience eſt aſſemblée pour entendre plaider & juger un procès, il faiſait dire qu'il n'eſt pas en train & qu'il n'y a qu'à revenir ſous huit jours? Que diriez-vous du cuiſinier, ſi lorſque vous atendez votre dîner, il vous faiſait dire qu'il n'a pas été en

train, & que ce ſera pour une autre fois? Vous voyez que dans les fonctions les plus importantes de la ſociété, comme dans les plus ordinaires de la vie, perſone n'eſt en droit de ſe conſulter, s'il eſt en train ou non, pour faire ſon devoir.

EMILIE.

Mais comment donc faire?

LA MERE.

On s'acoutume dès l'enfance à vaincre ſa pareſſe & à faire ce que l'on doit faire, quelque choſe qu'il en coûte; car quand on eſt Premier Préſident, il n'en eſt plus temps. Je vous l'ai déjà dit, c'eſt cet éfort que l'on fait ſur ſoi-même, qui devient vertu, & qui forme peu à peu le caractere.

EMILIE.

Eh bien, maman, je formerai mon caractere, je vous le promets.

LA MERE.

Il faut lorſque vous vous ſentez portée à la diſtraction, vous placer de maniere que vous ne voyiez rien de ce qui ſe paſſe autour de vous ; il faut, ſi vous apprenez par cœur, apprendre tout haut, afin qu'on vous avertiſſe, s'il vous prend une diſtraction & ſi vous ceſſez de répéter ſans vous en apercevoir ; il faut enfin montrer de la bonne volonté, ſi l'on veut obtenir de l'indulgence. S'il ne dépend pas de vous d'être bien ou mal diſpoſée, il dépend toujours de vous de ne pas vous laiſſer aller à l'humeur à cauſe de vos propres torts.

EMILIE.

Ah, c'eſt-là le mauvais côté! On eſt ſi mécontent, ſi mal à ſon aiſe! vous ne ſauriez croire comme on paſſe mal ſon temps. Je ſuis bien heureuſe, maman, que vous n'ayez pas reçu de viſites. La triſte figure que j'aurais

faite ! Au moins je ſuis bien sûre que vous me gardez le ſecret de mes bêtiſes.

LA MERE.

Oh certainement. La bonne réputation d'une jeune perſone eſt ſon bien le plus précieux, c'eſt ce qu'elle doit chérir comme ſa vie; & lorſqu'une fois l'on eſt prévenu contre elle, il lui eſt ſi difficile de la rétablir, que je n'ai garde d'aller dire vos défauts, tant que je conſerverai l'eſpérance de vous en voir corrigée.

EMILIE.

Pourquoi la bonne réputation d'une jeune perſone eſt-elle ce qu'elle doit chérir le plus, maman?

LA MERE.

Pourquoi êtes-vous ſi fâchée, quand on parle des fautes que vous avez faites ?

EMILIE.

C'eſt que je voudrais qu'on dît toujours du bien de moi.

LA MERE.

Et pourquoi?

EMILIE.

Mais ſi l'on s'imagine que j'ai l'habitude de mal faire, on croira que je ne vaux rien.

LA MREE.

La bonne réputation eſt donc précieuſe parce qu'on ne peut ſe paſſer de la bonne opinion des autres.

EMILIE.

Cela eſt vrai; mais pourquoi ne peut-on s'en paſſer?

LA MERE.

Je vous le demande, puiſque vous craignez ſi fort qu'on ne ſuppoſe que vous ne valez rien. Ne ſommes-nous pas convenues depuis long-temps

que les hommes avaient beſoin les uns des autres?

EMILIE.

Oui, maman.

LA MERE.

Or ſi ceux dont vous avez beſoin n'ont pas bonne opinion de vous?

EMILIE.

Cela ſera fâcheux.

LA MERE.

Penſez-vous qu'ils mettront le même intérêt aux ſervices que vous en atendez, que s'ils vous croyaient une perſone remplie de mérite?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

Vos maîtres, par exemple, vous en atendez quelques ſoins, je penſe?

EMILIE.

Oui, certes.

LA MERE.

Croyez-vous qu'ils mettront autant de zele & d'empressement à enseigner un enfant maussade qu'un enfant aimable & appliqué ?

EMILIE.

Non sûrement.

LA MERE.

Vous ne vous souciez donc pas d'être l'enfant maussade ?

EMILIE.

Dieu m'en préserve !

LA MERE.

Pouriez-vous être à votre aise avec quelqu'un qui aurait mauvaise opinion de vous ?

EMILIE.

Je ne le crois pas.

LA MERE.

L'opinion que l'on a d'une persone

décide, pour ainsi dire, de sa destinée dans la tête des autres; c'est sur elle qu'on mesure l'estime ou l'amitié qu'on lui réserve; c'est sur elle qu'on lui établit sa réputation : or une jeune persone n'est connue que par sa réputation.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

Vous savez qu'elle ne paraît dans le monde que rarement, & toujours sous la sauve-garde de ses parens; on ne l'entend presque pas parler, on ne la voit jamais agir : on ne peut donc se former une opinion sur elle que d'après ce que l'on en entend dire par ceux qui l'approchent dans l'intérieur de la maison.

EMILIE.

Oui, par les domestiques.

LA MERE.

Par les domeſtiques, par les maîtres, par tous ceux qui la voient de près.

EMILIE.

Mais ſi tous ces gens-là ne diſent pas vrai ?

LA MERE.

Quel intérêt auraient-ils à déguiſer la vérité? N'y a-t-il pas bien plus de plaiſir à dire le bien qu'à découvrir le mal ? Et qui oſerait inventer ou ſuppoſer le mal qui n'exiſte pas ? Le menſonge eſt un vice ſi afreux qu'il n'oſe ſe montrer nulle part à découvert ; & la vérité trouve dans toutes les ames honêtes des défenſeurs toujours prêts à démaſquer & à confondre le menſonge.

EMILIE.

Démaſquer ! Eſt-ce que le menſonge met un maſque ?

LA MERE.

A peu près. Vous ſavez qu'un maſque cache les traits du viſage.

EMILIE.

Oui, maman.

LA MERE.

De même le menſonge cache les traits de la vérité; & comme un menteur veut être cru, on dit qu'il les emprunte & qu'il tâche de la contrefaire.

EMILIE.

J'entends; & ceux qui lui prouvent ſon impoſture, le démaſquent. Mais, maman, eſt-ce qu'un menſonge eſt toujours découvert?

LA MERE.

Toujours.

EMILIE.

C'eſt donc bête de mentir?

LA MERE.

Sans doute, parce qu'un peu plutôt,

tôt, un peu plutard, la vérité se découvre nécessairement.

EMILIE.

Et puis le menteur est bien sot & bien atrapé; n'est-ce pas?

LA MERE.

Atrapé & puni autant qu'il le mérite: car il est bête, comme vous dites, de croire qu'on poura longtemps faire passer le mensonge pour la vérité. Et puis, persone ne veut avoir à faire à un menteur; il est déshonoré; il perd la confiance de tout le monde; on ne le croit plus sur rien.

EMILIE.

Mais pourquoi déshonoré?

LA MERE.

Parce qu'il s'est placé lui-même, de son propre choix, parmi les hommes les plus méprisables. Le mensonge est un vice si bas, si avilissant, qu'on ne se permet pas même d'en

ſoupçoner un homme, quelque abject qu'il ſoit, bien moins encore les gens bien nés.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des gens bien nés ?

LA MERE.

Vous le ſavez bien, ce ſont ceux qui naiſſent avec le penchant à la vertu. On ſe ſert auſſi de cette expreſſion pour déſigner ceux qui ne ſont pas nés dans une condition obſcure ou baſſe.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que d'être déshonoré ?

LA MERE.

C'eſt avoir perdu l'eſtime de ſes ſemblables, ſoit par ſes actions, ſoit par ſa façon de penſer ; c'eſt s'être dégradé, & avoir mérité de deſcen-

dre dans l'opinion des autres au dessous de l'état où le sort nous a mis.

EMILIE.

Mais, maman, vos gens diront ce que vous voudrez. Si vous les priez de ne rien dire de fâcheux sur mon compte.....

LA MERE.

Comment, vous pouriez vous abaisser jusqu'à prier des domestiques de ne pas parler de vous? Voyez comme une faute peut avilir!

EMILIE.

Mais, s'ils en parlent, cela me fera tort.

LA MERE.

C'est la suite nécessaire & inévitable des fautes. La peut-on prévenir par une bassesse? N'est-ce pas ajouter à une premiere faute une faute plus grave & bien plus humiliante?

EMILIE.

Il n'y a point de profit à cela.

LA MERE.

Il y a celui que les gens dont on redoute l'indiſcrétion, au lieu d'une faute, en ont deux à divulguer. Car vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de ſe vanter des inſtances qu'on leur aura faites pour obtenir leur ſilence.

EMILIE.

Voilà un cruel inconvénient auquel je n'avais pas penſé.

LA MERE.

N'eſt-il pas bien plus court de ne pas faire de fautes, de faire bien, là tout ſimplement, tout naturélement?

EMILIE.

En vérité, maman, je le penſais en ce moment. Je crois que c'eſt tout ce qu'il y a de plus commode.

LA MERE.

On n'a rien à cacher, rien à déguiser; on dort bien tranquillement, & le lendemain on se leve la tête haute. On ne craint pas qu'on parle, ou si quelqu'un veut absolument parler, tant mieux; il n'aura que du bien à dire.

EMILIE.

Ah, si je n'avais pas eu la bêtise de pleurer comme une petite fole, persone n'en aurait rien su.

LA MERE.

Et si on ne l'avait pas su, vous n'auriez pas été répréhensible?

EMILIE.

Mais, pardonez-moi.

LA MERE.

Le mal est-il qu'on ait su votre faute, ou que vous l'ayez commise?

EMILIE.

Le premier mal, c'eſt bien de l'avoir faite; mais qu'elle ait été connue, c'en eſt un ſecond.

LA MERE.

Et qui n'exiſterait pas ſans le premier.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Et puis, croyez-vous qu'il ſoit aiſé de ſe pardoner d'avoir mal fait, quand même la faute reſterait ignorée? Ne penſez-vous pas que ſi l'on prend l'habitude de faire des fautes ignorées, on en fèra bientôt de publiques?

EMILIE.

Pourquoi cela, maman?

LA MERE.

Parce qu'on ſe perfectione, dans le

mal comme dans le bien, par l'exercice; bientôt ce qu'on a un ſi grand intérêt à cacher, on le fait ſans s'en appercevoir, parce que, ſuivant le proverbe, l'habitude devient une ſeconde nature. S'applique-t-on au contraire à ſe perfectioner dans le bien, avec très-peu de peine on ſe le rend ſi familier qu'on ne peut plus s'en paſſer.

EMILIE.

C'eſt une afaire d'obſtination peut-être. Vous en ſouvient-il, maman?

LA MERE.

Précisément. La premiere fois que vous avez joué au volant, l'avez-vous jeté auſſi haut & auſſi juſte que depuis que vous y êtes exercée?

EMILIE.

Non, maman. J'étais gauche à faire pitié.

LA MERE.

Qui donc vous a donné la facilité d'y jouer avec adresse?

EMILIE.

C'est l'habitude....

LA MERE.

Et cette obstination que vous venez de me rapeler. — Que le mauvais temps ou d'autres obstacles vous empêchent pendant quelques semaines de vous promener, serez-vous aussi alerte la premiere fois que vous reprendrez vos exercices?

EMILIE.

Je sais par expérience qu'on devient poule mouillée.

LA MERE.

Et que l'habitude seule d'un exercice journalier vous met en état de faire de jour en jour plus de chemin & insensiblement de très-gran-

des courſes ſans vous fatiguer. Vous éprouvez la même choſe pour vos leçons : qu'une indiſpoſition paſſagere vous empêche de vous livrer à vos occupations, lorſqu'il s'agira de les reprendre....

EMILIE.

J'en aurai perdu l'habitude, & il me faudra quelques jours pour m'y remettre.

LA MERE.

Il en eſt de l'exercice des vertus préciſément comme de l'exercice du corps & de l'eſprit.

EMILIE.

C'eſt bon à ſavoir.

LA MERE.

Si vous ne vous exercez pas ſeule & volontairement à bien remplir vos devoirs, ſans prendre garde à la diſpoſition où vous vous trouvez & ſans penſer au blâme ou à l'éloge qui

poura vous en revenir; si vous n'aimez pas à mériter votre propre approbation autant que la miene & préférablement à celle de tout le monde, vous n'acquerrez jamais de force sur vous-même; vous ferez des fautes en public, parce que vous n'aurez pas contracté l'habitude de bien faire étant seule, & vous finirez par n'avoir l'approbation de persone.

EMILIE.

Eh bien, je sens cela par exemple. Quand j'ai bien fait plusieurs jours de suite, j'ai moins de peine à étudier; & quand j'ai bien étudié, je n'ai pas d'humeur.

LA MERE.

C'est que rien n'en donne comme d'être mécontent de soi.

EMILIE.

Je sais cela d'expérience.

LA MERE.

A votre place je prendrais l'habitude de faire toujours le mieux qu'il me ſerait poſſible.

EMILIE.

C'eſt bien mon projet.

LA MERE.

D'autant que vos devoirs ne ſont pas ſi pénibles, & que je ne connais point d'enfant moins accâblé de leçons & d'études.

EMILIE.

Mais, maman, ce n'eſt pas ma faute. Vous me refuſez la moitié des maîtres que je vous demande.

LA MERE.

J'aime mieux qu'on faſſe peu & bien.

EMILIE.

Et qu'il reſte du temps pour ſauter, danſer, travailler au potager, aroſer le parterre; n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Et m'importuner. Lorſque vous aurez douze ou quatorze ans & une ſanté de fer, je vous donnerai tous les maîtres que vous déſirerez.

EMILIE.

C'eſt me renvoyer bien loin. Il faut donc prendre patience?.... Mais, maman, comment fait-on pour ſe garantir du danger des fautes cachées.

LA MERE.

Quand on eſt jeune, on a une amie éclairée & tendre, à laquelle on ne cache rien de ce qu'on fait, que ce ſoit bien ou mal.

EMILIE.

Ah, maman, je l'ai cette amie; je vous promets que je vous dirai tout.

LA MERE.

N'avez-vous jamais remarqué une choſe?

EMILIE.

Quoi, maman ?

LA MERE.

C'eſt qu'une faute a toujours des ſuites fâcheuſes, & qu'on n'en eſt pas quite pour dire, Je ne la ferai plus.

EMILIE.

Je n'avais jamais remarqué cela.

LA MERE.

Cependant repaſſez dans votre eſprit tous les torts que vous avez eus, & vous connaîtrez bientôt que quand même votre faute ferait reſtée ignorée, vous n'en auriez pas pour cela évité les ſuites.

EMILIE.

Mais, quand j'ai eu de l'humeur & de l'impatience, ſi on ne l'avait pas ſu, qu'eſt-ce qui m'en ferait arivé ?

LA MERE.

Premiérement il eſt clair que l'hu-

meur & l'impatience nuisent à la santé; que tout ce que l'on fait avec humeur & impatience est mal fait & maussade, & que c'est par conséquent à recommencer; que quand on s'y laisse aller, on prend par dépit & par déraison toujours le plus mauvais parti dans ce que l'on a à faire. Il en serait de même si vous restiez étourdie, inappliquée, indocile. Supposé que personne ne connût les détails de votre conduite, tout le monde, en vous voyant, n'en devinerait pas moins que vous n'avez pas répondu à l'éducation qu'on vous a donnée.

EMILIE.

Ainsi tout se fait ou se devine?

LA MERE.

Heureusement le bien comme le mal; tôt ou tard tout ce qui est, se découvre & se sait.

EMILIE.

Hier, maman, quand je me ſuis levée, j'ai dit à ma bonne, Aujourd'hui je jouerai toute la journée, & je ferai bien heureuſe; & point du tout, toutes les fois que je dis cela, tout va de travers.

LA MERE.

Ce n'eſt pas de faire le projet d'être heureuſe qui vous porte malheur; c'eſt que vous vous trompez ſur les moyens.

EMILIE.

Comment ſe trompe-t-on ſur les moyens?

LA MERE.

Quand vous voulez aller promptement de la porte de Boulogne à la porte de Paſſy, quel chemin prenez-vous?

EMILIE.

Je vais tout droit au rond de Mor-

temar, & puis encore tout droit à la porte de Paſſy.

LA MERE.

Et ſi, voulant ariver promptement, vous preniez d'abord le chemin de la porte Maillot, pour vous rendre par des allées détournées au rond de Mortemar?

EMILIE.

Mais je n'y ariverais pas ſi vîte.

LA MERE.

Et pourquoi?

EMILIE.

C'eſt qu'il y a plus de chemin.

LA MERE.

Ainſi vous vous ſeriez trompée ſur les moyens d'ariver le plus promptement poſſible à la porte de Paſſy. C'eſt à peu près de même que vous vous trompez ſur les moyens d'ariver au bonheur; il eſt à droite, & vous prenez à gauche.

EMILIE.

Mais comment ſe trompe-t-on à ce point?

LA MERE.

Par légéreté, par ignorance. C'eſt que l'on ne ſe fait pas des idées aſſez juſtes ſur ce qui eſt utile, & qu'on entend mal ſes intérêts.

EMILIE.

Comment donc faire pour les bien entendre?

LA MERE.

On conſulte ſon expérience, on cauſe avec ſon amie en queſtion; on réfléchit, & l'on fait ſon profit de ce qu'on entend & que l'on ſent être vrai.

EMILIE.

Voilà un remede fort agréable, ma chere maman.... Mais à propos, ſavez-vous qu'on dit que ce petit

Dupleſſis n'écoute jamais ſa mere, & que ſon pere le bat toute la journée? Au reſte, je ne l'ai pas vu; je ne ſais pas ce que font les laquais; vous m'avez dit qu'il ne fallait pas leur parler ſans néceſſité... Maman... Bon! je ne ſais plus ce que je voulais dire..... Irons-nous promener aujourd'hui?

LA MERE.

S'il fait beau.

EMILIE.

Oh, je crois qu'il fera beau. Il faut aller bien loin, bien loin... Ah, ſi vous vouliez, maman, nous irions boire du lait à cette ferme, & puis vous me diriez comment il faut faire pour ne me plus tromper ſur les moyens.

LA MERE.

Et ſur quels moyens voulez-vous apprendre à ne vous plus tromper?

EMILIE.

Mais ſur ce que nous avons dit, maman; c'eſt pour n'être pas atrapée quand je veux être heureuſe, quand je me propoſe, par exemple, de jouer toute la journée.

LA MERE.

Mais premiérement, c'eſt qu'on n'eſt pas heureuſe, en jouant toute la journée.

EMILIE.

Pourquoi donc?

LA MERE.

Parce que le jeu ne fait plaiſir qu'autant qu'il délaſſe d'une occupation ſérieuſe.

EMILIE.

Bon! Je croyais que rien n'était ſi joli que de jouer toujours.

LA MERE.

Et moi, je crois qu'il n'y a rien de

ſi ennuyeux & de moins poſſible que de vouloir toujours s'amuſer. Si vous n'aviez autre choſe pour votre amuſement que votre poupée & votre petit ménage, n'en ſeriez-vous pas bientôt laſſe?

EMILIE.

Oui; mais je change de jeu.

LA MERE.

Et après l'avoir changé, vous vous en laſſez de même.

EMILIE.

Ah, cela eſt vrai pourtant. Quand j'ai quelquefois joué toute la journée, il y a des momens où je ne ſais plus que faire de mon corps.

LA MERE.

Savez-vous pourquoi?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

Parce que vous n'avez rien ſu faire de votre eſprit qui demande auſſi à travailler. Et moi, je vous ai laiſſé faire, & je me ſuis dit : Son expérience lui apprendra mieux que moi, que le nombre des amuſemens eſt très-borné ; que pour y trouver un plaiſir véritable, il faut les faire précéder de travail, & que ce n'eſt qu'à ce prix qu'on n'eſt jamais ni déſœuvré ni ennuyé.

EMILIE.

Je vous jure, maman, que vous parlez comme l'évangile.

LA MERE.

Parce que vous avez été quelquefois heureuſe, en jouant après avoir bien rempli vos devoirs, vous dites, Il n'y a qu'à toujours jouer. Cela eſt-il ſenſé ?

EMILIE.

Mais, maman, vous ſavez donc tout ce que je penſe?

LA MERE.

A peu près.

EMILIE.

Et comment faites-vous?

LA MERE.

Je tâche de me rapeler ce que je penſais à votre âge.

EMILIE.

Bon! Eſt-ce que vous me reſſembliez?

LA MERE.

Mais les enfans ſe reſſemblent aſſez. N'eſt-il pas vrai que l'objet de tous vos déſirs eſt de vous éviter de la peine & de vous procurer du plaiſir?

EMILIE.

Oui, maman.

LA MERE.

Quand vous faites vos devoirs avec négligence, avec pareſſe, quelle eſt l'idée qui vous occupe?

EMILIE.

C'eſt que je redoute la peine qu'il faut que je me donne.

LA MERE.

Et que vous aimeriez mieux jouer, chanter, danſer, ou, ce qui pis eſt, baguenauder.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

C'eſt donc pour éviter la peine & pour avoir du plaiſir plus vîte, que vous faites mal. Qu'en arive-t-il?

EMILIE.

Ah, il en arive tout le contraire.

LA MERE.

Mal faire prend plus de temps que de bien ſaire; n'eſt-il pas vrai?

EMILIE.

Et puis l'humeur me gagne.

LA MERE.

Et dès ce moment, on fait tout de travers, & l'on eſt, je crois, bien contente de ſoi.

EMILIE.

Oh, à faire pitié! Et puis, quand on eſt dans cet état, il faut ſe préſenter devant vous.

LA MERE.

Et moi, je demande : Emilie, êtes-vous contente?

EMILIE.

Maman, c'eſt une terrible queſtion. Et puis, mon coup-d'œil vous répond. Et puis, il vous prend un ſilence! Ah le cruel ſilence! Pourquoi

quoi donc ne me grondez-vous pas bien fort ?

LA MERE.

C'est que je ne sais pas gronder quand je suis affligée.

EMILIE.

Cependant cela me ferait bien plaisir. Mais vous n'avez pas pitié de votre Emilie.

LA MERE.

Parce que je ne la gronde pas ?

EMILIE.

Mais oui. Cela fait durer la peine tout le jour, & souvent une partie de la nuit.

LA MERE.

Et adieu les jeux & plaisirs.

EMILIE.

Et le contentement.

LA MERE.

Et tout cela pour s'éviter de la peine & pour se procurer du plaisir !

EMILIE.

C'eſt que ce que je veux me ferait plaiſir, au moins ſuivant mon idée, & que ce qu'on exige de moi, ne m'en fait pas.

LA MERE.

Mais ſi vous diſiez : Allons, courage ! un mauvais quart-d'heure eſt bientôt paſſé ; ne ſoyons pas diſtraite ! Un peu d'attention, un peu d'application ! Allons ! allons !

EMILIE.

Ah, quand cela m'arive, mes devoirs ſont faits dans un clin-d'œil ; je ſuis heureuſe, heureuſe.... Tenez, ma petite maman, je ſens là quelque choſe dans mon cœur qui me rend ſi aiſe, ſi aiſe ! je ſuis gaie & contente.

LA MERE.

Ainſi, quand vous faites le con-

traire, vous vous trompez évidemment ſur les moyens qui menent au bonheur. Ne ſerait-il pas plus ſage dans ce cas, de ſe dire : Au lieu du bien que je cherche, il va m'arriver malheur, ſi je me laiſſe aller à ma fantaiſie ; & ſi au contraire je ſais la vaincre, je jouirai d'un bonheur plus grand que celui auquel je renonce.

EMILIE.

Et lequel donc?

LA MERE.

Le plus grand de tous, celui qu'il n'eſt au pouvoir de perſone de vous faire perdre, quand une fois vous l'avez.

EMILIE.

Maman, apprenez-moi donc vîte ce que c'eſt.

LA MERE.

Mais c'eſt vous qui me l'avez ap-

pris. C'eſt d'être contente de ſoi, de ſentir là au cœur ce qui vous rend ſi aiſe. Je ne ſais comment on a le courage de ſe priver d'un ſi grand bonheur.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai, c'eſt le plus grand plaiſir quand j'ai là au cœur je ne ſais quoi qui me fait rire toute ſeule. Comment cela s'appelle-t-il, maman?

LA MERE.

Cela s'appelle la joie de la bonne conſcience.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que la conſcience?

LA MERE.

C'eſt un ſentiment intérieur qui nous avertit, malgré nous, de notre conduite.

EMILIE.

Quoi, eſt-ce que cela parle?

LA MERE.

Non-ſeulement cela parle, mais cela crie au dedans de nous, & nous met fort mal à notre aiſe, quand nous avons fait une faute, même ignorée. Cela nous fait auſſi rougir des louanges qu'on nous donne, quand nous ne les méritons pas.

EMILIE.

Et quand nous les méritons, qu'eſt-ce que dit la conſcience?

LA MERE.

Elle approuve, & c'eſt ſon approbation qui nous rend la louange vraiment agréable. Car, puiſqu'elle nous rend heureux toute ſeule & indépendament de l'approbation des autres, & que celle-ci au contraire ne nous flate pas un inſtant ſi notre conſcience la contredit, vous jugez combien il eſt important qu'elle ſoit contente. Vous ſentez auſſi pourquoi

une faute n'eſt pas moins fâcheuſe quand elle eſt ignorée, que lorſqu'elle eſt connue, & pourquoi une bonne action nous procure tout autant de ſatisfaction quand elle eſt cachée, que lorſqu'elle eſt ſue. C'eſt qu'au moment où l'on s'y atend le moins, notre conſcience ſe met à crier, nous fait des reproches, ou nous approuve, & nous met par conſéquent bien ou mal à notre aiſe.

ÉMILIE.

Je l'ai entendue quelquefois, maman; mais il me ſemble qu'elle ne crie pas ſi fort quand elle loue que lorſqu'elle blâme.

LA MERE.

Et elle fait très-bien. Quand elle a loué, il ne reſte rien à faire qu'à jouir paiſiblement & agréablement de ſon approbation; mais quand elle blâme, il reſte à ſe corriger, & ſi

elle criait moins fort, peut-être ne s'y déterminerait-on pas, du moins tout de ſuite.

EMILIE.

Il faut donc toujours l'écouter?

LA MERE.

Et chercher à entendre ce qu'elle dit. C'eſt un guide sûr, & incorruptible; c'eſt une amie qui ne nous abandonne jamais, & qu'on ne saurait trop ménager. Il ne ſuffit pas de l'écouter, il faut s'accoutumer à queſtioner cette amie pluſieurs fois dans le jour, & la prier de nous dire ſon avis ſur nos actions.

EMILIE.

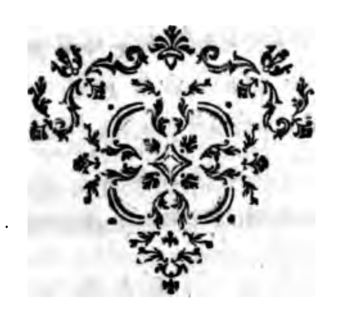
C'eſt drôle, quelque choſe qui parle comme cela tout bas en nous-mêmes! Je vous promets, maman, que je lui parlerai tous les jours, & je lui demanderai bien exactement: Ma conſcience, êtes-vous contente?

LA MERE.

Et si elle repond : Non, Mademoiselle ?

EMILIE.

Oh, je lui apprendrai bien à dire, & encore bien haut : Oui.



SEPTIEME

CONVERSATION.

EMILIE.

ETES-VOUS seule, maman ?

LA MERE.

Oui. Pourquoi ? Entrez donc.

EMILIE.

Je n'ose me montrer ; je vous ferais peur.

LA MERE.

Peur ! Et comment ?

EMILIE.

Tenez, voyez comme me voilà faite.

LA MERE.

Ah ! — En effet, vous voilà jolie

persone ! Une bosse au front, le nez enflé, le menton écorché..... Où donc vous êtes-vous si bien accommodée ?

EMILIE.

Heureusement ce ne sera rien. J'ai beaucoup saigné du nez, & ma bonne dit que c'est une bonne marque. Je vous avoue, maman, que je me suis cru tuée.

LA MERE.

Vous avez donc fait une chute ?

EMILIE.

Mon dieu oui. C'est singulier comme les malheurs arivent quand on y pense le moins. Je me promenais dans le jardin. Ma bonne était un peu derriere moi, à cueillir, je crois, du thym. Je tourne dans une allée. J'y trouve cette grande échele qui est sur des rouletes. Elle vient d'être repeinte. Elle est d'un verd si beau, si luisant, quand le soleil donne des-

fus ! Ne voilà-t-il pas que, sans rime ni raison, l'envie me prend d'y grimper. Je crois pourtant que je ne voulais pas monter bien haut. Eh bien, maman, à la quatrieme, ou tout au plus à la cinquieme..... mais ce n'était, je crois, qu'à la quatrieme marche..... le pied m'a glissé, ou les deux à la fois. Je ne sais pas trop comment je suis arivée à terre; mais tant y a que me voilà avec le front cogné & le visage en compote. J'ai aussi un genou tout écorché; ma bonne y a mis de l'eau de boule. Je vous assure, maman, que cela me fait beaucoup de mal, si je voulais m'en vanter.

LA MERE.

Il faut apparemment que ce soit une chose bien utile ou bien glorieuse de monter sur une échele repeinte & luisante, puisqu'on s'expose pour cela, si ce n'est à se tuer, du

moins à s'estropier ou à se défigurer pour le reste de ses jours.

EMILIE.

Comment, ma chere maman, est-ce que je resterai défigurée?

LA MERE.

Vous conviendrez du moins que vous n'avez rien négligé pour vous procurer cet avantage.

EMILIE.

Quel avantage!

LA MERE.

J'avoue qu'il serait un peu fâcheux d'être obligée de porter toute sa vie une mouche au bout de son nez, pour une expérience si peu nécessaire.

EMILIE.

Craignez-vous cela, ma chere maman?

LA MERE.

Ce ne sera pas du moins votre

faute, si vous en êtes quite à meilleur marché.

EMILIE.

Mais aussi, pourquoi ma bonne ne m'a-t-elle pas avertie? Elle aurait tout aussi bien cueilli son thym & sa lavande après & n'aurait pas eu la peine de me bassiner mon pauvre genou.

LA MERE.

Comment votre bonne pouvait-elle prévoir qu'une petite fille, pas plus haute qu'un chou, aurait la fantaisie de grimper sur une échele? Cela ne peut se deviner raisonablement, parce que cela n'arive pas une fois en cent ans.

EMILIE.

Mais, maman, je suis trop jeune pour me garder toute seule, & il me semble que c'est pour cela que ma bonne est auprès de moi.

LA MERE.

Pour vous garder! Jamais je ne l'en ai chargée, & si je l'avais voulu, je crois qu'elle n'y aurait consenti sous aucune condition. Croyez-vous de bonne foi qu'on puisse garder un enfant qui ne se garde pas lui-même, qui n'a pas assez de raison pour se dire, Le plaisir de monter sur une échele, quelque grand qu'il soit, ne vaut pas le risque de se casser le cou; & qui exige enfin que les étrangers prenent plus d'intérêt à lui, qu'il n'y en prend lui-même?

EMILIE.

Pourquoi donc avez-vous mis ma bonne auprès de moi?

LA MERE.

Je l'ai chargée de vous avertir des dangers que vous ne connaissez pas, des risques que vous pouriez courir à votre insu. Une fois avertie, c'est à

votre volonté, à votre prudence, à vous en préserver. Votre sûreté & votre conservation ne peuvent être que votre propre ouvrage; & si vous négligez ce soin, je vous entourerais en vain de bonnes & de surveillantes, vous seriez à tout instant la victime des dangers qu'un enfant peut rencontrer dans son chemin.

EMILIE.

Je vous assure, maman, que je ne savais pas cela. Je croyais que je pouvais faire tout ce que ma bonne ne me défendait pas.

LA MERE.

Vous a-t-elle jamais défendu de vous jeter par la fenêtre?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas tenté?

EMILIE.

Je ſais bien qu'on ſe tuerait.

LA MERE.

Vous pouviez tout auſſi bien ſavoir qu'on ſe tue en tombant du haut d'une échele.

EMILIE.

Il eſt vrai que ſi je n'étais pas tombée ſur un tàs énorme de feuilles, je ne me ſerais peut-être jamais relevée.

LA MERE.

Et puis, je voudrais ſavoir une choſe.

EMILIE.

Quoi donc?

LA MERE.

Si les jeunes perſones qui déſirent ſi fort qu'on les avertiſſe de ce qui peut leur être nuiſible, qu'on leur défende ce qu'il ne convient pas

de faire, ſont toujours bien diſpoſées à ſe conformer aux avis qu'elles reçoivent ?

EMILIE.

Eſt-ce de moi que vous parlez, ma chere maman ?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

A vous dire la vérité, quand on me défend une choſe, je ne la fais point, mais je crois pourtant que j'ai quelquefois envie de la faire, pour voir ſi l'on m'a dit la vérité; & ſi l'on me laiſſait ſeule, là tout de ſuite, je ne ſais ce qui en arriverait.

LA MERE.

Vous voyez que la méthode de vous défendre, tantôt ceci, tantôt cela, n'eſt pas auſſi bonne que vous me l'aviez aſſuré.

EMILIE.

Il est vrai que quand c'est moi qui me suis dit, Je ne veux pas faire cela, ma volonté est bien ferme, & que je n'ai pas la tentation d'y manquer.

LA MERE.

De sorte que je puis compter que vous n'aurez plus envie de grimper sur les écheles luisantes.

EMILIE.

Ah, vous pouvez être tranquille sur ce point.

LA MERE.

Avouez que la leçon de l'expérience est bien supérieure à toutes les leçons des bonnes. Il est vrai que vous auriez eu celles-ci pour rien, & que l'autre vous a valu une écorchure au genou, une bosse au front & une mouche sur le bout du nez.

EMILIE.

Mais pas pour toujours ; n'eſt-il pas vrai ?

LA MERE.

Il faut l'eſpérer. Au reſte, une leçon qui empêche qu'on ne ſe caſſe le cou de gaité de cœur, vaut bien la peine d'être achetée un peu cher.

EMILIE.

Ah, ma chere maman, diſpenſez-moi de la mouche.

LA MERE.

Si cela dépend de moi, vous ſerez diſpenſée de tout mal. Encore ſi pour ma conſolation je pouvais découvrir un côté glorieux ou honorable dans votre accident !

EMILIE.

Comment honorable ?

LA MERE.

Oui, honorable. Par exemple, en

courant au but à l'envi avec vos compagnes de promenade, ou en faiſant d'autres exercices utiles avec elles. Je ſais qu'à ce métier on peut auſſi tomber ſur le nez; mais au moins il y a du profit & même de l'honeur au bout. On gagne le prix, on ſe dévelope, on ſe fortifie le corps; on acquiert de l'aplomb & de l'agilité, on devient adroite & dégagée; on apprend à éviter, tout en courant, les cailloux, les racines d'arbres, tout ce qui peut bleſſer. On apprend même à ne pas tomber; ce qui eſt une ſcience bien ſalutaire.

EMILIE.

Oui, c'eſt une belle ſcience, quand on la poſſede. Mais avec les écheles il n'y a donc rien à apprendre? Ne faut-il pas auſſi de l'adreſſe pour grimper?

LA MERE.

Pour grimper, oui; mais non

pour dégringoler. Et puis, je croyais qu'Emilie ne faiſait pas tout-à-fait les mêmes exercices que ſes freres; qu'elle s'était déja aperçue que ce qui leur allait fort bien, ne lui ſiait aucunement; qu'elle ſavait depuis long-temps que la modeſtie de ſon ſexe exigeait une décence, une retenue, qui doivent ſe remarquer au milieu de la pétulance & de l'efferveſcence du premier âge.

EMILIE.

Je vois bien que je n'aurai ni profit ni honeur de ma chute.

LA MERE.

Encore moins de gloire.

EMILIE.

Une chute ne peut jamais être glorieuſe ?

LA MERE.

Cependant ſi vous vous étiez caſſé le nez pour rendre ſervice, pour voler

au secours de quelqu'un, cela aurait bien embéli votre mouche.

EMILIE.

Tenez, maman, tout mon malheur vient de ce que vous n'avez pas pu être de la promenade; il vous est survenu-là une afaire bien mal-à-propos. Quand nous faisons notre promenade ensemble, il ne me prend jamais de ces fantaisies qui finissent par une mouche sur le nez. Nous parlons, nous causons, nous disons des choses sensées. S'il y a par-ci, par-là, quelques cabrioles, elles ne dérangent pas la conversation; vous prenez patience avec votre Emilie qui a quelquefois l'air d'un haneton. Et puis, vous me faites apercevoir tant de choses auxquelles je ne faisais pas attention; je vois & j'entends cent fois mieux à côté de vous. Cela amuse, cela occupe, & l'on n'a pas

le temps de s'arrêter devant une échele. Vous souvenez-vous, maman ..... l'autre jour .... dans ce champ de luzerne .... de cette perdrix qui rapele vers le soir ses petits qui ne revienent plus. Oh, cela est touchant! Cette pauvre mere! elle est si fort en peine!

LA MERE.

Après avoir échapé au plomb du chasseur, elle ignore que ses petits en ont été la proie.

EMILIE.

C'est une vilaine chose que la chasse; si mes freres m'en croient, ils n'y iront jamais.

LA MERE.

Les perdrix & les lievres seront fort de votre avis.

EMILIE.

Eh bien, sans vous, je ne savais

rien de tout cela. Je suis persuadée que j'ai entendu plus de vingt fois, peut-être plus de cent fois, ce cri qui me fait tant de peine à présent; mais je n'en savais rien, & c'était comme si j'étais sourde. Voilà ce que c'est pourtant, maman, que de nous promener ensemble. Tenez, nous devrions faire un arangement; c'est de ne nous jamais promener l'une sans l'autre.

LA MERE.

Mais cet arangement subsiste au moins à moitié. Vous savez bien que je ne me promene jamais sans vous. Il est vrai que ma santé & mes afaires ne me permettent pas de partager avec vous toutes les courses qui sont si salutaires à votre âge.

EMILIE.

Voilà le fâcheux....

LA MERE.

Pour moi, qui suis obligée de rester chez

chez moi, & encore avec l'inquiétude de voir mon enfant revenir bleſſé ou eſtropié.

EMILIE.

Oh, cela n'arivera plus.

LA MERE.

Non pas par une échele ; mais n'y a-t-il que cette étourderie qui puiſſe tuer ?

EMILIE.

Oh, ma chere maman, plus d'étourderie. Je ſais à préſent qu'il n'y a que moi qui puiſſe me garder.

LA MERE.

Et qu'il eſt impoſſible de garder un enfant qui ne veut pas ſe garder lui-même.

EMILIE.

Ah, vous verrez tout une autre Emilie.

LA MERE.

Apparemment vous ne bornerez pas votre vigilance à la conservation physique de votre persone, mais vous l'étendrez aussi sur votre conduite morale.

EMILIE.

Qu'appellez-vous conduite morale ?

LA MERE.

J'appelle ainsi ce qui ordone & regle nos penchans & dirige les démarches qui s'ensuivent.

EMILIE.

Je croyais, maman, que vous vous étiez réservé ce district-là. Vous dirigez mes occupations, mes amusemens, toutes mes actions; je m'en trouve fort bien : que voulez-vous que j'y fasse ?

LA MERE.

Je conviens que j'ordone l'arange-

ment de votre journée le mieux qu'il m'est possible; mais diriger les actions d'un enfant qui ne veut pas se diriger lui-même, cela me paraît pour le moins aussi difficile que de garder un enfant qui ne veut pas se garder.

EMILIE.

Comment, il faut que je dirige aussi ma conduite? Je vois que, sans m'en douter, je fais bien des choses, ou du moins j'en ai beaucoup à faire.

LA MERE.

Et je vais vous prouver que toute ma direction serait bien inutile sans la vôtre.

EMILIE.

Voyons donc.

LA MERE.

Je vous citerai un fait bien récent, puisqu'il n'est que d'hier au soir.

EMILIE.

Ah, je m'en doute un peu.

LA MERE.

Vous m'avez bien prouvé que vos principes de conduite n'étaient pas d'acord avec les miens. Vous savez que lorsque nous sommes tête à tête, je ne trouve jamais à redire aux sauts & aux bonds que vous faites par la chambre, & qu'il ne tient qu'à vous de m'étourdir à force de bruit, d'importunité & de tintamarre; c'est le privilege de votre âge, & je ne peux vous reprocher que vous n'en usiez pas. Mais vous savez aussi que cela ne convient point quand j'ai du monde; qu'il ne faut pas alors me mettre dans le cas de m'occuper de vous; qu'il faut encore moins détourner l'attention de la société sur vos balivernes. Aussi je vous ai dit plus d'une fois, Emilie, à l'heure où il me vient du monde, vous feriez tout aussi

bien de passer dans le cabinet à côté, pour vous occuper ou vous amuser de choses de votre âge; mais vous ne voulez jamais vous en aller. Vous m'assurez que vous sentez la nécessité d'être tranquille; que vous serez à côté de moi sur votre petite chaise comme une image; que la conversation vous amuse beaucoup.... Cependant hier au soir... Il est vrai que je ne m'atendais pas à toutes ces visites du voisinage....

EMILIE.

Et la conversation ne fut pas trop amusante.

LA MERE.

Vous vous échapâtes pour aller jouer au bout de la chambre avec vos freres. Vous fites presque autant de bruit qu'eux. Un étranger qui vous regarda, avec raison, comme une petite fille, peut-être du village, au moins sans conséquence, se mêla de

vos jeux, vous prit sous le menton, & vous fit sauter comme une toupie. Vous rougîtes.

EMILIE.

Comment, maman, vous vîtes tout cela ? Mais vous n'aviez pas l'air de regarder ?

LA MERE.

Et je pensai qu'Emilie vouloit suivre l'exemple de ses freres & s'enrôler parmi les dragons.

EMILIE.

Je vous assure, maman, que je devins rouge comme un charbon ardent, quand ce monsieur fit mine de vouloir me faire tourner comme un toton. Qu'avait-il besoin de se mêler de nos jeux ?

LA MERE.

Ce n'était pas lui qui y était de trop.

EMILIE.

C'était peut-être moi. Mais vous pouviez bien, ma chere maman, lui en imposer.

LA MERE.

Cela vous était plus facile qu'à moi. S'il avait trouvé dans votre contenance cette modestie, cette réserve, qui ne doivent jamais abandoner une jeune persone de notre sexe, il n'eût jamais osé se permettre ce petit moment de familiarité. Je ne doute pas, si j'avais voulu lui en faire un reproche, que par égard pour moi, il n'en eût paru un peu fâché; mais croyez-vous que mon petit reproche lui eût inspiré pour vous un sentiment plus respectueux, & qu'il vous eût autrement regardée que comme une petite fille un peu étourdie?

EMILIE.

C'est que j'en ai l'air quelquefois.

LA MERE.

Vous voyez qu'il ne dépend pas de moi de donner aux autres une idée favorable de votre maniere d'être, ni de les obliger à avoir pour vous des égards, encore moins ce respect que chaque persone de notre sexe doit être si jalouse d'obtenir; il faut au moins être secondé par votre maintien & votre contenance. Il n'est donc pas aussi aisé qu'on le dirait bien, de diriger la conduite d'une jeune persone qui n'a pas à cœur de la diriger elle-même & d'être sa premiere gouvernante.

EMILIE.

Mais au moins, ma chere maman, pouviez-vous me tirer de presse, en me rapelant auprès de vous.

LA MERE.

Il m'était fort aisé, j'en conviens, de fixer en un clin-d'œil les yeux de

tout le cercle sur votre petite imprudence.

EMILIE.

Ah, de ma vie je ne me suis trouvée dans un plus grand embaras. Je ne savais comment regagner ma petite chaise; elle me paraissait à une lieue de moi. Je crois que j'aurais donné quelque chose pour être grondée par vous, là devant tout le monde. Au moins ce monsieur aurait vu que je suis l'enfant de la maison, & il est peut-être sorti sans s'en douter, parce que j'avais beau tousser, vous ne voulûtes jamais rien voir.

LA MERE.

C'est qu'il n'y avait dans tout cela rien de satisfaisant, ni pour vous, ni pour moi.

EMILIE.

Et pourquoi ne me dites-vous pas

mon fait le soir, avant de m'envoyer me coucher, là, dans notre petite conférence à voix basse, quand nous arangeons nos afaires de famille, comme dit Madame de Bréon?

LA MERE.

Je n'étais pas fâchée de vous laisser dormir là dessus. Il est vrai que je comptais ariver avec mes remontrances aujourd'hui; je ne prévoyais pas qu'un nez cassé viendrait à la traverse.

EMILIE.

Et moi, maman, j'en fus la dupe, & je me disais entre mes rideaux: Il n'y a que demi-mal, puisqu'elle n'en a rien vu, & que cela n'arivera pas une seconde fois..... Elle, c'est vous, je vous en avertis, quand je parle à mon bonet..... Quand je dis entre mes rideaux, c'est aussi une façon de parler. Car vous savez bien que je n'en ai point; vous ne le vou-

lez pas, ce ne sont pas vos principes; & aujourd'hui que la lune ne me fait plus peur, cela ne me fait plus grand'chose, excepté pourtant du côté de l'honeur.

LA MERE.

Comment, n'avoir point de rideaux à son lit ataque l'honeur?

EMILIE.

Mais oui, maman; il me semble que cela vous donne un air trois fois plus enfant que vous n'êtes.

LA MERE.

Convenez qu'il fallait l'être beaucoup pour pleurer tout haut, quand la pleine lune donnait sur votre lit à travers les vitres. Je crois que cette petite sotise a duré plus de six mois.... Mais il ne faut pas se rapeler cela; ce n'est pas un beau trait dans votre vie.

EMILIE.

Vous avez raiſon, maman, oublions-le. Mais c'eſt que j'étais bien petite & un peu bête; je voyais toujours là un viſage qui me faiſait des grimaces.

LA MERE.

Cette lune que vous aimez tant à contempler à préſent, vous faiſait dans ce temps-là des grimaces?

EMILIE.

Mais vous ſavez bien, maman, que notre ſéjour à la campagne & nos promenades m'ont changé les yeux.

LA MERE.

Au moins ne fallait-il pas avoir la vanité d'en pleurer.

EMILIE.

Comment, il y avait de la vanité à cela?



LA MERE.

Vous ſavez que la lune éclaire tout notre hémiſphere, ſans compter ſes autres obligations, & vous borniez ſes fonctions à faire peur à une petite fille. J'appelle cela un grand fonds de vanité dans cette petite fille.

EMILIE.

Aujourd'hui que cette petite fille n'eſt plus un enfant, elle met ſa vanité à ne plus pleurer. J'en étais pourtant un peu tentée, quand je me ſuis relevée de ma chûte, mais je n'en ai rien fait ; & tout en m'en revenant éclopée, je me ſuis dit tout doucement : Mademoiſelle, c'eſt votre faute ; il n'y a pas de quoi faire l'enfant, ni de quoi ſe vanter en criant.

LA MERE.

Il eſt vrai que les pleurs ne remédient à rien. Mais puiſque vous avez la bonne coutume de vous parler en-

tre vos rideaux qui n'existent pas, il fallait, ce me semble, vous dire hier: Elle n'en a rien vu, peut-être persone de la compagnie n'a remarqué ce qui s'est passé; mais le mal, s'il y en a eu, n'est pas demi-mal, puisque je le sais moi.

EMILIE.

Cela est vrai. On n'est pas à son aise quand on sait qu'il y a eu du mal par sa faute; mais je suis toujours bien contente quand je peux vous épargner une peine.

LA MERE.

Je vous en suis fort obligée, pourvu que vous ne vous pardoniez pas trop légérement les petites fautes dans lesquelles vous pouvez tomber. Chacun doit être le juge le plus févere de ses propres actions. Si vous ne redoutez pas votre blâme plus que celui de tout le monde; si votre censure n'est

pas plus inexorable que la miene, j'aime mieux avoir à m'affliger avec vous de vos fautes, que de les ignorer.

EMILIE.

Mon usage, quand par malheur j'ai fait une sotise, c'est d'aller dans un coin, de fermer les yeux bien fort, & de faire une grimace que je crois bien laide. J'y reste plus ou moins long-temps, selon que je me remets plus ou moins vîte : quand je me sens un peu remise, je quite mon coin.

LA MERE.

La bonté de cet usage ne dépend pas de la laideur de la grimace, mais des réflexions dont elle est acompagnée dans ce coin.

EMILIE.

Ah, les réflexions ne vienent pas toujours toutes à la fois ; il y en a qui

ne se montrent que le lendemain & quelquefois huit jours après, mais jamais sans que j'aie envie de fermer les yeux. Trouvez-vous cela assez sévere, maman?

LA MERE.

Cette question est trop importante pour la décider légérement. Une regle générale, c'est qu'il n'y a aucun danger à être trop févere sur son compte, & qu'il y en aurait beaucoup à ne l'être pas assez.

EMILIE.

Mais faut-il absolument que je sois plus févére que vous-même?

LA MERE.

Sans doute, ma chere amie, & d'autant plus que je ne me sens pas irréprochable de ce côté-là. Je ne suis peut-être que trop disposée à excuser vos fautes, à vous voir du beau côté, du côté qui rassure & con-

ſole. Or, ſi nous étions deux à nous épuiſer en indulgence pour vous, nous pourions être avec le temps loin de notre compte, & avoir pris des défauts réels pour des qualités aimables.

EMILIE.

Allons, & trois! Il faut d'abord ſavoir ſe garder ſoi-même, il faut auſſi ſavoir diriger ſa conduite morale; & puis, vous voulez encore que je me charge de la cenſure de ma conduite.

LA MERE.

Et de la cenſure la plus rigide. Si une fois vous pouvez vous dire que vous veillez avec ſévérité ſur votre conduite, vous n'avez preſque plus de danger à craindre; au lieu que ſi vous vous en raportez à la vigilance des autres, même à la miene, vous courez des riſques toutes les fois que vous vous éloignez de moi, comme

vous en avez eu la preuve hier & aujourd'hui. Le censeur ne ferme jamais les yeux sur lui-même; & comme il ne peut se quiter, il est toujours en sûreté sous sa tutele.

EMILIE.

J'entends, il est deux : d'abord la chose, & puis celui qui la garde. Mais comment se donne-t-on un air de censeur?

LA MERE.

Avant d'agir, on réfléchit; après avoir agi, on réfléchit encore. Ces réflexions forment des principes, & ces principes devienent avec le temps des regles sacrées & invariables de conduite & de sagesse, qu'aucune passion, qu'aucun intérêt, qu'aucun pouvoir ne saurait arracher de notre cœur. Alors une action équivoque ou douteuse paraît horrible; une action mauvaise, impossible. Peu à peu le

caractere se forme; par l'exercice continuel de sa force, il se fortifie de jour en jour; & ce que vous appellez l'air de censeur lui est si naturel, que sans aucun éfort de sa part & sans la moindre affectation, il dispose tout ce qui l'approche à l'estime & à la considération. Or moyénant ces deux boucliers, l'estime des autres & le sentiment de sa force morale, on peut entreprendre avec confiance le voyage de la vie, qui est semé de si grands dangers pour les caracteres indécis & faibles.

EMILIE.

Je crois, maman, que c'est fort beau ce que vous dites-là, mais je ne le comprends pas bien.

LA MERE.

Vous avez raison & j'ai tort, moi. Je me suis un peu échaufée; & sans votre avertissement, j'allais me perdre dans des régions au dessus de

notre ſphere ; mais me voici heureuſement de retour à côté de mon Emilie.

EMILIE.

Tout ce que je ſais, c'eſt que dès que je ſerai débaraſſée de ma mouche, je travaillerai à mon caractere.

LA MERE.

En atendant, je vous conſeille d'aller vous faire étuver le viſage & les genoux, avant de vous coucher, car vous ne devez pas être fort à votre aiſe.

EMILIE.

Oh, cela n'y fait rien ; c'eſt une leçon que j'ai cherchée....

LA MERE.

Et trouvée au haut d'une échele.

EMILIE.

N'importe, ma chere maman, le bonheur vient auſſi comme le mal-

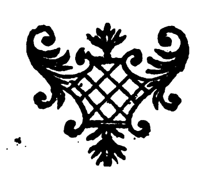
heur, ſans qu'on y penſe. Je comptais paſſer une ſoirée bien triſte, & je m'en vais contente comme une reine; vous m'avez diſtraite de mon mal par la cauſerie du monde la plus agréable.

LA MERE.

Allez, & lorſque vous ſerez couchée, j'irai vous faire une viſite.

EMILIE.

Ainſi ſans adieu, ma chere maman. Mais tournez vos yeux un peu de l'autre côté; je ne me ſoucie pas que vous voyiez ma démarche aujourd'hui.



HUITIEME CONVERSATION.

EMILIE,

(en travaillant auprès de ſa mere.)

MAMAN, ſavez-vous que le petit Dupleſſis eſt mort ?

LA MERE.

Oui, je le ſais.

EMILIE.

C'eſt donc pour cela que ſa mere eſt venue ce matin ?

LA MERE.

Oui. Et ſavez-vous la cauſe de la mort de ſon fils ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

Il est mort pour s'être obstiné à cacher à sa mere une faute qu'il avait faite.

EMILIE.

Comment donc cela, maman?

LA MERE.

Il y a environ cinq ou six semaines que cette pauvre femme, ayant à sortir, avait enfermé cet enfant dans sa chambre suivant son usage.

EMILIE.

Voilà un usage que je n'approuve pas.

LA MERE.

Ni moi non plus; mais les pauvres gens y sont bien forcés quand leurs afaires l'exigent. La mere du petit Duplessis lui avait défendu de monter sur les chaises. Dès qu'il fut seul, il monta sur un fauteuil, & delà sur la commode, pour prendre un

pot de confitures qu'il avait vu mettre sur une planche. Il en mangea tant qu'il put : en descendant il tomba sur la tête, & se fit grand mal; mais il n'en voulut rien dire, de peur d'être grondé. Quelque temps après il lui prit de grands maux de tête & de la fievre. On le questiona beaucoup, pour savoir s'il n'avait pas fait de chute. N'en prévoyant pas la conséquence, il soutint toujours qu'il ne lui était rien arivé : enfin deux jours avant sa mort il avoua tout, mais trop tard; le dépôt était formé dans la tête, & le mal sans remede.

EMILIE

Et s'il l'avait dit tout de suite?

LA MERE.

On l'aurait sauvé sans doute.

EMILIE.

Et comment aurait-on fait?

LA MERE.

LA MERE.

Une saignée immédiatement après la chute prévient le danger.

EMILIE.

Voilà une triste aventure !

LA MERE.

Vous voyez qu'une faute cachée n'en est pas moins une faute, & pour être ignorée, n'en a pas moins ses effets dont un enfant ne peut pas prévoir les conséquences souvent funestes.

EMILIE.

Ah, je le vois de reste, maman; cela parle de soi-même, & d'une maniere assez frapante. Il est bon d'avoir cette amie.... vous savez bien?... à laquelle on puisse confier toutes ses sotises sans scrupule....

LA MERE.

Et qui juge pour nous des suites qu'elles peuvent avoir & qu'il

eſt important de nous faire connaître.....

EMILIE.

Afin de nous préſerver de notre perte; n'eſt-il pas vrai? Mais, maman, puiſque cet enfant était ſi méchant, pourquoi ſa mere eſt-elle ſi affligée?

LA MERE.

C'eſt que la nature eſt plus forte que la raiſon; c'eſt que la tendreſſe maternele eſt le plus indomptable de tous les ſentimens; c'eſt qu'une mere eſpere toujours que ſon enfant ſe corrigera, tant par les avis qu'il reçoit, que par ſa propre expérience.

EMILIE.

Maman, quoique j'aie déja moi-même de l'expérience, je voudrais ſavoir au juſte ce que c'eſt.

LA MERE.

On appelle expérience les connaiſ-

ſances que nous acquérons par le ſouvenir de ce qui nous eſt arivé. Par exemple, la vôtre vous a déja appris qu'il ne faut pas grimper ſur les écheles luiſantes, & qu'on eſt malheureux quand on ne ſait pas faire le ſacrifice de ſes fantaiſies à ſes devoirs.

EMILIE.

Bon, voilà encore un mot que je n'entends pas bien. Qu'eſt-ce qu'un ſacrifice ?

LA MERE.

Vous faites donc des ſacrifices, comme le Bourgeois Gentilhomme de la proſe, ſans le ſavoir ? Des ſacrifices on en fait pour ſoi & pour les autres. Ceux que l'on fait pour ſoi conſiſtent à renoncer à un avantage préſent & ſouvent imaginaire dont on s'eſt exagéré le prix, pour s'en procurer un autre plus éloigné,

mais plus grand, plus sûr & plus durable.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

Quand vous quitez vos jeux pour aller travailler de bon cœur, vous faites le ſacrifice d'un plaiſir préſent, pour vous en procurer un plus grand, plus éloigné, mais plus réel & plus ſolide.

EMILIE.

Lequel donc?

LA MERE.

Celui de pouvoir aſpirer un jour à être comptée parmi les perſones de votre ſexe les plus eſtimées & les plus aimables peut-être.

EMILIE.

Ah, je comprends cela fort bien à préſent, & cela vaut bien la peine.

LA MERE.

Cela s'appelle ſacrifier ſon plaiſir à ſon devoir ; & vous voyez que c'eſt un bon calcul, car il y a du profit au bout.

EMILIE.

Mais, maman, je ſerai donc un jour aimable peut-être ?

LA MERE.

Comme vous dites, Peut-être ; ſi vous continuez à cultiver votre eſprit & les talens que la nature peut vous avoir donnés. Car je n'ai jamais oui dire qu'on devînt aimable à force de pareſſe & d'inapplication.

EMILIE.

Ni moi non plus. Et les ſacrifices que l'on fait aux autres ?

LA MERE.

Conſiſtent à renoncer à un plaiſir ou à un avantage perſonel pour leur

en procurer ; c'est ce qu'on appelle la bonté. Quelquefois même on consent à son propre domage, on s'attire volontairement des peines pour en épargner aux autres, ou pour leur procurer un très-grand bien ; & cela s'appelle ou de la générosité, ou même de l'héroïsme, suivant que l'objet du sacrifice est plus ou moins grand.

EMILIE.

Et le profit est-il aussi au bout ?

LA MERE.

Sans doute, puisque la conscience avec laquelle, comme vous savez, il nous importe si fort d'être bien, nous inspire alors un grand fonds d'estime pour nous-mêmes.

EMILIE.

Elle nous le dit tout bas ?

LA MERE.

Et elle ajoute que les autres ont

raiſon de faire cas de nous. Et cette certitude d'avoir obéi aux ſentimens d'une ame élevée & à la dignité de notre nature, eſt une ſource de jouiſſances délicieuſes.

EMILIE.

Maman, me permettez-vous de vous demander une choſe?

LA MERE.

Dites.

EMILIE.

Pourquoi avez-vous fait entrer la femme de Dupleſſis dans votre cabinet?

LA MERE.

Que trouvez-vous donc de ſingulier à cela?

EMILIE.

Mais vous l'avez fait aſſeoir.

LA MERE.

Eh bien?

EMILIE.

Mais vous lui avez donné votre main. Elle s'eſt miſe à pleurer; les larmes vous ſont venues aux yeux, & vous l'avez appellée mon enfant.

LA MERE.

Que concluez-vous de tout cela?

EMILIE.

Je crois qu'elle était bien affligée, & que vous vouliez la conſoler.

LA MERE.

Cela eſt vrai.

EMILIE.

Mais je croyais qu'il ne fallait pas cauſer avec les domeſtiques?

LA MERE.

Et pourquoi ne faut-il pas cauſer avec eux?

EMILIE.

C'eſt qu'il n'y a pas grand profit à tirer de leur converſation.

LA MERE.

Mais lorſqu'il s'agit de leur bien, lorſqu'il s'agit de les conſoler dans leurs peines ?

EMILIE.

Ah, cela change la theſe.

LA MERE.

Emilie n'a pas beſoin de cauſer avec eux ; car comme ils n'ont pas eu les moyens d'être bien élevés, que pourait-elle apprendre dans leur commerce ? Et moi, j'ai grand beſoin de cauſer avec eux, ſur-tout quand ils ſont affligés. Qui peut mieux les conſoler que moi ? qui connaît mieux leur ſituation ? Rien ne raproche les conditions comme le malheur. Demain je peux perdre mon enfant, & être plus malheureuſe que la femme de Dupleſſis, & alors cette bonne femme ſerait vraiſem-

blablement beaucoup plus affligée que je ne le ſuis de la perte de ſon fils.

EMILIE.

Et pourquoi cela, maman?

LA MERE.

Parce que les bons domeſtiques s'atachent plus à leur maître, qu'un bon maître ne peut s'atacher à eux. Nous avons trop d'objets d'atachement ſupérieurs à eux; ils n'en ont pas d'autres que nous. Voilà pourquoi un bon domeſtique mérite beaucoup d'égards.

EMILIE.

Je conçois cela.

LA MERE.

Son devoir eſt de nous ſervir, d'être ſoumis à nos ordres, exact & fidele; le nôtre, de le bien payer, de le traiter avec douceur & juſtice. Mais s'il nous donne journélement

des preuves de zele, s'il nous sert avec affection & atachement, n'est-il pas bien juste que de notre côté nous nous chargions de son bonheur autant qu'il dépend de nous?

EMILIE.

Cela est vrai. Mais comment faire, puisqu'on ne peut pas jouer avec eux?

LA MERE.

Ce n'est pas ce bonheur qu'ils atendent de nous. Ils n'ont besoin ni de jouer avec nous, ni d'être assis à côté de nous. Mais puisqu'ils nous servent bien, ils ont le droit d'être bien payés. Puisque leur état nous est nécessaire & qu'il les met dans la dépendance, nous ne devons pas exiger d'eux au delà de ce qu'ils peuvent faire. Puisque nous disposons d'eux entiérement en temps de santé, nous devons les soigner dans leurs maladies. Puisqu'ils sont hommes com-

me nous, nous devons les consoler quand ils ont de la peine. Puisqu'enfin nous leur sommes supérieurs en tout, notre conduite doit être pour eux une leçon continuele de justice, d'ordre, de probité. Nous leur manquons, lorsque nous leur permettons de s'écarter de leur devoir ; notre exemple doit les tenir dans le respect : En un mot, nous devons nous conduire avec eux comme un pere juste & bon se conduit avec ses enfans.

EMILIE.

Vous êtes donc ainsi le pere de toute la maison ?

LA MERE.

Votre pere & moi, nous sommes les chefs de la maison. Je suis votre mere, & j'en tiens lieu à tous ceux qui sont sous mes ordres.

EMILIE.

Voilà pourquoi tout le monde vous obéit?

LA MERE.

Chaque maison compose une famille plus ou moins grande; chaque famille a un chef qui la gouverne & la protege, à qui l'on est convenu de s'en raporter, qui veille aux intérêts de chacun, & à qui chacun est soumis.

EMILIE.

Et moi, maman, qu'est-ce que je suis?

LA MERE.

Vous êtes un des membres de la famille.

EMILIE.

Comment un des membres? Je suis un membre, moi?

LA MERE.

C'est une façon de parler. Comme

on désigne celui qui est le premier de la famille & qui la gouverne, par le nom de *chef* qui veut dire *tête*, on continue la comparaison & l'on appelle *membres* les autres persones qui composent la famille.

EMILIE.

Les domestiques sont donc aussi des membres ?

LA MERE.

Sans doute, chacun dans sa sphere & dans la place qui lui est échue. Ensuite, comme hommes, nous sommes tous à côté les uns des autres, c'est-à-dire, que toute créature humaine mérite notre bienveillance.

EMILIE.

Que veut dire bienveillance ?

LA MERE.

Le mot vous ledit : Bien vouloir, vouloir du bien.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai ! Eh bien, maman, il faut donc vouloir du bien à tout le monde ?

LA MERE.

Il me le ſemble, ſur-tout ſi vous déſirez que tout le monde vous veuille auſſi du bien. Mais comme il y a différens états, différentes claſſes dans la ſociété, que chaque claſſe vit entre elle dans l'égalité ; lorſque nous avons à faire aux hommes d'une autre claſſe que la nôtre, nous nous conduiſons avec eux ſuivant leur rang. S'ils ſont d'une claſſe au deſſus de la nôtre, nous leur devons de la déférence, du reſpect ; s'ils ſont au deſſous, nous leur marquons de la politeſſe, des égards, de la bonté.

EMILIE.

Les claſſes, c'eſt comme au couvent ; n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Pourquoi pas? Cela en peut du moins donner une idée. Au couvent c'eſt l'âge qui ſépare les différentes claſſes; il y a les grandes penſionaires, il y a les petites, il y a la claſſe des novices; & vous ſavez que l'âge met une grande différence dans les égards qu'on ſe doit. Dans le monde il y a auſſi différentes claſſes, & c'eſt la naiſſance & l'importance des fonctions qui décident du rang que chaque claſſe tient dans la ſociété. Il y a la claſſe des gens de la cour, celle des militaires, celle de la magiſtrature, celle du commerce, & l'on range dans la même claſſe les perſones de la même profeſſion. Par exemple, la profeſſion des armes eſt réſervée à la nobleſſe.

EMILIE.

Tous les militaires ſont donc de la même claſſe que mon papa?

LA MERE.

Oui, quoique dans le ſervice militaire il y ait différens grades & diverſes décorations.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des décorations ?

LA MERE.

Des diſtinctions extérieures, le droit de porter les ordres du Roi, le cordon bleu, le cordon rouge, la croix de Saint Louis, &c.

EMILIE.

A propos, maman, qu'eſt-ce que c'eſt que le Roi ? Il y a long-temps que je veux vous le demander.

LA MERE.

C'eſt le chef d'une grande famille.

EMILIE.

Ah, ah ! Voilà pourquoi tout le monde eſt obligé de lui obéir ? Eſt-ce

que nous ſommes de ſa famille? Tout le monde eſt-il de ſa famille?

LA MERE.

Nous ſommes une des familles qu'il gouverne.

EMILIE.

Bon! Il eſt donc le chef de toutes les familles?

LA MERE.

Les habitans d'une ville ou d'un village ſont partagés par familles; un pays eſt compoſé de beaucoup de villes, de bourgs & de villages; un royaume eſt compoſé de pluſieurs pays ou provinces; & le Roi eſt le chef de tout ſon royaume.

EMILIE.

Et par conſéquent, de toutes les familles?

LA MERE.

Sans doute.

EMILIE.

Il a donc bien des afaires ?

LA MERE.

Il en a tant qu'il ne peut pas les faire ſeul.

EMILIE.

Et comment fait-il ?

LA MERE.

Il choiſit des perſones qu'il juge dignes de ſa confiance, & qui gouvernent ſon royaume ſous ſes ordres ; & l'on eſt obligé de leur obéir, lorſqu'ils parlent au nom du Roi.

EMILIE.

Tenez, c'eſt comme votre maître-d'hôtel à qui vous dites le matin tout ce que vous voulez qu'on faſſe dans la maiſon.

LA MERE.

Préciſément. La comparaiſon n'eſt

pas des plus nobles ; mais n'importe.

EMILIE.

Et ceux qui gouvernent pour le Roi, les appelle-t-on aussi des maîtres-d'hôtel ?

LA MERE.

Non, à moins qu'ils ne gouvernent sa table ; mais ce sont des ministres, des gouverneurs, des commandans, des intendans, qui gouvernent les afaires de son royaume. Ils ont diférens titres suivant leurs diverses fonctions.

EMILIE.

Mais est-ce que tout son royaume vient tous les matins savoir de ses nouveles, comme je viens savoir des vôtres ?

LA MERE.

Avec un peu de réflexion vous verriez que cela n'est pas possible.

EMILIE.

Auſſi, maman, je badine.

LA MERE.

Tous ſes ſujets ne peuvent pas être admis à cet honeur & n'en ont pas beſoin. Le droit de lui faire la cour eſt réſervé aux Princes de ſon ſang, c'eſt-à-dire, à ſes parens, à ſes miniſtres, aux premieres dignités de l'état & à la nobleſſe de ſon royaume.

EMILIE.

On lui doit donc bien du reſpect?

LA MERE.

Autant que vous en devez à votre pere & par la même raiſon.

EMILIE.

Et Monſieur le Dauphin, c'eſt ſon fils?

LA MERE.

Dauphin eſt le titre qu'on donne à l'héritier du trône de France, c'eſt-à-

dire, à celui qui en ligne directe doit être Roi après celui qui regne.

EMILIE.

C'est beau d'être Roi?

LA MERE.

Et sur-tout de mériter le titre de bon Roi.

EMILIE.

Et pourquoi cela est-il si beau?

LA MERE.

Parce qu'un bon Roi est le pere de son peuple, qu'il est souverainement juste, qu'il fait la gloire de sa nation, & que le bien public, c'est-à-dire, de tous les ordres de citoyens est son ouvrage, comme le bonheur d'une famille est l'ouvrage & l'occupation d'un bon pere.

EMILIE.

Le Roi est donc bien heureux?

LA MERE.

Sans doute. Puiſque le bonheur eſt la récompenſe de tous ceux qui ſont du bien dans leur claſſe, jugez du bonheur de celui qui fait le bien général !

EMILIE.

Il doit être bien aimable auſſi ?

LA MERE.

Par la même raiſon. Mieux on remplit ſes devoirs, plus on eſt heureux ; & plus on eſt content de ſoi, plus on eſt aimable pour les autres. Or quand on a rempli de tous les devoirs le plus important, je conçois qu'on doit être ſouverainement aimable.

EMILIE.

Eh bien, je l'aime, ſans l'avoir jamais vu. — Pourquoi ne vient-il pas vous voir, maman, quand votre ſanté ne vous permet pas de lui faire votre cour ?

LA MERE.

Le Roi ne va voir persone.

EMILIE.

Pourquoi ? Est-ce qu'il est malade ?

LA MERE.

C'est qu'il est par sa dignité si fort au dessus des autres, qu'il n'est pas d'usage qu'il acorde cet honeur à des particuliers.

EMILIE.

Il a tort. Nous tâcherions de l'amuser ici, puisqu'il est bon & que nous l'aimons.

LA MERE.

Et s'il n'a pas besoin de nous, pour s'amuser ?

EMILIE.

J'entends ; il a sa société comme vous avez la vôtre.

LA MERE.

Et ſur-tout plus d'afaires que vous & moi.

EMILIE.

Eh bien, pourvu qu'il ſoit heureux, je ſuis auſſi contente.

LA MERE.

D'autant que je verrais, je crois, ma petite jaſeuſe dans un bel embaras, ſi le Roi entrait ici.

EMILIE.

Mais oui, cela pourait bien être.... Le reſpect..... Et puis, maman, quand on ne ſe connaît pas..... Le Roi eſt bien autre choſe qu'un Maréchal de France..... Mais qu'eſt-ce qui fait qu'on eſt Roi? Tout le monde peut-il être Roi?

LA MREE.

C'eſt ſuivant les pays. En France c'eſt le plus proche parent du Roi en

ligne directe qui lui succede, ou pour vous dire la même chose dans les termes d'usage, en France, comme en beaucoup d'autres royaumes, la courone est héréditaire. Il y a des pays où le peuple se choisit & s'élit un Roi; c'est ce qui s'appelle un royaume électif. Chaque état a ses loix & ses usages.

EMILIE.

Maman, est-ce que papa ne tient pas aussi lieu de pere à ses domestiques?

LA MERE.

Certainement. Qu'est-ce qui vous en ferait douter?

EMILIE.

C'est que c'est toujours vous qui ordonez tout dans la maison.

LA MERE.

C'est que, lorsqu'une femme par sa prudence & par sa vigilance a mérité

la confiance de son mari, il lui abandone le soin & la conduite de sa maison, parce qu'il a les devoirs de son état à remplir, & que son temps apartient plus aux afaires publiques qu'à ses propres afaires.

EMILIE.

Et moi, maman, ai-je de la prudence ?

LA MERE.

Mais c'est à votre conscience, à vous dire ce qu'elle en présume.

EMILIE.

A propos, maman, vous m'avez promis que vous me diriez ce que c'est que Monsieur Gobemouche.

LA MERE.

Voilà, par exemple, un à propos auquel je ne m'atendais pas. Je ne crois pas Monsieur Gobemouche d'une origine fort noble. Si je ne me trompe, il nous vient d'une farce du Théatre

italien: C'est un monsieur qui n'a point d'avis à lui, & qui veut cependant raisoner sur tout. Il n'entend rien aux choses dont on parle, & il veut faire le docteur. Moyénant cela, pour cacher son ignorance & son indécision, il se perd dans un verbiage qui ne signifie rien. Depuis son apparition on a donné son nom à ceux qui ont pris l'habitude de parler sans rien dire.

EMILIE.

Parler sans rien dire! Comment font-ils donc?

LA MERE.

Ils font toujours comme une jeune persone de ma connaissance fait quelquefois; ils parlent au hazard.

EMILIE.

Oh, quant à moi, je m'en corrigerai, je ne parlerai plus de ce que je n'entends pas; j'ai mon avis, & mon avis est que je ne veux pas

qu'on m'appelle Mademoiſelle Gobe-mouche.... Ah, je voulais vous demander encore autre choſe. Maman, quand eſt-ce que je commencerai l'hiſtoire romaine?

LA MERE.

Tout-à-l'heure, ſi vous voulez, dès que vous aurez fini votre ouvrage.

EMILIE.

J'en ai encore un grand bout à finir. Je crois que vous ne vous ſouciez pas que je le laiſſe-là, quelque preſſée que je ſois, de faire connaiſſance avec tous ces grands hommes dont vous m'avez ſi ſouvent parlé?

LA MERE.

Je conviens que, tout en jaſant, vous avez été aſſiſe aſſez long-temps; & quoique je n'aime pas plus qu'il ne faut vos occupations ſédentaires, je

vois que vous vous rapelez un certain caprice que j'ai.

EMILIE.

Il vous reprend, n'eſt-ce pas? Cependant, maman, il me ſemble que je finirais mon ouvrage tout auſſi bien après avoir lu.

LA MERE.

Dans quelque temps je ſerai sûrement de votre avis; mais aujourd'hui j'ai envie de me laiſſer encore aller à ce caprice que vous connaiſſez.

EMILIE.

Pourquoi cela, maman?

LA MERE.

C'eſt que je crois que l'habitude de ne point interrompre ce que l'on fait eſt très-eſſentiele à prendre de bonne heure, parce qu'elle peut influer ſur toute la vie. Or vous êtes tout juſte dans l'âge où l'on prend les habitudes que l'on conſerve, &

ſi vous n'en prenez pas de bonnes, comment ferez-vous par la ſuite?

EMILIE.

Allons, je vois bien que vous avez encore raiſon.

LA MERE.

Il eſt conſtant qu'à votre âge on aime à varier ſon travail; mais varier n'eſt pas ſauter d'une occupation à une autre ſans ceſſe & ſans raiſon.

EMILIE.

Donc, quand je joue, il ne faut pas m'interrompre pour travailler; & quand je travaille, il ne faut plus penſer à jouer.

LA MERE.

Vous parlez comme un oracle. Et quand on quite ſon ouvrage, il faut le ſerrer de même que quand on quite ſes jeux. Notre petit code dit : Ne

laissez rien traîner de tout ce qui a servi à votre amusement.

EMILIE.

Oui. Remettez chaque chose à sa place; cela donne l'esprit d'ordre. Vous voyez bien, maman, que je retiens ce que dit le code.

LA MERE.

Mais il ne suffit pas d'en retenir les préceptes, il faut les mettre en pratique.

EMILIE.

Maman, cela viendra.

LA MERE.

Ma fille, cela ne viendra pas, si vous ne commencez pas dès à présent.

EMILIE.

Maman, cela est peut-être déja un peu venu; mais le petit code dit aussi qu'il ne faut pas se vanter.

LA MERE.

J'entends : c'eſt la modeſtie qui vous fait ſi bien cacher ce qui eſt venu, que moi - même je le croyais encore à venir.

EMILIE.

Mais, maman, à quoi ſert d'avoir l'eſprit d'ordre ?

LA MERE.

A tout. Ordre & regle ſont ſynonymes en fait de conduite. Point d'eſprit de conduite ſans l'eſprit d'ordre. L'eſprit d'ordre diſpoſe toute choſe convenablement & lui aſſigne ſon temps & ſa place. Il épargne les peines inutiles, il fait ſur - tout gagner du temps : or vous ſavez que le temps eſt ce qu'il y a de plus précieux au monde.

EMILIE.

Comment fait-il gagner du temps ?

LA MERE.

Quand vous laiſſez traîner toutes les choſes qui ſervent, ſoit à votre travail, ſoit à votre amuſement, qu'eſt-ce qui vous arive, lorſque vous voulez les retrouver ?

EMILIE.

Que je ne ſais plus où elles ſont, parce que les domeſtiques les ont rangées je ne ſais où, & que je ne ſais plus où les prendre.

LA MERE.

Et comment faites-vous pour les retrouver ?

EMILIE.

Je les cherche.

LA MERE.

Mais ne perdez-vous pas de temps en les cherchant ?

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Et ce temps eſt-il bien employé?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Or ſi vous euſſiez rangé vos afaires la veille, vous les retrouveriez tout de ſuite.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Et bien plus commode.

EMILIE.

Oui, ſur-tout le lendemain.

LA MERE.

Mais une perſone prudente n'oublie pas de ſonger au lendemain. Et puis, retrouvez-vous toujours vos afaires?

EMILIE.

Non, il y en a ſouvent de perdues.

LA MERE.

Et vous n'avez peut-être jamais penſé que c'était par votre faute.

EMILIE.

Mais pourquoi les gens ne rangent-ils pas ce qu'ils trouvent?

LA MERE.

Et pourquoi voulez-vous qu'ils mettent plus d'importance aux choſes qui vous apartiennent, que vous n'y en mettez vous-même? Ils ne ſont pas fondés à croire que ce que vous laiſſez traîner, mérite d'être conſervé.

EMILIE.

Cela eſt encore vrai.

LA MERE.

Ainſi une petite étourdie s'expoſe à perdre par ſa négligence & ſon man-

que de soins, les choses qui lui apartienent, & peut encore commettre l'injustice de s'en prendre aux autres de ses propres fautes. Eh bien, quand on n'a pas l'esprit d'ordre, les idées se perdent & se confondent dans la tête, comme les joujoux dans le salon; on ne sait ce qu'on dit, on ne sait ce que l'on veut ni ce que l'on fait, & l'on passe la moitié du temps pour une fole ou pour une hébêtée. Comprenez-vous à présent à quoi l'esprit d'ordre est bon?

EMILIE.

Cela est plus sérieux que je ne croyais. — Et voilà pourtant ce grand bout d'ouvrage qui devait durer si long-temps, achevé!

LA MERE.

Cela me ferait presque croire que mes caprices sont pardonables.

EMILIE.

Et à moi, que les enfans ne sa-

vent pas toujours ce qu'ils disent ni ce qu'ils veulent.

LA MERE.

Veulent-ils commencer l'histoire romaine avant la promenade?

EMILIE.

Ah oui, ma chere maman; je n'y pensais déja plus. Voilà ce que c'est pourtant que l'esprit d'ordre!

LA MERE.

C'est l'esprit de l'enfance que vous voulez dire.



NEUVIEME CONVERSATION.

EMILIE.

AH, maman, qu'il fait beau à ſe promener !.... Il y a bien long-temps que vous ne m'avez conté d'hiſtoire.

LA MERE.

Il eſt vrai.

EMILIE.

Si vous vouliez avoir la complaiſance de m'en dire une. Le voulez-vous, chere maman ?

LA MERE.

Mais cela vous ennuyera peut-être. Il y a toujours un peu de morale dans mes contes.

EMILIE.

La morale n'ennuie que quand on a fait des fautes.

LA MERE.

C'eſt-à-dire, que lorſqu'elle ne nous regarde pas, & qu'elle ne touche que les autres, on peut la ſupporter?

EMILIE.

Pardonez-moi: elle peut toujours nous regarder, même quand elle ne touche que les autres; mais pour nous faire du bien, eſt-il abſolument néceſſaire qu'elle nous reproche nos propres fautes?

LA MERE.

Non, elle peut nous avertir d'un danger, avant que nous ayons le malheur d'y tomber.

EMILIE.

Alors, maman, je l'aime.

LA MERE.

Nous verrons si vous aimerez la morale de mon conte.

EMILIE.

Est-ce une belle histoire, votre conte?

LA MERE.

Vous allez en juger. Tout en nous promenant, je vous conterai l'aventure de deux petits messieurs, & vous me direz ce que vous pensez de leur conduite.

EMILIE.

Oh oui, maman, je vous le promets. Etaient-ils bien aimables, bien sages?

LA MERE.

Vous le verrez. Prenons par ce sentier; le chemin est beau, & nous ne rencontrerons persone qui nous interrompe.

EMILIE.

Eh bien, maman?

LA MERE.

Eh bien, ma fille! J'ai connu en province deux peres de famille d'une condition médiocre, mais honête & aiſée. Ils avaient chacun un fils.

EMILIE.

Maman, voilà un commencement qui promet.

LA MERE.

Ma fille, j'en ſuis bien aiſe.

EMILIE.

Ils avaient donc chacun un fils?

LA MERE.

Et ces deux jeunes gens étaient liés d'amitié à l'exemple de leurs parens.... ou plutôt de connaiſſance: car comme chacun avait une haute idée de ſon propre mérite, ils n'avaient guere de confiance l'un pour l'autre.

EMILIE.

Ah, ah !

LA MERE.

Un jour il leur prit fantaiſie à tous deux de quiter la maiſon paternele, & ſans ſe communiquer leur deſſein, ils réſolurent, chacun de ſon côté, de s'échaper & d'aller chercher fortune à Paris.

EMILIE.

La maiſon paternele, c'eſt la maiſon de ſon papa ; n'eſt-ce pas, maman ?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Comment, ils voulaient s'en aller ſans permiſſion ? Mais cela était bien mal !.... Et s'en aller tout ſeuls, tout ſeuls ? Ils étaient donc fous ? Qu'eſt-ce qu'ils voulaient devenir ?

LA MERE.

Ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'ils avaient tous deux une raiſon bien forte pour reſter chez eux.

EMILIE.

Quoi donc, maman?

LA MERE.

L'un était ſourd; l'autre, ſans être tout-à-fait aveugle, voyait à peine à ſe conduire.

EMILIE.

Ah, les pauvres enfans!

LA MERE.

Il eût été à propos de remédier à ces accidens, avant que de ſe mettre en route: pour vivre dans le monde, on n'a pas trop de ſes deux yeux & de ſes deux oreilles.

EMILIE.

Oh je crois que non. Je parie que ces deux petits meſſieurs ne va-

laient pas grand'chose; qu'en dites-vous, maman ?

LA MERE.

Vous jugez bien vîte. Voudriez-vous qu'on décidât de votre conduite & de votre caractere sur une folie qui vous aurait passé un moment par la tête ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

Atendez donc que vous sachiez leur histoire, pour avoir une opinion sur eux; & si elle doit leur être défavorable, vous ferez encore très-bien de supposer que leurs torts ont pu être exagérés ?

EMILIE

Pourquoi cela, maman ?

LA MERE.

Ne pensez-vous pas qu'on ne con-

naît jamais la ſituation des autres comme on connaît la ſiene?

EMILIE.

Je le crois.

LA MERE.

Il faut donc juger leurs actions avec beaucoup de réſerve & d'indulgence, parce qu'on ne ſait pas tout ce qu'ils ont à dire pour leur excuſe.

EMILIE.

Cela me paraît juſte.

LA MERE.

Et ſur-tout réfléchir & examiner long-temps avant de condamner. Ne déſirez-vous pas qu'on en agiſſe ainſi à votre égard?

EMILIE.

Oui, sûrement, maman. Ainſi je ſuſpends mon jugement; c'eſt le plus court.

LA MERE.

Et le plus juſte.

EMILIE.

Eh bien, que firent-ils?

LA MERE.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable, augmentât de jour en jour, elle ne les arrêta pas dans leur projet. La jeunesse est ardente, & souffre impatiemment les conseils. Elle ne doute de rien. Son imagination lui répond de ses succès, & la raison est presque toujours la derniere consultée.

EMILIE.

Voilà de la morale. Est-ce pour moi que vous dites cela?

LA MERE.

Vous dites que la morale peut toujours nous regarder. C'est mon conte qui fait celle-ci pour les persones qui aiment à consulter leur raison: elle trouvera qu'il dit vrai.

EMILIE.

La raiſon eſt comme la conſcience peut-être? Parle-t-elle auſſi?

LA MERE.

Réfléchir ſur les avis qu'on reçoit, & les ſuivre quand on les trouve bons, c'eſt écouter la raiſon. Mais ce n'était pas l'uſage de mon ſourd, qui au reſte s'appellait Mercourt.

EMILIE.

Ah, j'avais bien envie de ſavoir ſon nom; mais je ſuis bien aiſe de ne le pas connaître.

LA MERE.

Que ferai-je, diſait-il, dans la maiſon de mon pere? Puis-je eſpérer ici un ſort digne de moi? Je ſuis grand, bien fait; j'ai du mérite & de l'eſprit. Faut-il vivre ignoré, & ſous le prétexte que j'ai l'oreille un peu difficile, prétend-on me borner à une vie obſcure?

On

On me reproche ma ſurdité, pour me refuſer les éclairciſſemens que je demande; mais je ſaurai m'en paſſer; je ne perdrai plus mon temps à queſtioner, & je ferai mon chemin par ma propre induſtrie.

EMILIE.

Il a bonne opinion de lui, ce Monſieur de Mercourt. Il ne veut plus perdre ſon temps à écouter!

LA MERE.

J'en connais qui ne le diſent pas, mais qui font de même.

EMILIE.

Qui donc, maman?

LA MERE.

Mais, par exemple, ceux qui ne profitent pas des bons avis. C'eſt comme ſi l'on diſait qu'on ne veut pas perdre ſon temps à écouter.

EMILIE.

J'espere que je ne connais persone dans ce cas.

LA MERE.

Il ariverait à ces persones de condamner dans les autres les mêmes fautes dont elles sont coupables, sans avoir l'air de le savoir.

EMILIE.

J'entends bien, maman.

LA MERE.

Pour Mercourt, comme il n'entendait pas, il s'était persuadé qu'on ne lui parlait jamais. Il se moquait des défauts de son camarade, & il ne voyait pas les siens. Si j'étais aveugle, disait-il, je ne me plaindrais pas d'être négligé; sans yeux on n'est bon à rien. Mon pauvre aveugle ne sait guere que ce qu'il a appris de moi, & il ne peut se flater d'en savoir jamais davantage. Son accident d'ailleurs ne



peut ſe cacher, & l'on peut très-bien ignorer le mien. La nature m'en a dédomagé par une pénétration d'eſprit peu commune. Je parie que la plupart de ceux que je fréquente ſont encore à s'apercevoir de ma prétendue ſurdité. Il y a une maniere de prendre part à tout, ſans y rien con cevoir. Un ſourire, un ſigne de tête, un mot jeté à propos ſuivant l'air & le geſte de ceux qui parlent, tout cela m'a donné la réputation d'un homme qui entend très-finement.

EMILIE.

Ah, il faiſait comme Monſieur Gobemouche!

LA MERE.

Préciſément. J'ai vu ſouvent, continuait-il, les gens les plus graves rire de mes bons mots; & le ſeul reproche que j'aie eu à faire à mes oreilles, c'eſt de n'avoir pas toujours

entendu l'éloge qu'on faisait de moi.

EMILIE.

Voilà un drôle de corps! Je parie qu'il faisait bien des quiproquo.

LA MERE.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un quiproquo?

EMILIE.

Oui, maman, c'est un coq-à-l'âne.

LA MERE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un coq-à-l'âne.

EMILIE.

Mais c'est de dire une chose qui n'est pas ce qu'on dit.

LA MERE.

Je ne doute pas que cette définition ne soit claire pour vous; mais moi qui ai la tête dure, vous savez que je ne comprens pas aisément,

EMILIE.

Ah, maman, vous comprenez très-bien ce que je veux dire.

LA MERE.

Puisqu'on ne parle que pour être entendu, me disait jadis mon maître avec qui vous avez déja fait connaissance, il faut s'acoutumer à parler avec clarté, néteté & précision. Cet oracle prononcé d'une voix ferme retentit toujours dans mes oreilles.

EMILIE.

Allons, puisqu'il faut être clair & précis comme votre oracle, tenez, maman, c'est quand vous dites une chose, & que moi je me trompe & j'en entends une autre, & je réponds à ce que j'ai entendu & que vous n'avez cependant pas dit.

LA MERE.

Cela devient un peu plus clair.

Voyons. Peut-être un exemple me rendra votre idée plus ſenſible.

EMILIE.

Donc par exemple, maman, ſi vous diſiez, ou une autre, en parlant de moi, Voilà une petite demoiſelle qui fera honeur à ſon éducation; & puis il paſſerait une autre petite demoiſelle qui croirait que vous parlez d'elle, & qui dirait, en faiſant la révérence, Madame, vous avez bien de la bonté, elle ferait un quiproquo. N'eſt-ce pas cela, maman?

LA MERE.

De ſorte que, ſi on l'avait dit d'elle, & que vous euſſiez fait la révérence, c'eſt vous qui auriez fait le quiproquo ou la mépriſe?

EMILIE.

Ah oui; mais je n'aurais pas fait la révérence.

LA MERE.

Et pourquoi pas?

EMILIE.

Mais, maman, c'eſt que je crois qu'il ne faut pas être ſi prompte à s'appliquer les éloges.

LA MERE.

Vous avez raiſon. Il vaut mieux les mériter effectivement, que croire trop légérement les avoir mérités.

EMILIE.

Et notre hiſtoire, maman?

LA MERE.

A propos! — Tandis que Mercourt s'occupait de ſes projets, Sainville, c'était le nom de l'aveugle, tenait conſeil de ſon côté. La ſurdité de mon voiſin m'afflige, diſait-il; il ſera obligé de paſſer ſa vie chez ſon pere. Que faire dans le monde quand on n'entend point?

EMILIE.

Fort bien ! En voilà encore un qui voit le défaut de l'autre, & je parie qu'il ne voit pas le ſien.

LA MERE.

Pour moi, diſait-il, ſi j'ai la vue un peu faible, je ſais en revanche écouter de toutes mes oreilles. J'ai de la mémoire, j'ai acquis des connaiſſances. Mercourt eſt orgueilleux & opiniâtre ; je ſuis docile & me ſoumets ſans peine aux volontés des autres. Par là j'ai trouvé le ſecret de me ſervir de leurs yeux. Ils voient pour moi, & me diſpenſent du ſoin de me gouverner. Avec le ſecours de bons guides, je me tirerai toujour d'afaire : on peut compter ſur l'aſſiſtance des autres, quand on ſait s'y fier.

EMILIE.

Hem !

LA MERE.

Leur plan ainsi arrêté, ils ne tarderent pas à le mettre en exécution. Quitant sans bruit la maison paternele, ils prirent chacun une route différente; l'aveugle muni d'un guide, & le sourd se reposant sur son industrie.

EMILIE.

Voyons donc ce qu'ils vont devenir.

LA MERE.

La premiere journée Sainville accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long & le plus pénible; mais étant arivé le soir à la ville, où il devait prendre place dans un carosse public, il se reprocha le peu de confiance qu'il avait dans les hommes, & se sut mauvais gré d'avoir mal pensé de son conducteur. — Comme ses occupations pendant la route se réduisaient à monter en carosse le

matin & à en defcendre le foir, il fe confirma dans l'idée que dans un pays policé, il était fort aifé de fe paffer de fes yeux.

EMILIE.

Qu'eft-ce que c'eft qu'un pays policé?

LA MERE.

C'eft un pays où chacun vit en sûreté, fans crainte que fon voifin lui nuife & trouble l'ordre.

EMILIE.

L'ordre de qui?

LA MERE.

L'ordre public, le bon ordre. On appelle ainfi la paix & la tranquillité qui réfultent des bonnes loix, de la vigilance & des foins de ceux qui gouvernent.

EMILIE.

Comment, eft-ce que nous fom-

mes gouvernés ? Je ne m'en doutais pas.

LA MERE.

C'eſt qu'à votre âge on ne s'occupe guere ni du mal dont on eſt préſervé, ni de la ſource d'où nous vient le bien. Cependant nous parlions l'autre jour du Roi & de ſes miniſtres.

EMILIE.

Ah, vraiment..... Mais il y a quelque choſe que je n'entends pas : Maman, dites-moi, je vous prie, quel raport le Roi & ſes miniſtres ont-ils à ce que nous diſions tout à l'heure ?

LA MERE.

Je vous le demande. A qui compariez-vous le Roi l'autre jour ?

EMILIE.

Je le ſais ; c'eſt le pere d'une grande famille.

LA MERE.

Qu'est-ce que fait un pere de famille dans sa maison?

EMILIE.

Il gouverne tout.

LA MERE.

Et en gouvernant tout, il prescrit à chacun ses devoirs, il établit les regles de conduite, ce qui fait que l'ordre & la tranquillité regnent dans la maison.

EMILIE.

C'est donc cela qui s'appelle policé?

LA MERE.

C'est ce qui s'appelle la police & le gouvernement; & l'on dit qu'un état est bien ou mal gouverné, une ville bien ou mal policée, suivant que ses loix sont bonnes ou mauvaises, ou que les bonnes loix y sont en vigueur ou négligées. Dans chaque

ville il y a un magiſtrat, qui s'appelle en France Lieutenant de Police, & qui eſt chargé du ſoin de veiller à la ſûreté publique & à celle des particuliers, & par conſéquent de punir ceux qui cherchent à la troubler, comme les voleurs, par exemple.

EMILIE.

J'entends toujours parler de voleurs. Quel mal font-ils ?

LA MERE.

Ils s'emparent par force ou par artifice & ruſe de ce qui ne leur apartient pas. Or comme le premier fondement de la ſociété exige que chacun jouiſſe en toute ſûreté & tranquillité de ce qui lui apartient, vous concevez que le vol eſt un des crimes les plus puniſſables, & qu'il doit être ſévérement réprimé par les loix.

EMILIE.

Maman, & qu'est-ce que vous disiez de Monsieur de Sainville? Je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Monsieur de Sainville croyait qu'on pouvait très-bien se passer de ses yeux dans un pays bien policé.

EMILIE.

Mais pourquoi cela?

LA MERE.

Parce que, disait-il, ce serait une peine de plus que d'en avoir de bons. Il faudrait en faire usage pour obliger ceux qui ont, comme moi, la vue faible, & qui sont en cela bien plus heureux qu'on ne pense, puisqu'ils sont débarassés de tous ces soins.

EMILIE.

Il était donc bien paresseux?

LA MERE.

Avec ces réflexions il lui prit fantaisie un jour de faire de l'exercice à pied. Pour rejoindre le carosse à l'endroit où l'on devait dîner, il s'était assuré d'un guide. Sans souci du côté des accidens, il marchait gaiment, écoutait les propos de son conducteur qui ne déparla point. Il parla tant qu'à la fin la fatigue apprit à Sainville qu'ils avaient marché longtemps. Son guide n'avait jamais fait cette route, & ne savait au juste où ils étaient; mais apercevant quelques maisons, il espéra d'y apprendre le chemin véritable.

EMILIE.

Je prévois, maman, que ce Sainville fera une triste fin.

LA MERE.

En ce cas, je vais vous abréger

son histoire. En arivant dans le hameau, ils se trouverent détournés de la route de plus de quatre lieues. Heureusement ils rencontrerent un bon vieillard qui ne connaissant pas les torts de notre aveugle, & le croyant dans la nécessité de voyager, le prit en pitié, le retint à dîner, le débarassa de son guide étourdi & ignorant, & lui donna son propre fils pour le conduire avant la nuit à la ville où la diligence devait s'arrêter.

EMILIE.

Voilà un excellent homme !

LA MERE.

Son fils qui avait reçu une bonne éducation, ne fut pas long-temps à s'apercevoir de la légéreté & de l'imprudence de Sainville. Il crut devoir lui donner quelques conseils très-sages, dont celui-ci fut d'abord en-

nuyé, regrétant beaucoup ſon premier conducteur qui, tout en l'égarant, lui avait fait des contes très-agréables. Cependant, ſe faiſant tout auſſi vîte à la maniere de ſon nouveau compagnon, il ne tarda pas à lui trouver l'eſprit profond, & à être enchanté de ſa morale.

EMILIE.

Allons, il en profitera peut-être.

LA MERE.

Vous allez voir. Ayant rejoint le caroſſe par les ſoins de cet excellent jeune homme, vous croyez peut-être qu'il fut dégoûté pour long-temps de la promenade à pied? Point du tout. La compagnie du caroſſe lui paraiſſant aſſez mauſſade & peut-être avec raiſon, Il n'eſt pas ſi fâcheux, dit-il, de s'expoſer à quelques aventures; cela rompt l'uniformité de la vie, &c.

à la fin du jour on retrouve pourtant sa place dans la diligence. Ainsi le surlendemain il se remit de nouveau à marcher, & choisit un troisieme guide avec la prudence acoutumée. Celui-ci gagna encore plus promptement ses bonnes graces, parce qu'il lui marqua un très-grand intérêt, & qu'il s'informa de tous ses moyens, de tous ses desseins dans le plus grand détail ; il voulut enfin savoir combien il avait amassé d'argent pour son voyage.

EMILIE.

Je trouve ce Monsieur de Sainville bien plus heureux que sage avec ses guides.

LA MERE.

Cette route est peu sûre, lui dit-il ; la diligence y a été ataquée plus d'une fois par des voleurs ; vous êtes

bien imprudent de garder votre argent. Si nous avons quelque fâcheuse rencontre, vous êtes sans défense; mais n'ayant rien sur vous, il ne peut vous ariver aucun malheur; & avant qu'on s'en aperçoive, je serai déja bien loin & j'aurai sauvé votre argent : après quoi je demanderai main forte au premier endroit pour vous délivrer; ou plutôt vous le serez déja, car un voleur ne perd pas son temps avec celui qui n'a rien, & je n'aurai que la peine de vous aller reprendre. Sainville ne put se défendre d'un mouvement d'admiration de cette prévoyance. Est-il possible, s'écria-t-il, que mes guides n'aient pas été frapés d'un danger si évident, & qu'ils m'aient exposé par leur imprudence, à perdre tout ce que j'ai! Si je conserve ma bourse, ce n'est pas à eux que j'en aurai l'obligation. Il se hâta de la mettre en sûreté entre les mains de son ami du jour, en lui confiant qu'il

avait encore une lettre-de-change coufue par précaution dans la doublure de sa veste.

EMILIE.

Il commence à devenir prudent & sage. Allons, il vaut mieux tard que jamais.

LA MERE.

Le guide loua cette prudence, & l'avertit un moment après qu'il y avait devant eux un ruisseau assez large. Il faut nous déshabiller, dit-il; je passerai d'abord vos habits, & puis je reviendrai vous transporter aussi de l'autre côté. Sainville approuvant ce plan, se déshabilla sans balancer, & dans l'instant il se sentit saisi par le corps & plongé dans une riviere assez profonde. La frayeur & le danger lui ôterent l'usage des sens; il ne revint à lui que long-temps après. C'était dans une cabane de pêcheurs,

auxquels il devait la vie & tous les ſecours qui la lui avaient conſervée.

EMILIE.

Ah, maman, je ne m'atendais pas à cette trahiſon. Ce pauvre garçon! Il fait pitié.

LA MERE.

Aſſez long-temps malade, il eut tout le loiſir de faire des réflexions ſur la méchanceté des gens qui voient clair. Ces réflexions le dégoûterent des voyages; & après avoir recouvré ſes forces, il ſollicita & obtint le pardon de ſa fuite, dont ſon pere le trouva ſuffiſament puni. De retour dans la maiſon paternele, il reſta toute ſa vie convaincu de trois vérités. La premiere, que le choix d'un conducteur eſt une choſe très-difficile, mais en même-temps très-eſſentiele pour un aveugle. La ſeconde, que quand

on ne peut s'en paſſer, il vaut mieux reſter chez ſoi. La troiſieme, que quand on a trouvé un bon guide, il ne faut jamais s'en ſéparer.

EMILIE.

Ah, j'entends, maman, c'eſt la morale de votre conte. Heureuſement vous ſavez que je n'aime pas à voyager, & je vous promets que je n'irai pas voyager toute ſeule, quoique j'aie deux bons yeux.

LA MERE.

Mais vous voyagez peut-être ſans remuer de votre chaiſe?

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

La vie ne vous paraît-elle pas un voyage? Vous partez d'un point, c'eſt le moment de votre naiſſance; vous avancez tous les jours, à toute

heure, à chaque instant, vers un autre point, celui où vous cesserez de vivre. Vous voyez que vous n'êtes pas deux minutes au même point, & que vous ne cessez de voyager, quoique vous ne changiez pas de place.

EMILIE.

C'est vrai, maman. Imaginez que je n'avais jamais pensé à cela.

LA MERE.

Et croyez-vous, ma chere amie, qu'en commençant un voyage si important, on puisse se passer d'un guide éclairé & sûr? Est-il bien certain que vous ayez deux bons yeux?

EMILIE.

Vous voulez dire qu'on a besoin de bons conseils; n'est-ce pas?

LA MERE.

A quoi pensez-vous que servent les conseils?

EMILIE.

Mais à se bien conduire, à éviter les fautes, & puis aussi à apprendre ce que l'on ne sait pas.

LA MERE.

Vous sentez que les persones qui ont déja fait une partie du chemin, sont plus instruites que celles qui ne font que commencer leur route. Elles ont acquis de l'expérience, ainsi elles peuvent être utiles à la jeunesse qui en manque nécessairement ; & lorsque cette expérience est réunie à un esprit pénétrant & réfléchi, on est bien heureux de la rencontrer & d'en profiter.

EMILIE.

Oui, c'est bien commode.

LA MERE.

Commode ? Pas tant que vous croyez.

EMILIE.

EMILIE.

Mais pardonez-moi. On entend un bon conſeil & on le ſuit; voilà tout.

LA MERE.

Et comment ſait-on qu'il eſt bon?

EMILIE.

Mais cela ſe voit, je penſe.

LA MERE.

Chaque conſeil porte peut-être ſon écriteau avec ces mots, Je ſuis bon, ou bien, Je ſuis mauvais?

EMILIE.

Maman, vous voulez vous moquer de moi.

LA MERE.

Je ne prends pas cette liberté; mais j'ai ſouvent oui dire que ce n'était pas une petite ſcience que de ſavoir diſtinguer un bon conſeil d'un mauvais, qu'il fallait s'être acoutumé de

bonne heure à examiner, à réfléchir; ce n'est donc pas précisément une afaire de paresse ou de commodité que de suivre par choix un bon conseil. Or vous avez vu qu'il est de la derniere importance de ne s'y pas tromper. Sainville reçoit de son jeune conducteur de très-bons conseils; il les approuve sans réflexion, & par conséquent les oublie tout aussi-tôt. Un moment après il reçoit un conseil très-pernicieux qui lui paraît excellent & à Emilie aussi; il le suit, & en est la victime.

EMILIE.

Maman, promettez-moi de me dire une chose.

LA MERE.

Quoi?

EMILIE.

Avez-vous changé la fin de votre histoire pour m'atraper, ou bien

eſt-elle véritablement arivée comme cela ?

LA MERE.

Comment, vous me ſoupçonez de falſifier l'hiſtoire ?

EMILIE.

Oui, pour me faire niche.

LA MERE.

Quoi, j'aurais preſque noyé & fait périr ce pauvre Sainville, pour vous faire une niche, & cela parce qu'il eſt aveugle & étourdi !

EMILIE.

Enfin le voilà corrigé & bien corrigé.

LA MERE.

C'eſt ce que les fautes ont de bon ; elles corrigent bien mieux & pour bien plus long-temps que les conſeils.

EMILIE.

Oui, cela donne de l'expérience ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Demandez à Sainville. Persone au monde n'eût réussi à le faire voyager une seconde fois.

EMILIE.

Et Mercourt, maman, qu'est-ce que vous en voulez faire ?

LA MERE.

A propos ! Vraiment je ne sais plus où nous l'avons laissé. Il faut pourtant, avant de rentrer de notre promenade, tâcher qu'il ne reste pas sur le grand chemin.

EMILIE.

Ah, s'il y est, c'est qu'il l'a bien voulu.

LA MERE.

Il voyageait à cheval celui-là. La

premiere journée se passa fort heureusement. Le soir, arivé dans un bourg, il descend à l'hotélerie pour y passer la nuit. Les gens de l'auberge lui demandent ses ordres : point de réponse; Mercourt n'aimait pas les questions.

EMILIE.

Je le crois bien, il était sourd & ne les entendait pas.

LA MERE.

Pour les éviter, il soupa vîte & congédia son monde. Seul, il fit, comme de coutume, ses châteaux en Espagne. Cela le mena tard. Quand il voulut se coucher, il s'aperçut qu'il n'avait pas ses hardes.

EMILIE.

Et pourquoi faire, dès qu'il allait se coucher?

LA MERE.

Il lui fallait au moins ſon bonet de nuit.

EMILIE.

Où était-il donc?

LA MERE.

Dans ſon porte-manteau.

EMILIE.

Et ſon porte-manteau?

LA MERE.

Etait reſté ſur la croupe de ſon cheval.

EMILIE.

Ah, la pauvre bête!

LA MERE.

Tout le monde était couché; il fallut deſcendre & chercher ce qui lui était néceſſaire. Le vent lui ſouffla d'abord ſa lumiere. Dans l'obſcurité il ſe heurta plus d'une fois & fit du

bruit qui éveilla les valets. On cria, Qui va là? Point de réponse.

EMILIE.

Le pauvre garçon ne les entendait pas.

LA MERE.

Les gens croyant avoir à faire à un voleur, agirent en conséquence, fraperent de droite & de gauche. Mercourt meurtri de coups, démêla, non sans difficulté, les causes d'un traitement si étrange.

EMILIE.

Comment, ils le batirent?

LA MERE.

Ils prirent cette liberté.

EMILIE.

Mais c'est fort mal.

LA MERE.

Vous voulez que les valets d'une

hotélerie bien fâmée laiſſent toucher la nuit aux effets d'un étranger qu'ils ſuppoſent bien endormi dans ſa chambre ? Ils le prirent pour un voleur, & le batirent comme il faut.

EMILIE.

Et quand ils le reconurent, ils furent sûrement bien fâchés ?

LA MERE.

Peut-être. Mais l'homme était batu ; & tout en lui faiſant des excuſes, on ſe moquait de ſon aventure.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que fit Mercourt ?

LA MERE.

Il dormit fort mal & ſe remit le lendemain en route d'aſſez mauvaiſe humeur, jugeant que les valets d'auberge étaient des gens groſſiers & ſans éducation.

EMILIE.

Et les ſourds ?

LA MERE.

Des gens très-aviſés & pleins de pénétration.

EMILIE.

Je parie qu'il lui arivera encore quelque malheur.

LA MERE.

Le hazard ne le ſervit pas mal pendant quelques jours. Il ne fit que peu d'étourderies, queſtionant beaucoup, devinant aſſez juſte, & ſe perſuadant plus d'une fois qu'il entendait comme un autre. Mais ce bonheur dura peu. Le quatrieme jour de ſon voyage, les habitans d'un hameau écarté l'avertirent qu'il avait quité la bonne route, & lui conſeillerent de la regagner promptement, pour échaper aux brigands dont leur

canton était investi. Mercourt prenant à son ordinaire cet avis pour un compliment, & s'applaudissant de son talent de deviner, remercia beaucoup ces bonnes gens, qui de leur côté crurent qu'il les avait bien compris.

EMILIE.

Oh le drôle de corps ! il prend un conseil pour un compliment ! — Maman, je suis lasse; voulez-vous que nous nous asseyions ?

LA MERE.

Volontiers. Je suis aussi fatiguée de mon sourd, & je vais m'en débarasser. Il s'enfonça dans un bois, & se vit bientôt ataqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs.

EMILIE.

Comment est-ce qu'ils parlent donc ?

LA MERE.

Ils ne parlent pas beaucoup; ils fouillent dans les poches ſans cérémonie. Mercourt fut dépouillé. Cette aventure l'affligea, & lui fit faire les premieres réflexions ſenſées : elles étaient triſtes. Le cheval était parti avec les voleurs & la bourſe; il fallut cheminer à pied & ſans argent.

EMILIE.

On ne va pas loin.

LA MERE.

Ni vîte. Il ariva cependant à Paris, exténué, à la vérité, de faim & de fatigue.

EMILIE.

Qu'y fera-t-il, le pauvre homme?

LA MERE.

Il n'y ſera pas long-temps. Parvenu je ne ſais comment juſques ſur le Pont-

neuf, il s'y arrêta, triſtement appuyé ſur un gros bâton qu'il avait ramaſſé dans le bois après ſa méſaventure. Voilà donc, dit-il, ce Paris ſi fameux ? Ah, je ne comptais pas y faire une ſi triſte figure ! Comme il était de bonne mine, grand & bien fait, il fut remarqué par un autre homme de bonne mine, qui s'approcha & lia converſation avec lui. Mercourt lui conte ſon malheur. L'inconnu le conſole. Suivez-moi, ajouta-t-il ; il ne ſera pas dit qu'un honête homme reſte dans la peine, quand il a fait connaiſſance avec moi.

EMILIE.

Maman, il y a pourtant de braves gens dans ce monde.

LA MERE.

Celui-ci recommanda à Mercourt d'être de bonne humeur, le mena à ſon auberge, lui donna à ſouper,

dont il avait grand besoin, le fit boire à la santé du Roi, lui fit donner la signature de son nom pour pouvoir le servir dans l'occasion, lui prêta même dix écus, parce qu'à Paris on ne pouvait pas rester sans argent : & voilà mon sourd engagé au service du Roi.

EMILIE.

Comment engagé?

LA MERE.

Engagé comme soldat. Cet inconnu était un de ces racoleurs, qui font à Paris des recrues pour les régimens, par ruse & par surprise.

EMILIE.

Mais c'est fort mal, maman. Est-ce qu'il y a des gens comme cela?

LA MERE.

On le dit. Me voilà au dénoûment. Le lendemain on fait partir Mercourt

pour le régiment avec d'autres recrues. Arivé au régiment, on lui apprend l'exercice. Il fait le ſourd.

EMILIE.

Mais, maman, il l'était.

LA MERE.

Perſone ne voulut le croire. On avait depuis peu trouvé un remede pour apprendre l'exercice plus vîte.

EMILIE.

Quel était-il?

LA MERE.

C'étaient des coups de bâton.

EMILIE.

Voilà un vilain remede!

LA MERE.

On ne l'adminiſtrait qu'à ceux qui faiſaient les ſourds. Il fit faire à Mercourt beaucoup de progrès en peu de

temps. Il était déja très-habile, lorſque ſon capitaine qui avait été en ſemeſtre, ariva au régiment.

EMILIE.

Comment en ſemeſtre?

LA MERE.

Un ſemeſtre eſt la moitié d'une année, c'eſt-à-dire, ſix mois. Cet officier avait eu un congé de ſix mois, qu'on acorde en temps de paix tour à tour aux officiers, pour aller chez eux vaquer à leurs afaires. Le ſergent fut empreſſé de montrer à ſon capitaine cette belle recrue, qui n'avait d'autre malice que de faire le ſourd.

EMILIE.

Et l'uniforme lui allait-il bien?

LA MERE.

Très-bien. Mais à peine le capitaine l'aperçoit-il, qu'il s'écrie : Quoi, malheureux, c'eſt vous?

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

C'eſt que cet officier était ſon compatriote & l'ami de ſon pere. Il avait paſſé ſon ſemeſtre dans ſa ville, & avait été témoin du chagrin que ce bon pere reſſentait de la fuite de ſon fils. Il s'empreſſa de rendre ce fils à ſon ami affligé ; & après avoir appris le précis de ſes aventures, il félicita ſon ami de retrouver un fils que ſon voyage avait ſûrement rendu meilleur & plus ſage.

EMILIE.

Oui, il avait appris l'exercice ! Mais, maman, voilà encore un dénoûment auquel je ne m'atendais pas.

LA MERE.

Et comment trouvez-vous mon hiſtoire ?

EMILIE.

Votre double hiſtoire ? Elle eſt belle, maman, il y a de la morale, &, je crois, beaucoup de réflexions à faire; mais je la trouve triſte, & il me ſemble que je ne m'en ſouviendrai pas avec plaiſir.

LA MERE.

Vous avez raiſon. Il eſt affligeant de conſidérer la nature humaine du côté de ſes imperfections & des malheurs qui en réſultent; c'eſt un ſpectacle qui attriſte. Il eſt bien plus beau & plus conſolant d'écouter le récit des belles actions, des actions grandes & fortes. Cela éleve l'ame & nous rend notre exiſtence chere.

EMILIE.

Et où eſt-ce qu'on trouve ce récit ?

LA MERE.

Dans l'hiſtoire.

EMILIE.

Dans l'hiſtoire ! L'autre jour M. de Sinclair vous diſait que l'hiſtoire était dégoûtante à force de crimes ; c'étaient ſes propres paroles, je m'en ſouviens.

LA MERE.

L'hiſtoire eſt le miroir fidele de tout ce qui s'eſt fait de bien & de mal dans ce monde. Il n'y a qu'à tirer le rideau ſur le mal, & ne rechercher que ce qui eſt beau, noble, grand, ſatisfaiſant ; c'eſt une ſource ſûre de plaiſir.

EMILIE.

Et quand eſt-ce que nous le rechercherons ?

LA MERE.

Tout vient à point à qui ſait atendre, dit le proverbe. Quand votre

corps ſera bien fortifié, nous travaillerons à fortifier l'ame.

EMILIE.

Allons donc, fortifions.

LA MERE.

Emilie, ſi vous êtes repoſée, nous nous en retournerons.

EMILIE.

Et je vous promets, maman, de ſouper de bon appétit.

LA MERE.

Voici notre chemin.

EMILIE.

Ah, maman, voyez-vous ces enfans comme ils courent?

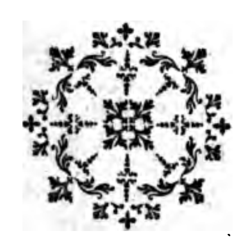
LA MERE.

Ah! Ce ſont, je crois, les enfans de notre bon voiſin, le pere Noël. Courez après eux, mais doucement, légérement, comme le vent qui vous

passe derriere l'oreille. Si vous les atrapez avant qu'ils s'en aperçoivent, je vous donne pour récompense le petit mouton du pere Noël que vous me tourmentez toujours de vous acheter.

EMILIE.

Ah, Placide, mon ami, je t'aurai enfin !



DIXIEME CONVERSATION.

EMILIE.

AH, vous voilà enfin ! Bon ſoir, ma chere maman ! Que je ſuis aiſe de vous revoir ! Comment vous portez-vous à préſent ? Mieux que tantôt. Je vois cela à votre air, & je m'en vais danſer de joie. Tenez, je ne peux pas vous voir ſoufrir ; c'eſt au deſſus de mes forces : notez cela dans vos tabletes ; mais ne l'oubliez plus. Vous m'avez envoyée aux Tuileries : eh bien, j'y ai été, & j'y ai vu quelque choſe de bien extraordinaire.

LA MERE.

Et quoi donc ?

EMILIE.

Une petite demoiselle bien parée, qui n'était pas plus grande que moi, & qui regardait toujours ses nœuds de manches, tournant sans cesse ses yeux de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche.

LA MERE.

Bon! On ne s'atend pas à un événement de cette importance.

EMILIE.

Elle ne regardait pas seulement autre chose; aussi tout le monde riait & se moquait d'elle.

LA MERE.

Comment, tout le monde s'occupait de ces nœuds de manches? Vous avez raison de vous vanter d'avoir vu quelque chose d'extraordinaire.

EMILIE.

Eh bien, elle ne s'apercevait de rien de tout cela.

LA MERE.

Toujours à cauſe de ſes nœuds de manches? Et vous, vous étiez du côté de tout le monde qui riait?

EMILIE.

A vous dire la vérité, maman, cela ne m'a pas paru bien plaiſant; mais j'entendais dire tout autour de moi que c'était bien ridicule.

LA MERE.

C'eſt que le ridicule n'eſt pas toujours plaiſant. Et vous ne connaiſſez pas cette petite demoiſelle aux nœuds de manches?

EMILIE.

Non, maman, je ne la connais pas, ni ma bonne non plus. Mais la bonne de Mademoiſelle de Solanges, que nous avons rencontrée à la promenade, a dit que c'était sûrement la fille de quelque cuiſiniere que ſa

maîtreſſe s'était divertie à parer, parce que ſi c'était une demoiſelle de condition, elle ne ſerait pas ſi étonée d'être bien miſe & d'avoir des nœuds de manches.

LA MERE.

Un grand événement amene toujours des remarques nobles & fines.

EMILIE.

Et puis, elle s'eſt tout de ſuite retournée vers ſon éleve, & lui a dit avec un ton fort aigre : Pour vous, Mademoiſelle, c'eſt encore pis : car vous voyez fort bien quand on ſe moque de vous ; mais vous ne vous en ſouciez nullement, & vous allez toujours votre train.

LA MERE.

Voilà, après une belle remarque une leçon de morale donnée très-à-propos ! Et vous, comment avez-vous trouvé cette remarque & cette morale ?

EMILIE.

EMILIE.

Mais vous ſavez bien, maman, que ce ne ſont pas mes principes qu'on reprene les enfans comme cela devant le monde. Cela ne peut faire plaiſir ni à ceux à qui cela s'adreſſe, ni à ceux qui en ſont témoins par occaſion. Je crois que Mademoiſelle de Solanges penſe comme moi ſur ce chapitre.

LA MERE.

A moins qu'elle ne ſoit comme ſa bonne la dépeint, également inſenſible à l'éloge & à l'improbation.

EMILIE.

Cela ſerait bien triſte. L'improbation eſt le contraire de l'approbation; n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Oui, c'eſt le blâme, la critique. Mais vous, ma chere amie, avez-

vous un peu pensé à vos nœuds de manches pendant ce temps-là ?

EMILIE.

Comment mes nœuds de manches ? Vous voyez bien, maman, qu'avec ma robe je n'en ai pas pu avoir.

LA MERE.

Je croyais que tout le monde avait les siens, c'est-à-dire, ses défauts, ses ridicules, & qu'il ne s'agissait que d'imiter la petite fille & de tenir ses yeux fixés dessus.

EMILIE.

Ah, vous le prenez dans ce sens ? Vous êtes drôle, maman, avec vos nœuds de manches !

LA MERE.

Je pense que si chacun fixait ses yeux sur les siens, on ne verrait pas tant ceux des autres, & tout le monde s'en trouverait mieux.

EMILIE.

Cela rapele la fable de la besace.

LA MERE.

Qu'est-ce qu'elle dit cette fable ?

EMILIE.

C'est celle où tous les animaux sont contens de leur figure.

LA MERE.

Ils se trouvent tous parfaits & critiquent leurs camarades ; n'est-ce pas ? Je voudrais me souvenir des derniers vers.

EMILIE.

Nous nous pardonons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers, tous de même maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA MERE.

Voilà les nœuds de manches changés en besaces. Votre petite redingote ne vous a pas empêchée, je pense, de porter vos deux besaces aux Tuileries ?

EMILIE.

Oui, oui, je vous entends fort bien.

LA MERE.

Et laquelle avez-vous raporté la mieux garnie, celle de devant ou celle de derriere ?

EMILIE.

En vérité, maman, j'étais si pressée de vous revoir, que je n'y ai pas pris garde.

LA MERE.

Comme je vous ai fait un peu atendre, je croyais que vous aviez eu le loisir d'y regarder.

EMILIE.

J'y regarderai ce ſoir.

LA MERE.

Et pour y mieux voir, mettez la conſcience de la partie. Il y a peut-être du temps que vous ne lui avez parlé. Elle eſt bonne à conſulter dans l'occaſion ; perſone ne voit comme elle le fond d'une beſace

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, ce ſoir je ferai avec elle un déménagement général de mes deux beſaces. Tout ce qu'il y a dans la beſace de derriere, je le logerai dans celle de devant, & avec ce qu'il y a dans celle-ci, je meublerai la beſace de derriere.

LA MERE.

Si vous êtes capable d'effectuer ce déménagement, je prendrai une grande conſidération pour vous, &

vous vous en trouverez d'ailleurs parfaitement bien. Les deux besaces deviendront tous les jours plus légeres. Vous ne mettrez presque jamais rien dans la besace des défauts d'autrui, parce que vous ne vous en occuperez point, & vous vuiderez insensiblement la besace de vos défauts, parce que les voyant sans cesse, vous voudrez vous en défaire.

EMILIE.

En ce cas, maman, jamais déménagement n'aura valu autant de profit.

LA MERE.

Ce qui m'en plaît, c'est que je m'apercevrai dès demain matin, si le déménagement a eu lieu.

EMILIE.

Jusqu'à présent, ma chere maman, vous n'avez fait que vos exclamations sur mon histoire, & je les connais

ces exclamations ; je sais fort bien quand vous vous moquez de moi. Mais dites-moi à présent, là sérieusement, comment vous trouvez mon histoire, & ce que vous pensez de cette petite fille.

LA MERE.

Je n'en pense rien du tout. Elle a peut-être eu des motifs particuliers & que nous ne pouvons pas deviner, pour regarder toujours à droite & à gauche ; peut-être aussi est-ce une tête bien vuide & bien vague, qui ne peut être fixée que par des nœuds de manches. Mais qu'est-ce que cela me fait, & pourquoi voulez-vous que je m'occupe d'une telle niaiserie ? Si nous avions été ensemble aux Tuileries, il y a à parier qu'elle aurait passé & repassé vingt fois devant nous, sans que je l'eusse remarquée, ni peut-être vous non plus.

EMILIE.

Cela pourait bien être; mais comme tout le monde la regardait, on ne pouvait pas s'empêcher de regarder aussi de ce côté-là.

LA MERE.

L'histoire de tout le monde me paraît bien plus singuliere que celle de la petite fille. Convenez que ce monde n'avait pas la tête moins vuide qu'elle, pour s'occuper d'un objet si frivole & si peu digne d'attention. Cela m'a même paru si extraordinaire que j'étais tentée un moment de croire que tout ce monde se bornait à Emilie, Mademoiselle de Solanges & leurs deux bonnes.

EMILIE.

Non, je vous assure, maman, que la moitié de l'allée regardait & en parlait.

LA MERE.

Il faut donc qu'elle ait eu dans sa

figure ou dans ſon allure quelque choſe de particulier, & qu'une action, en elle-même très-inſipide & très-plate, en ait reçu un tour original & comique. Mais trouvez-vous un grand plaiſir à vous amuſer des ridicules des autres?

EMILIE.

Moi, maman? Non. Je vous avoue que cela me paraît triſte.

LA MERE.

Et à moi auſſi, à moins qu'il ne ſoit queſtion de mes propres ridicules ou de ceux de mes amis intimes, comme d'Emilie, par exemple; alors j'en plaiſante volontiers.

EMILIE.

Ah oui, je ſais bien; c'eſt pour me corriger.

LA MERE.

Je parle de tous mes amis intimes & de moi-même. Mais pour

les indifférens & les inconnus, je vous avoue que je n'ai pas assez de temps de reste, pour m'occuper de leurs défauts.

EMILIE.

Je crois que dorénavant je n'en aurai pas non plus pour eux.

LA MERE.

Ne croyez-vous pas aussi qu'il faut bien autant d'esprit, de finesse & de pénétration pour saisir les belles & bonnes qualités d'une persone, que pour découvrir ses ridicules?

EMILIE.

Et vous, maman, qu'en croyez-vous?

LA MERE.

Moi, j'en suis d'autant plus convaincue que j'ai vu des gens d'un esprit assez borné & fort commun saisir les ridicules avec beaucoup de promptitude. En revanche j'ai eu plus



d'une fois occasion de remarquer que la propriété la plus ordinaire d'un esprit supérieur, c'est de rester étranger à ce genre d'observations, de ne rien voir de ces petites miseres, mais de percer à travers une écorce souvent trompeuse jusqu'à la valeur intrinseque d'un homme; j'ai constament vu les hommes d'une certaine trempe se plaire à découvrir le mérite réel, à déveloper le bien caché qui échape si aisément à l'attention du vulgaire, & trop mépriser les imperfections de rencontre pour s'en faire un objet d'occupation ou d'amusement.

EMILIE.

Propriété veut dire *qualité*; n'est-ce pas?

LA MERE.

Oui, ma chere amie.

EMILIE.

Ah, je crois aisément qu'il y a plus de plaisir à s'occuper du bien que du mal.

LA MERE.

Et plus de mérite aussi, parce que les imperfections sautent aux yeux de tout le monde, tandis que la modestie cache souvent sous son voile les plus nobles & les plus touchantes qualités de l'ame.

EMILIE.

Il faut lui ôter son voile, n'est-il pas vrai?

LA MERE.

Mais doucement, doucement, sans offenser sa pudeur.

EMILIE.

Et comment trouvez-vous, maman, la conduite de la bonne de Mademoiselle de Solanges?

LA MERE.

Je laisse à Madame de Solanges le soin de la trouver bonne ou mauvaise.

EMILIE.

Je ne m'en mêlerai donc pas non.

plus. Mais vous n'approuvez pas au moins le ton aigre?

LA MERE.

Ni moi, ni persone, je pense. Cependant, avant de condamner, il faudrait savoir jusqu'à quel point Mademoiselle de Solanges est acoutumée à exercer la patience de sa gouvernante. Car si par hazard elle en abusait continuélement, il ne faudrait pas s'étoner qu'à la fin la pauvre bonne se trouvât au bout de sa provision.

EMILIE.

Celà est vrai pourtant.

LA MERE.

Je crois qu'une jeune persone habituélement indocile & revêche à la raison peut changer le caractere d'une bonne gouvernante, & le rendre à la longue tout à fait mauvais.

EMILIE.

Mais non, maman, c'eſt tout le contraire; il faut que la bonne change le mauvais caractere de ſon éleve.

LA MERE.

Oui, c'eſt là le but de l'éducation; mais malheureuſement il eſt plus aiſé de faire tort à un bon arbre, que de redreſſer un méchant arbriſſeau. Nos bonnes n'ont pas toujours reçu elles-mêmes des principes aſſez sûrs, une inſtruction & une éducation aſſez ſoignées pour venir à bout d'un ouvrage ſi difficile & pour être en état de ſervir de modele parfait & irréprochable aux jeunes perſones qu'on leur confie.

LA MERE.

Mais tant pis, maman, tant pis.

EMILIE.

J'en conviens; mais il ne dépend

pas de nous d'éviter cet écueil. J'ai oui dire qu'en pays étranger il était aſſez commun de trouver dans une certaine claſſe, des perſones bien nées, bien élevées, qui ont reçu elles-mêmes une éducation éclairée & ſenſée, & qui ſe deſtinent enſuite au métier pénible & honorable de gouvernante; on peut donc leur confier ſes enfans ſans inquiétude. Nous n'avons pas chez nous le même avantage. Rarement une bonne qui ſe voue à cet emploi important, a reçu une meilleure éducation que celles que leur fortune condamne à la ſervitude domeſtique. Elles peuvent être honêtes & fideles; mais on n'en doit pas atendre ni exiger des ſervices plus eſſentiels & plus élevés.

EMILIE.

Elles n'ont qu'à faire comme la bonne de Mademoiſelle de Perſeuil.

Je parie, maman, que vous ne trouvez rien à redire à celle-là, & qu'elle vous paraît comme une bonne en pays étranger.

LA MERE.

Il est vrai qu'elle a le maintien le plus décent & le plus convenable; je lui trouve tout à fait l'air d'une persone de mérite & bien élevée.

EMILIE.

Vous me l'avez dit, & je l'ai remarqué comme vous; mais vous ne l'entendez pas parler à sa petite amie. Maman, c'est avec une sagesse, une douceur; il n'y a jamais ni trop, ni trop peu.

LA MERE.

Malheureusement les persones de ce mérite sont presqu'introuvables. Mais savez-vous à quoi cette disete engage?

EMILIE.

Je crois, ma chere maman, que nous autres enfans nous n'avons qu'à être bien raisonables ; cela rend le métier de bonne plus aisé.

LA MERE.

Je pense comme vous, qu'un enfant bien né peut rendre une gouvernante médiocre, bonne. Voilà pour les enfans. Et les meres?

EMILIE.

Ah, je ne me mêle pas des meres.

LA MERE.

Je crois qu'en France une mere a une obligation d'autant plus étroite de se former elle-même, pour être en état de veiller sur l'éducation de ses enfans, qu'elle a moins de secours à atendre des persones avec qui elle voudrait partager ce soin.

EMILIE.

Je crois que c'eſt un rôle bien difficile que celui d'une mere; mais ce ne ſont pas mes afaires, dieu merci. Quant à ma bonne & moi, nous n'avons jamais de différend enſemble. Elle me dit, C'eſt la volonté de Madame votre mere; & c'eſt fini. Seulement elle me dit qu'elle s'ennuie de ne me pas voir davantage; mais je lui réponds, C'eſt la faute de maman, pardonez-moi ſi je ne m'ennuie pas d'être avec elle; & c'eſt fini.

LA MERE.

Je ſuis fort contente de votre bonne. Elle a tout le zele qu'il faut, & elle n'en a pas plus que je n'en déſire.

EMILIE.

Et moi auſſi j'en ſuis fort contente. Toutes les bonnes, au moins en ce pays-ci, ne peuvent pas reſſembler à

celle de Mademoiselle de Perseuil. — Mais à propos, maman; j'allais oublier le plus essentiel. J'ai lu hier une belle histoire dans ce livre que vous m'avez prêté. J'étais venue ce matin pour vous en parler; mais quand je vous ai vu soufrante.... Oh, tenez, ne pensons plus à cela. Parlons de notre histoire. Elle est belle, belle, belle. Savez-vous, maman, qu'elle a fait pleurer mon frere?

LA MERE.

Lequel?

EMILIE.

Mon frere cadet.

LA MERE.

Et vous?

EMILIE.

Moi, je n'ai pas pleuré.

LA MERE.

L'histoire ne vous a donc pas paru touchante?

EMILIE.

Ecoutez, maman, je m'en vais vous la conter; vous me direz si j'ai mal fait de ne pas pleurer.

LA MERE.

Sans savoir votre histoire, je vous dirai d'avance que vous avez bien fait de ne pas pleurer, dès qu'elle ne vous a pas assez touchée pour provoquer vos larmes, & que votre frere a bien fait de pleurer, puisqu'il était atendri.

EMILIE.

Je n'entends pas cela. Nous n'avons pas fait la même chose, & nous avons bien fait tous deux?

LA MERE.

Oui, parce que tous les deux vous avez suivi le mouvement de votre cœur. Le sien s'est atendri, il l'a écouté; le vôtre ne vous a rien dit, vous ne pouviez donc pas pleurer.

EMILIE.

Reste à savoir lequel de nos deux cœurs avait raison.

LA MERE.

Celui qui était le plus accessible à l'impression de la vérité.

EMILIE.

Maman, que je vous conte mon histoire que j'ai lue, & vous verrez.

LA MERE.

Je le veux bien.

EMILIE.

Or écoutez & soyez toute oreille.

LA MERE.

J'écoute au moins de toutes mes oreilles.

EMILIE.

Il y avait deux vieux bons hommes qui étaient une fois sur les montagnes.... les montagnes....

LA MERE.

Tout eſt-il écrit avec cette élégance ?

EMILIE.

Mais, maman, je n'ai pas retenu les mots, je vous conte les choſes d'après moi. J'ai oublié le nom de la montagne ; mais c'eſt égal.

LA MERE.

Comment égal ? Vous voulez me faire grimper ſur une montagne ſans nom ?

EMILIE.

Mais je ne le ſais pas, maman.

LA MERE.

En ce cas, dites-moi du moins dans quel pays elle eſt.

EMILIE.

Je ne m'en ſouviens plus.

LA MERE.

Je ne ſaurai donc pas la patrie de ces bons vieillards ?

EMILIE.

Ah, voilà que je m'en ſouviens. C'était au bord de la mer... Non, non, ils devaient y aller.... Mais non, ils ſont reſtés dans les Alpes, proche de la Savoie, ſi je ne me trompe.

LA MERE.

Dieu merci, me voilà orientée! A préſent je les vois d'ici, ces bonnes gens.

EMILIE.

Vous les voyez d'ici? Je voudrais bien les voir auſſi.

LA MERE.

Ou, ſi je ne les vois pas, je ſais du moins où les prendre; je connais mon chemin de Paris en Savoie.

EMILIE.

C'était tout ce que je déſirais de ſavoir hier en liſant leur hiſtoire.

LA MERE.

Une fois en Savoie & au pied

des Alpes, je les découvrirai peut-être.

EMILIE.

Ou je vous aiderai à grimper la montagne : car s'il faut grimper, ma chere maman, je crois que j'en sais plus long que vous. Mais c'est d'ici en Savoie que mon chemin m'embarasse. Est il long, est-il court, je n'en sais rien!

LA MERE.

J'avais cependant oui dire que vous vous livriez à l'étude de la géographie.

EMILIE.

Cela est vrai. J'avais prié mon frere aîné de me la montrer un peu à votre insu : je voulais vous surprendre agréablement avec ma science; mais c'est un mauvais maître, il n'a point de patience.

LA MERE.

LA MERE.

Peut-être avec ceux qui n'ont point d'attention.

EMILIE.

Le fait est, ma chere maman, que j'ai fort mal profité de ses leçons.

LA MERE.

Il faudra donc chercher un autre maître : car enfin il sera bientôt temps de savoir trouver son chemin d'ici en Savoie.

EMILIE.

Eh bien, maman, ces deux vieillards étaient là. Ils s'étaient fait une petite maison, & ils avaient un lit avec deux matelas & un sommier de crin, & puis des livres, & puis deux chaises de paille; & puis ils priaient le bon dieu, & puis.....

LA MERE.

Et ils étaient là au milieu de ces *Et puis?*

EMILIE.

Mais non, maman ; c'eſt que je conte.

LA MERE.

Je vous ai quelquefois conté des hiſtoires, mais je ne me rapele plus ſi je vous ai fait trébucher d'*Et puis* en *Et puis*. En ce cas ce ſerait une repréſaille de votre part, & j'aurais tort de vous chicaner.

EMILIE.

Allons, allons, je m'en vais bien dire. Il leur était arivé bien des malheurs à ces deux meſſieurs. Il y en avait un qui était bien riche, bien riche.

LA MERE.

C'eſt un malheur dont on ſe conſole ordinairement.

EMILIE.

C'eſt vrai ; mais l'autre ne l'était pas.

LA MERE.

Et pourquoi ne l'était-il pas? Qu'eſt-

ce qu'ils faisaient tous deux sur cette montagne avec un lit & des livres, l'un d'eux étant si riche ?

EMILIE.

Mais non, maman, un moment de patience ; c'est qu'il ne l'était plus, comme vous allez voir.

LA MERE.

Voyons donc.

EMILIE.

C'est-à-dire, qu'il n'est devenu riche qu'à la fin de mon conte.

LA MERE.

Vous le commencez donc par la fin ? Il fallait m'en prévenir, car ce n'est pas l'ordinaire.

EMILIE.

Oh maman, cela n'y fait rien.

LA MERE.

Pour vous qui savez votre histoire mais pour moi !

EMILIE.

Pardonez-moi, maman, vous la ſaurez auſſi.

LA MERE.

Mais ſi vous euſſiez commencé à la lire par la fin & à rebours, croyez-vous que vous l'euſſiez aſſez compriſe pour me la ſi bien conter, & que votre frere eût pu pleurer ?

EMILIE.

Fort bien, maman, moquez-vous de moi ! Tout cela vient de ce que j'ai mal commencé. Mais auſſi pourquoi avez-vous voulu ſavoir le nom de la montagne tout de ſuite ? Cela m'a brouillée. Or, quand on embrouille ſes écheveaux en commençant, il n'y a plus de remede ; il faut couper avec les ciſeaux. Tenez, maman, coupons. J'ai toujours ouï dire que les plus courtes ſotiſes ſont les meilleu-

res. Si vous voulez, nous parlerons d'autre chose.

LA MERE.

Comment, vous feriez capable de me laiſſer là au beau milieu des Alpes avec vos deux vieillards que je ne connais ni de près ni de loin ?

EMILIE.

Eh bien, maman, contez-moi le commencement, ſeulement pour me remettre, & puis je vous dirai bien la fin.

LA MERE.

Vous voulez que je vous conte votre hiſtoire ? Je n'en ſais ni le commencement ni la fin. Tâchez de vous remettre, & puis vous la recommencerez, là poſément.

EMILIE.

Ah, maman, dieu m'en préſerve ! Je craindrais de vous ennuyer à la

mort. Mais puiſque vous ne pouvez pas vous détacher de ces deux meſſieurs, je vais continuer.... J'ai beau me remettre, il ne me vient rien.... Ah, j'y ſuis; je l'eſpere du moins.... Celui qui était bien riche a tout donné, parce que l'autre n'avait rien. Il lui a dit : Prends tout, mon frere.

LA MERE.

Comment, ces meſſieurs étaient freres?

EMILIE.

Sans doute, maman. Vous ne ſaviez pas cela?.... Tenez, je m'en ſouviens à préſent, ils ont eſſuyé une tempête, parce qu'ils étaient embarqués.... Ah.... C'eſt qu'ils demeuraient à Bruxelles; & ils voulaient ſe rendre en Italie.

LA MERE.

Ils ſont allés de Bruxelles par mer ſur les Alpes?

EMILIE.

Mais, maman, je ne ſuis pas obligée de ſavoir toutes leurs allées & venues, je ne les connais que depuis hier au ſoir; d'ailleurs l'hiſtoire eſt bien longue, & je n'aurais pas fini d'ici à demain, ſi je voulais tout expliquer. L'eſſentiel, c'eſt qu'ils ſont très-heureux ſur cette montagne, excepté l'un d'eux qui eſt triſte, parce qu'il a perdu ſa femme, qui eſt morte dans la priſon en nourriſſant ſon enfant. C'était ſon boulanger, ſon boucher & puis d'autres qui en étaient la cauſe.... Ah, oui, ſon frere ariva malheureuſement trop tard dans la priſon, parce qu'elle était morte.

LA MERE.

La priſon?

EMILIE.

Mon dieu, non, maman, vous

ſavez bien qui. Cette pauvre femme mourut, mais le frere emporta l'enfant.

LA MERE.

Dieu merci, voilà déja un enfant ſauvé. Si vous mettiez dans vos récits autant d'ordre & de clarté que de rapidité & de mouvement, je crois que vous feriez des chef-d'œuvres. Je ne vous ai jamais vu cette volubilité.

EMILIE.

C'eſt que je voudrais vous débaraſſer de mon conte; il doit vous paraître inſupportable, tout beau qu'il était.... Ah, pardonez-moi, j'y ſuis à préſent. C'eſt le feu qui avait brûlé tout ſon bien la nuit, qui était dans ſon porte-feuille, & puis....

LA MERE.

La nuit était dans ſon porte-feuille?

EMILIE.

Mais non, maman, c'était ſon bien qui était dans ſon porte-feuille. Mais tout eſt réparé : ils ſont vieux, mais très-heureux & riches auſſi. Vous diſiez qu'ils n'avaient qu'un lit & des livres. Détrompez-vous, maman, ils ont des vaches, des chevres, une laiterie. Je voudrais que nous puſſions leur demander à goûter. C'eſt la meilleure crême & le meilleur beure à vingt lieues à la ronde. Et l'enfant n'eſt plus un enfant. Il s'eſt marié, & & ſa femme a ſoin de ſon vieux pere, qui pleure tous les jours d'atendriſſement, & qui vivra cent ans, quoiqu'il ait eu bien des chagrins ; mais ils ſont oubliés, & les deux vieillards diſent tous les ſoirs à leurs enfans, quand gens & bêtes ſe portent bien : La providence de dieu ſoit bénie ! Elle eſt au deſſus de la ſageſſe humaine. — Ah !

LA MERE.

Vous n'avez pas choisi le plus sûr moyen. Mais qui vous obligeait à me faire ce conte? Moi, j'étais à cent lieues de votre montagne; vous m'y avez entraînée avec une admiration qui vous a saisie subitement, & que je me flatais de gagner aussi.

EMILIE.

Cela serait arivé, maman, mais malheureusement je n'étais pas en train; mais c'est que je n'en savais rien, sans quoi je n'aurais pas commencé. Quand on a commencé, il faut sauter le fossé, dit Monsieur de Boisy; on ne peut plus reculer.

LA MERE.

Si vous voulez savoir la vérité, je vous dirai que ce ne sont ni les nœuds de manches, ni les gouvernantes des pays étrangers, qui

vous ont si fort embrouillé votre histoire.

EMILIE.

A qui donc en ai-je l'obligation?

LA MERE.

A vous toute seule, parce que vous l'avez lue hier sans aucune attention.

EMILIE.

Hem! Cela pourait bien être. Mais dites-moi donc, maman, comment vous faites pour tout deviner ; car vous n'y étiez point, & vous m'apprenez là un fait très-vrai, mais que je ne savais pas moi-même.

LA MERE.

Il ne faut pas être forciere pour deviner que, si vous aviez lu avec attention, vous auriez conté avec clarté & néteté.

EMILIE.

A présent je me rapele comment

tout cela s'est passé. Quand j'ai vu mon frere pleurer, je me suis reproché de n'avoir pas lu avec plus d'attention : car c'était moi qui lisais, mais ma tête trotait toujours. Je me suis dit, Si je n'étais pas si étourdie, je pleurerais aussi à présent. Mais il n'y avait plus moyen, car nous étions déja à la providence de dieu, quand cette réflexion m'est venue.

LA MERE.

Mais au moins ne fallait-il pas avoir l'étourderie de vouloir me conter une histoire que vous ne saviez pas.

EMILIE.

Autre sotise ! J'ai cru qu'en l'annonçant comme très-belle, cela me la ferait retrouver, parce que quand on est engagé, il faut s'en tirer avec honeur.

LA MERE.

Cette ressource serait excellente, si

elle pouvait réparer les distractions passées ; mais on ne peut retrouver ce qu'on n'a jamais possédé.

EMILIE.

Aussi vous voyez comme je m'en suis tirée ?

LA MERE.

Vous ignorez, je crois, un plus grand danger que vous avez couru.

EMILIE.

Quel danger donc ?

LA MERE.

Celui de prendre de l'humeur.

EMILIE.

Moi de l'humeur, maman ; & quand je suis avec vous ! Jamais, jamais. C'est trop laid cela. Tenez, cela ne peut pas arriver ; l'humeur est tout ce que je déteste le plus au monde.

LA MERE.

Il eſt vrai que je ne vous y ai pas vu fort diſpoſée juſqu'à préſent, & je vous en félicite. Malgré cela, il y a des momens où je crains que vous ne ſoyez menacée de cette maladie.

EMILIE.

Comment pouvez-vous avoir de ces craintes-là ?

LA MERE.

Tenez, de votre volubilité, de la rapidité que vous avez miſe dans votre narration, à l'impatience & de l'impatience à l'humeur, il n'y avait qu'un pas.

EMILIE.

Cela ſe peut, maman; mais je ne l'ai pas fait ce pas.

LA MERE.

Je vous rends cette juſtice.

EMILIE.

Je me le rapele à présent, maman; vous m'avez dit l'autre jour que l'humeur est toujours un aveu de notre faiblesse. Croyez-vous qu'on soit bien curieuse de s'avouer & de montrer aux autres qu'on est si faible?

LA MERE.

Non sûrement; mais ce que vous redoutez si fort & avec raison, peut vous ariver par un côté d'où vous ne l'atendez point du tout.

EMILIE.

Voyons donc ce côté, maman, & fermons-le vîte: car je ne me soucie pas, mais absolument pas, d'être maussade.

LA MERE.

Je m'en vais vous l'indiquer. C'est que je vous crois naturélement un peu paresseuse.

EMILIE.

Penſez-vous cela, maman? Cela ſerait fâcheux. Je vais pourtant toujours de bon cœur à mes devoirs.

LA MERE.

J'en conviens; mais dès qu'il s'agit de faire un léger éfort de mémoire ou d'application, il me ſemble que la force & le courage vous abandonent.

EMILIE.

Mais auſſi quand je l'ai fait cet éfort, j'avance comme un petit ange enſuite.

LA MERE.

Dans vos jeux, qu'il vous arive la plus petite contrariété, vous aimez mieux les quiter que de la ſurmonter.

EMILIE.

Vous avez obſervé cela?

LA MERE.

N'eſt-ce pas là l'allure d'un eſprit pareſſeux ?

EMILIE.

Je le crains ; mais, maman, quand cela ſerait, quelle liaiſon y a-t-il entre la pareſſe & l'humeur ? Elles ne ſont pas même parentes de loin.

LA MERE.

Vous vous trompez, elles ſont tout au contraire très-proches parentes, comme vous allez voir. C'eſt un fait certain, & vous l'avez éprouvé plus d'une fois, que rien ne rend heureux comme l'occupation, rien ne rend triſte comme l'oiſiveté. Or il n'y a point d'occupation ſans application, ſans une certaine contention de l'eſprit.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que la contention ?

LA MERE.

C'eſt la plus forte attention dont une tête ſoit capable. Un eſprit actif trouve un grand contentement à déployer cette attention, parce qu'elle lui fait faire des progrès, qu'elle lui fait découvrir tous les jours des objets nouveaux, & qu'elle lui procure encore le ſentiment très-ſatisfaiſant de ſes propres forces. Un eſprit pareſſeux ne connaît aucun de ces plaiſirs. La moindre peine qu'il faut prendre l'éfarouche; la moindre difficulté qu'il faut vaincre le décourage. Avec cette diſpoſition il eſt impoſſible de faire le moindre progrès. Ainſi, à la place des plaiſirs que procure l'occupation, arivent l'humiliation, l'ennui, le dégoût & l'humeur.

EMILIE.

Maman, voilà une vilaine généalogie.

LA MERE.

C'eſt la même hiſtoire avec les contradictions. Vous ſavez que la vie en eſt remplie. Un eſprit actif les ſurmonte, & parvient à ſon but en dépit d'elles ; il jouit par conſéquent de ſa victoire. Un eſprit pareſſeux n'oſe rien entreprendre, la moindre contradiction l'arrête & l'abat, & le force de renoncer à ſes projets ; pour toute conſolation, il lui reſte l'humeur.

EMILIE.

Fort bien ! Et deux ! Mais pourquoi dites-vous donc quelquefois que le ſage ſe ſoumet aux contradictions de la vie ſans murmure ? Je n'ai qu'à me faire ſage, & n'ayant point de murmure, je n'aurai point d'humeur.

LA MERE.

A merveille : mais ſavez-vous quand & pourquoi le ſage ſe ſou-

met aux contradictions ſans murmure ?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Parce qu'avant de s'y ſoumettre, il a eſſayé tous les moyens de les vaincre. Il ne s'y ſoumet qu'après s'être convaincu qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de les ſurmonter. Alors la raiſon lui dit que l'homme doit ſe réſigner à ce qu'il ne peut changer.

EMILIE.

Il n'y a point d'humiliation à cela.

LA MERE.

Ni d'humeur à avoir. J'ai connu une petite perſone qui s'occupait beaucoup dans ſa journée de rubans, de pompons, d'ajuſtemens.

EMILIE.

Mais, maman, ce n'était pas pour

elle. Vous ſavez bien qu'elle avait une poupée, dame de qualité, dont c'était ſon devoir de faire la toilete. Quand on eſt en condition, on ne choiſit pas ſes occupations.

LA MERE.

Je conviens que ce n'eſt pas pour elle que la jeune perſone s'occupait de chiſons, mais ce n'était pas non plus pour ſa poupée.

EMILIE.

Pourquoi donc, maman?

LA MERE.

Parce qu'elle était pareſſeuſe.

EMILIE.

Je ne comprends pas cela, par exemple.

LA MERE.

C'eſt que pour penſer à ces fadaiſes, ſon eſprit, ſa mémoire n'avaient aucun éfort à faire, & par conſé-

quent sa paresse espérait y trouver son compte. Mais sa paresse la trompait; car son esprit, quoique paresseux, désirait une nouriture plus solide & plus active. Ainsi, quand elle avait donné beaucoup de temps à ces niaiseries, elle était toute étonée de n'y pas trouver la satisfaction qu'elle s'en était promise; elle sentait du vuide, de l'ennui, c'est-à dire, qu'elle était toute disposée à l'humeur.

EMILIE.

Allons, nous y voilà encore. Mais, maman, pourquoi sa mere (car je crois qu'elle en avait une & bien tendre,) ne l'empêchait-elle pas de perdre son temps avec les chifons?

LA MERE.

Sa mere disait : Si je l'en empêche, si je lui dis, Emilie, ne faites pas cela, par amitié pour moi elle se conformera de bon cœur à ma volonté;

mais

mais elle croira que je lui ai enlevé un grand ſujet de ſatisfaction, une ſource de plaiſirs raviſſans. Il vaut mieux que ſa propre expérience la déſabuſe, & qu'elle voie que le bonheur n'eſt pas là. Il y aura un peu de temps perdu de cette façon; mais auſſi elle ne ſera pas obligée de me croire ſur ma parole, & elle ſera détrompée pour toujours.

EMILIE.

Et voilà peut-être pourquoi la poupée eſt allée paſſer l'été dans une de ſes terres, & la jeune perſone eſt reſtée à Paris auprès de la plus aimable mere du monde.

LA MERE.

Cette mere m'a dit: Ce n'eſt pas moi qui empêcherai la poupée de quiter ſa terre & de revenir ici diſpoſer des momens perdus de la petite perſone: car je hais trop la

tyrannie pour l'exercer même contre les poupées.

EMILIE.

Si celle-ci revient l'hiver prochain à cause des longues soirées, j'espere qu'elle aura perdu la moitié de sa passion pour les chifons & les ajustemens, & que je ne serai plus obligée de m'en occuper par état.

LA MERE.

Quoi qu'il en soit, vous voyez toujours clairement que dans les contradictions de la vie, dans les occupations sérieuses, & même dans les occupations frivoles & dans les amusemens, la paresse est tout ce qu'il y a de plus nuisible au bonheur, & que ce n'est pas lui faire tort en lu reprochant l'humeur que vous détestez si fort, comme sa plus proche parente.

EMILIE.

Vous la retrouvez donc toujours cette vilaine parente ?

LA MERE.

C'eſt que je voudrais bien qu'elle n'approchât jamais de la maiſon.

EMILIE.

Savez-vous, maman, ce que nous ferons ? Nous mettrons la pareſſe à la porte; les deux parentes ſe rencontreront dans la rue, & s'en iront enſemble bien loin d'ici.

LA MERE.

C'eſt ſans contredit le meilleur parti : car auſſi long-temps qu'une d'elles ſera dans la maiſon, on ne peut répondre qu'elle n'ouvre la porte à l'autre ; & ſi elles devienent une fois maîtreſſes ici, adieu la joie, le bonheur & tous les vrais plaiſirs de la vie.

EMILIE.

Mes freres, maman, sont-ils paresseux ou actifs?

LA MERE.

Vraiment voilà une question de conscience! Mais si vos freres avaient des défauts, je pense qu'ils désireraient qu'on leur en parlât & non à leur sœur.

EMILIE.

Eh bien, je ne vous demande que leurs bonnes qualités.

LA MERE.

Si vous mettez la paresse à la porte, comme c'est votre projet, je suis persuadée qu'avec un peu d'attention vous n'aurez pas besoin de moi pour découvrir les bonnes qualités de vos freres. Ils sont plus âgés & par conséquent plus formés que vous; ainsi leurs bonnes & mauvaises qualités doivent se remarquer plus aisément.

EMILIE.

Mais auſſi je les ai déja remarquées, ma chere maman. Je voulais ſeulement ſavoir ſi nous étions, vous & moi, du même avis là deſſus.

LA MERE.

Eh bien, un jour, pendant une de nos promenades, nous éplucherons toutes leurs bonnes qualités, & nous verrons ſi nous ſommes d'acord.

EMILIE.

Maman, je crois qu'on aime mieux mes freres que moi.

LA MERE.

Qui croyez-vous qui aime mieux vos freres que vous?

EMILIE.

Mais tous ceux qui vienent ici. On vous fait ſouvent leur éloge, & de moi l'on ne dit mot.

LA MERE.

C'eſt que mes amis ne ſont pas acoutumés à louer en face. Peut-être, lorſque vous n'y êtes pas, votre éloge les occupe-t-il auſſi.

EMILIE.

Cela ſerait-il poſſible? Me dites-vous vrai, ma chere maman? Ah, répétez-moi cela encore une fois.

LA MERE.

Ce n'eſt pas moi qui peux vous l'aſſurer; mais comme vous devez avoir ce ſoir une entrevue avec votre conſcience, & faire un déménagement de beſaces fort important, ſi elle vous certifie que vous annoncez d'heureuſes diſpoſitions, que vous donnez quelques eſpérances fondées, vous pouvez compter que mes amis s'intéreſſent trop à ma ſatisfaction pour ne l'avoir pas remarqué.

EMILIE.

En ce cas, c'eſt bien heureux que perſone ne m'aït entendu conter mon barbouillage.

LA MERE.

Il eſt vrai qu'on n'y aurait pas remarqué un grand talent pour l'hiſtoire, & que l'effet n'en eût pas été bien brillant.

EMILIE.

Ni par conſéquent l'éloge bien pompeux, quand j'aurais eu le dos tourné. Maman, vous n'en direz rien à mon frere; n'eſt-ce pas?

LA MERE.

Non, je vous le promets. Mais ſi vous le voulez, après ſouper, pendant notre petite aſſemblée de famille, nous propoſerons que chacun de nous conte une hiſtoire; votre frere ayant encore les yeux tout humides d'hier au ſoir, ne manquera

pas de nous conter l'histoire des deux vieillards qui l'a tant fait pleurer. Moi, je ne ferai pas semblant d'en avoir la moindre notion, & de cette maniere je l'apprendrai tout naturélement : car je vous avoue que je voudrais avoir le cœur net sur ces bonnes gens de la montagne.

EMILIE.

Et vous, maman, vous conterez donc aussi une histoire?

LA MERE.

Il le faudra bien.

EMILIE.

Oh, cela sera charmant! . . . . Mais moi, qu'est-ce que je ferai?

LA MERE.

Vous en conterez une également. Nous ne ferons grâce à persone.

EMILIE.

Et comment ferai-je? Je ne sais pas

d'autre hiſtoire que celle qui a fait pleurer mon frere.

LA MERE.

Comme celle-là ne vous promet pas un grand ſuccès, je vous conſeille d'en aller lire une à préſent dans le livre que je vous ai prêté. Vous nous la conterez, & vos freres ſeront tout étonés que vous en ſachiez une qui leur eſt inconnue.

EMILIE.

C'eſt bien dit, maman, c'eſt bien dit. Vous auriez fait un bon médecin, car vous ſavez toujours remede à tout. Allons, je m'en vais bien vîte, pour briller ce ſoir & vous faire oublier mon pot-pourri de la montagne.

(*Elle s'en va & revient ſur ſes pas.*)

Maman, vous pouriez me rendre un grand ſervice & me faire un grand plaiſir.

LA MERE.

Voyons ?

EMILIE.

Contez-moi une petite hiſtoire, ſeulement longue comme cela. Je verrai comment vous faites ; cela me mettra en train, & je conterai ce ſoir comme un petit ange.

LA MERE.

Soit. Vous vous y prenez fort à propos. Votre papa m'a dit ce qui lui eſt arivé ce matin, & je vais vous le redire.

EMILIE.

En ce cas je rirai, car les contes de mon papa ſont toujours gais.

LA MERE.

Vous verrez, & vous me direz votre ſentiment.... Cependant, ſi je vous dis mon conte à préſent,

qu'eſt-ce que je conterai à notre aſſemblée ?

EMILIE.

Bon, maman, vous en direz un autre. Vous en ſavez plus, je parie, que nous n'avons de doigts entre nous deux.

LA MERE.

Eh bien, ſoit. Auſſi bien l'hiſtoire que vous allez apprendre eſt ſi courte qu'il n'y aurait pas de quoi briller convenablement dans l'aſſemblée de famille.

EMILIE.

Voyons donc, recueillons-nous, & obſervons comment il faut conter.

LA MERE.

Cela ſera bientôt vu, car mon conte n'a pas autant d'ingrédiens que celui que vous m'avez fait. C'eſt, comme je vous ai dit, un fait arivé à votre

pere; vous ſavez qu'il eſt ſuccinct dans ſes récits.

EMILIE.

Succinct, c'eſt-à-dire, précis & bref?

LA MERE.

Il a couru ce matin à pied pour ſes afaires; il a voulu paſſer l'eau pour revenir de l'eſplanade des Invalides à la place de Louis XV. En montant dans le bateau, il a vu accourir une femme du peuple qui lui a demandé la permiſſion de profiter de l'occaſion. Pendant que le batelier les paſſe, votre pere, par déſœuvrement, demande à la femme où elle demeure. — Au Gros-Caillou. — Ce qu'elle fait. — Elle éleve trois enfans, elle file, & ſon mari travaille dans les carrieres. — Et qu'allez-vous faire de l'autre côté de la riviere? — Je vais au Roule chercher du pain chez mon boulanger. — Votre boulanger demeure bien loin

de votre quartier. — J'y vais tous les trois jours réguliérement, & n'achete jamais mon pain ailleurs. — C'eſt donc pour perdre votre temps? — Monſieur, Monſieur, vous jugez bien vîte. Mon boulanger eſt un brave homme. Il demeurait autrefois au Gros-Caillou. Mon pauvre mari tomba malade; nous étions dans la peine, abandonés de tout le monde. Mon boulanger ſeul m'a dit: Que cela ne vous inquiete pas, brave femme. Il nous a fourni pendant trois mois le pain à crédit. La bénédiction divine eſt revenue; nous l'avons payé, grâces à dieu. Depuis, les circonſtances l'ont forcé de quiter notre quartier & d'aller s'établir au Roule. Il n'y eſt pas encore achalandé comme chez nous, & j'y vais porter mon argent & chercher mon pain; & eût-il la pratique du Roi, j'irais chercher mon pain chez lui. — Voilà mon conte, ma chere amie, ou plutôt celui de votre pere.

EMILIE.

O les braves gens !

LA MERE.

Qui ?

EMILIE.

Mais le boulanger, & puis la femme auſſi.

LA MERE.

Mais votre pere a eu un grand tort.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Il lui a dit : Brave femme, combien avez-vous d'enfans, — Deux garçons & une fille ? — Et moi auſſi, brave femme, j'ai deux garçons & une fille. Tenez, à cauſe de vos trois enfans & des trois mois de crédit, il faut que je vous avance l'argent de votre pain pour trois mois.

J'ai aussi une brave femme chez moi, venez la voir & ses trois enfans.

EMILIE.

Il est drôle, mon papa, avec sa brave femme & ses trois enfans.

LA MERE.

Et il lui a donné son adresse.

EMILIE.

Eh bien, maman, quel tort trouvez-vous donc à mon papa? Serez-vous bien fâchée de voir ariver chez vous la brave femme?

LA MERE.

Ne voyez-vous pas que c'est son adresse qu'il fallait lui demander, & non lui donner la nôtre? La brave femme ne passe la riviere que pour aller chez son boulanger; je parie qu'elle ne quitera pas ses trois enfans pour venir nous chercher.

EMILIE.

Vous croyez, maman? Oh que j'en ferais fâchée?

LA MERE.

Si nous favions où la prendre, nous lui aurions fait une vifite en nous promenant.

EMILIE.

Ah, maman, tâchons de la découvrir. Il faut que mon papa, pour fa pénitence, fe mette à fa pifte. De quoi s'avife-t-il auffi d'être étourdi comme fa fille?

LA MERE.

C'eft qu'il ne s'atendait pas à un fi beau paffage de la riviere.

EMILIE.

Vous avez bien raifon, maman, voilà véritablement un beau paffage & une belle hiftoire!

LA MERE.

Eh bien, il faut que celle que vous nous conterez, ſoit encore plus belle.

EMILIE.

Ah ciel, j'étais à cent lieues de mon hiſtoire que je ne ſais pas encore ! Courons vîte, il n'y a pas un inſtant à perdre.

LA MERE.

Mais ſi en faiſant de ces ſauts, vous vous caſſez le cou, adieu l'hiſtoire & l'hiſtoriene.



ONZIEME CONVERSATION.

EMILIE

(*frape doucement à la porte du cabinet.*)

LA MERE.

QUI eſt là?

EMILIE.

Maman, c'eſt la petite perſone qui vient ſur la pointe des pieds.

LA MERE.

Et que me veut la petite perſone ſur la pointe des pieds?

EMILIE.

Ah, vous écrivez.... J'en ſuis fâchée.

LA MERE.

Pourquoi ?

EMILIE.

Mais à qui écrivez-vous donc ?

LA MERE.

C'eſt à quelqu'un à qui j'ai à faire & que vous ne connaiſſez pas.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que vous lui mandez ?

LA MERE.

Ah, la petite perſone eſt curieuſe ! Et qu'eſt-ce que cela vous fait ?

EMILIE.

Rien ; mais c'eſt pour le ſavoir.

LA MERE.

Ah, ah ! Et trouvez-vous cette curioſité bien placée ? Car ſi par hazard elle était indiſcrete & ſans objet, cela ſerait fâcheux.

EMILIE.

Comment donc, maman?

LA MERE.

Lorſque vous me parlez tout bas de choſes qui vous intéreſſent, ſi une de vos petites amies, de vos compagnes du Palais royal par exemple, venait vous interrompre & vous demander de quoi il s'agit, que diriez-vous?

EMILIE.

Ah, c'eſt différent, je dirais qu'elle eſt bien curieuſe, & que cela ne la regarde pas.

LA MERE.

Vous croyez donc qu'elle commettrait une faute contre la politeſſe & la diſcrétion?

EMILIE.

Sans doute, maman.

LA MERE.

Je meurs de peur que la petite

perſone n'ait commis la même faute avec moi; & cependant elle me doit bien autant d'égards que votre petite amie vous en doit. Ne le penſez-vous pas ?

EMILIE.

Mais vous ne cauſiez pas tout bas, ma chere maman, vous écriviez.

LA MERE.

C'eſt-à-dire, que je cauſais tout bas avec un abſent. L'écriture eſt la converſation avec les abſens; on n'a pas d'autre moyen de leur communiquer ſes penſées. On confie ſes ſecrets au papier; & voilà pourquoi ce qui eſt écrit eſt ſacré. On ne peut pas plus ſe permettre de lire les papiers que l'on trouve ſous ſa main, quand ils ne nous ſont pas adreſſés, que d'écouter deux perſones qui parlent bas.

EMILIE.

Il n'eſt donc pas bien d'écouter deux perſones qui ſe parlent ?

LA MERE.

Non certes, à moins qu'on ne vous en prie.

EMILIE.

Eh bien, je ne le ſavais pas. Moi, je n'écoutais pas, parce que je n'en avais pas envie. Vous m'apprenez, maman, qu'il ne le faut pas.

LA MERE.

Votre réflexion vous l'aurait appris bien mieux. Si vous aviez jamais écouté avec le déſir de ſavoir ce que les autres ne veulent pas que vous ſachiez, ce ſerait un vice de caractere qu'il faudrait déraciner.

EMILIE.

Lequel donc?

LA MERE.

Un très-grand vice, celui de la curioſité.

EMILIE.

Allons, maman, déracinons bien vîte.

LA MERE.

Heureusement cela sera aisé, car je me persuade que vous n'avez pas ce vice. Mais écouter par étourderie, par légéreté, par inadvertance ou faute d'égards pour les autres, est aussi un tort & un grand tort.

EMILIE.

Bon ! Quand je verrai deux persones se parler, je me mettrai à courir de toutes mes forces.

LA MERE.

Il n'est pas nécessaire de s'essoufler. La discrétion n'est pas si bruyante. On s'éloigne sans affectation, sans que cela fasse événement. Deux pas suffisent pour vous mettre hors de portée d'écouter ce que l'on dit avec le dessein de n'être pas entendu.

EMILIE.

J'en ferai trois, ſans faire ſemblant de rien.

LA MERE.

Puis donc qu'il ne faut pas écouter, il eſt clair que ce ſerait manquer à la probité & à toutes les loïx de l'honneur & de la ſociété, que de lire un papier qui ne s'adreſſe pas à vous, ou qui eſt adreſſé à un autre.

EMILIE.

C'eſt donc une choſe bien importante qu'un chifon de papier?

LA MERE.

Si importante, que quelquefois la vie, la fortune, ou du moins la tranquillité, le bonheur & le malheur de la vie en peuvent dépendre.

EMILIE.

Maman, cela fait trembler! Mais ſouvent

fouvent auſſi, je le crois du moins, le chifon de papier eſt fort indifférent.

LA MERE.

J'en conviens; mais comme on ne peut le ſavoir d'avance, la loi qui défend d'y toucher reſte la même.

EMILIE.

Oui, c'eſt le plus court.

LA MERE.

Notre penſée eſt à nous; elle nous apartient inconteſtablement. Peut-on vous empêcher de penſer?

EMILIE.

Non, on ne peut pas m'empêcher de penſer à ce que je veux.

LA MERE.

Ni vous obliger de dire votre penſée, que lorſque cela vous convient & à qui vous jugez à propos. Or, qu'eſt-ce que vous écrivez ſur le papier?

EMILIE.

Mais ce que je veux, ce qui me passe par la tête.

LA MERE.

C'est-à-dire, vos pensées. Et quel qu'autre que vous peut-il savoir si votre intention est qu'on connaisse vos pensées, & si votre volonté n'est pas de les tenir cachées, ou de ne les confier qu'à une telle persone ?

EMILIE.

Non, à moins que je ne le dise, on ne le sait pas.

LA MERE.

On sait encore moins de quelle importance il peut être pour vous que votre pensée ne soit connue que de la persone à laquelle elle s'adresse, parce que persone ne sait nos afaires comme nous-mêmes.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Ainſi notre penſée eſt notre propriété la plus ſacrée, la plus intime. Et lire un chifon de papier, pour parler comme Emilie, qui ne vous apartient pas, qui renferme des penſées qui ne s'adreſſent pas à vous, c'eſt faire une choſe qui peut avoir toute la difformité d'une trahiſon, d'une baſſeſſe, d'une infamie, enfin de ce qu'il y a de plus vil & de plus déshonorant au monde.

EMILIE.

Mais, maman, on fait cela par étourderie.

LA MERE.

Cela vous prouve à quel blâme l'étourderie & le défaut de réflexion peuvent expoſer.

EMILIE.

Oh, je ne parle pas pour moi. Je vous promets, maman, que pour rien au monde on ne me fera plus toucher à un papier qui n'eſt pas à moi.

LA MERE.

Je l'eſpere, parce que je me flate qu'Emilie aura des principes ; & voilà, par exemple, un de ces principes qu'une perſone bien née n'oublie jamais.

EMILIE.

Combien il faut ſavoir de choſes, maman, pour être bien née ! Tous les jours j'apprends quelque choſe de nouveau, en y penſant, & même ſans y beaucoup penſer.

LA MERE.

Mais ce n'eſt pas pour apprendre du nouveau, ni même pour ſavoir à qui j'écrivais, que vous êtes venue?

EMILIE.

Mon dieu non. Je voulais vous dire, maman.... Mais je crois que cela pourait nous faire causer bien long-temps, bien long-temps; & si votre lettre est pressée....

LA MERE.

Elle ne l'est pas. Atendez-moi ici, je vais revenir.

EMILIE.

Vous allez donc serrer vos papiers? Mais vous ne serez pas long-temps, maman?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

C'est bon, je vais rêver pendant ce temps-là à ce que je voulais vous dire....

LA MERE.

Allons, prenons notre ouvrage, & voyons ce qui vous occupe.

EMILIE.

C'est bien dit, maman, voyons.... Premiérement.... je venais vous dire.... que je vous aime de tout mon cœur.

LA MERE.

Mademoiselle, je vous suis très-obligée.

EMILIE.

Madame, vous êtes bien bonne, il n'y a pas de quoi.

LA MERE.

Après.

EMILIE.

Oui, j'y suis.... Ce chifon de papier que je vois toujours là dans ma tête, pour n'y pas toucher, m'a un peu barbouillé mes idées.... Ah!... N'avons-nous pas dit l'autre jour qu'il fallait avoir une confiance entiere en vous?

LA MERE.

Moi? Je ne vous ai jamais dit cela.

EMILIE.

Comment, vous ne voulez pas que j'aie de la confiance en vous?

LA MERE.

Pour vouloir, oui; je vous assure que je le veux très-fort.

EMILIE.

Mais, ma chere maman, expliquez-vous donc. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

LA MERE.

Je voudrais mériter votre confiance, je ne penserai jamais à l'exiger.

EMILIE.

Mais c'est la même chose, puisque vous l'avez.

LA MERE.

Point du tout, cela eſt fort diffé-rent. La confiance eſt le don le plus libre qui exiſte ; on peut l'acorder à celui qui nous l'inſpire, mais elle ne peut s'exiger. Si j'ai votre confiance comme vous dites, c'eſt que vous avez remarqué ſans doute que j'en ai beaucoup en vous ; c'eſt que les premiers eſſais que vous avez faits en me confiant vos petites afaires, vous ont apparemment réuſſi ; c'eſt que vous vous en êtes bien trouvée. Point d'inconvénient & très-ſouvent peut-être du profit, c'eſt un bon marché que cela. Cette expérience a fortifié & augmenté de jour en jour votre confiance en moi.

EMILIE.

Maman, c'eſt vrai à la lettre.

LA MERE.

Si au lieu de m'en raporter à votre

expérience, je vous avais commandé, Mademoiselle, il me faut votre confiance, je la veux toute entiere; il faut que je sache tout ce qui vous passe par la tête....

EMILIE.

Eh bien, je crois que vous l'auriez encore eue de cette façon-là.

LA MERE.

Et moi, je crois que non. Je pense que chacun aime à être maître dans son intérieur, & les petites persones plus que les autres.

EMILIE.

Comment cela, maman?

LA MERE.

C'est-à-dire, que chacun aime à disposer de ses pensées, comme bon lui semble & en faveur de qui il lui plaît, & que le mot *Il faut* n'est pas celui qu'il faut pour en avoir sa part.

EMILIE.

Cela eſt vrai, maman. *Il faut* n'eſt pas doux à l'oreille.

LA MERE.

Il faut cependant, ma chere amie, prendre garde aux termes dont on ſe ſert dans la converſation, ſans quoi on brouille toutes ſes idées. Ce n'eſt pas là une afaire de liberté ou de fantaiſie; *il faut* eſt de rigueur ici, parce qu'enfin il ne faut pas que la converſation reſte inintelligible. Si vous exprimez mal votre idée, comme vous venez de faire par exemple, celui qui vous écoute ne la comprendra pas, ou la comprendra mal.

EMILIE.

Eh oui, & puis le barbouillage.

LA MERE.

Ainſi, déſirer & exiger la confiance, ſont deux idées tout à fait diverſes.

EMILIE.

Eh bien, je ne l'aurais pas ſu ſans vous, ma chere maman.

LA MERE.

Avec de l'attention & de la réflexion on apprend à démêler ſes idées, comme avec un peu d'attention & d'adreſſe on démêle un écheveau de ſoie. Et puis, quand on a une amie de confiance & qu'on eſt embaraſſée ſur la ſignification préciſe d'un terme, on la lui demande.

EMILIE.

Cela eſt vrai; mais c'eſt que je les ſais tous à-peu-près.

LA MERE.

Me voilà derechef embrouillée. Vous voulez dire apparemment que vous comprenez à-peu-près la ſignification de tous les mots dont vous vous ſervez, & ce n'eſt pas ce que

vous dites : car on peut fort bien ſavoir un mot, un terme, ſans comprendre toute l'étendue de ſa ſignification. Mais laiſſons cela. Vous me trouveriez à la fin chicaneuſe, ſi je me permettais d'éplucher ainſi vos diſcours, & il pourait m'en coûter une partie de votre confiance. Revenons à nos moutons. Vous diſiez donc ?

EMILIE.

Je vous diſais, ma chere maman, que ſans ſavoir ſi vous avez déſiré ou exigé ma confiance, toujours eſt-il conſtant que vous la poſſédez toute entiere; & que je vous dis tout, mais tout ce qui me paſſe par la tête. Or j'ai remarqué....

LA MERE.

Et qu'avez-vous remarqué ?

EMILIE.

Ah, j'ai remarqué quelque choſe....

LA MERE.

Et c'eſt ?

EMILIE.

Vous venez de dire une choſe qui m'a beaucoup frapée.

LA MERE.

Eh, mon dieu, voyons donc.

EMILIE.

Ah, je ne ſais ſi c'eſt bien vrai.

LA MERE.

Que vous me faites languir !

EMILIE.

Allons, allons, je m'en vais vous le dire ſans autre façon.... Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez beaucoup de confiance en moi.

LA MERE.

En doutez-vous ?

EMILIE.

Non, maman, puiſque vous le dites; mais tenez, franchement, je ne m'en étais pas aperçue. Au reſte, je ne vous en fais point de reproche au moins. Je ſais à préſent que la confiance doit ſe mériter & ne peut s'exiger. Vous n'avez pas beſoin de mes conſeils comme j'ai beſoin des vôtres. Mais pourquoi dites-vous que vous avez de la confiance en moi?

LA MERE.

Parce que cela eſt vrai; & ſi vous n'étiez pas ſi précipitée dans vos jugemens, ſi vous réfléchiſſiez un peu, vous verriez qu'à tout inſtant je vous donne des preuves de ma confiance.

EMILIE.

Et moi, j'ai remarqué au contraire, il y a long-temps, que vous ne me diſiez pas tout.... Bien entendu que la confiance ne s'exige pas.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce que je ne vous ai pas dit?

EMILIE.

Mais je ne ſais pas....

LA MERE.

Mais encore?

EMILIE.

Mais, maman.

LA MERE.

Il me ſemble, quand on accuſe, qu'il faut parler clair, & avoir ſes preuves toutes prêtes.

EMILIE.

Maman, je ne vous accuſe de rien; mais dites vrai: vous avez bien des liaiſons, bien des afaires, vous recevez beaucoup de lettres: eh bien, vous ne me dites jamais rien de tout cela.

LA MERE.

Et voilà mes torts prouvés en fait de confiance? Mais lorſque vous parlez à vos petites amies, ſur-tout lorſque vous leur parlez bas, eſt-ce que j'écoute ou que je vous queſtione?

EMILIE.

C'eſt que cela ne vous intéreſſe pas.

LA MERE.

Plus que vous ne penſez.

EMILIE.

Vrai?

LA MERE.

Vous pouvez m'en croire.

EMILIE.

Eh bien, ma chere maman, je vous dis toujours tout; mais vous n'y faites pas toujours grande attention.

LA MERE.

Et pour que le marché ſoit égal,

il faut que je vous dise tout aussi?

EMILIE.

Mais si cela vous convient.

LA MERE.

Allons, disons.... Il ne me reste plus qu'un scrupule.

EMILIE.

Et quoi donc?

LA MERE.

Serez-vous bien aise que je dise à d'autres ce que vous me confiez?

EMILIE.

Maman, je suis bien sûre que vous ne dites à persone ce que je vous confie.

LA MERE.

Vous croyez donc le secret & la discrétion indispensables pour inspirer la confiance?

EMILIE.

Très-sûrement, maman.

LA MERE.

Et si j'allais confier aux autres ce que vous me dites, je perdrais votre confiance ?

EMILIE.

Je crois que je n'en pourais plus avoir.

LA MERE.

En ce cas, je ne sais comment je ferai pour vous confier ce que me disent les autres, sans perdre également leur confiance.

EMILIE.

Ah, c'est un embaras, cela. Mais c'est qu'il est beau de tout savoir.

LA MERE.

Et moi, je trouve qu'en ce genre il est bien commode de ne rien savoir.

Vous n'ignorez pas combien il faut être réſervé & diſcret ſur ce qui ne nous regarde pas. Quand on ne ſait rien, on eſt sûr de ne pas parler des afaires des autres mal-à-propos; on ne craint pas de leur nuire par légéreté ou par inconſidération, en s'en mêlant ſans néceſſité.

EMILIE.

Cependant, maman, convenez que c'eſt beau d'avoir des afaires. On n'a plus l'air petite fille. On eſt obligé de ſortir, de parler au Miniſtre, de voir Monſieur le Premier Préſident, de ſe faire écrire chez Madame la Ducheſſe une telle. On rentre, on a dix lettres à lire & à écrire. Je vous aſſure, maman, que c'eſt fort beau.

LA MERE.

Ah, ma pauvre Emilie, que vous regréterez un jour la ſécurité, le calme & l'oiſiveté de votre âge, & que

vous ferez détrompée de la beauté des afaires !

EMILIE.

Vous croyez, maman? Mais si elles ne sont pas belles, pourquoi en avoir ?

LA MERE.

Cela ne dépend pas de nous; il faut faire les sienes. Mais il n'y a que les gens désœuvrés, ignorans & frivoles qui s'occupent ou s'amusent des afaires des autres. Il n'y a guere que ceux-là qui soient curieux; & souvent encore ils sont aussi bavards, redisans & dangereux.

EMILIE.

Et pense-t-on d'eux comme cela dans le monde ?

LA MERE.

Certes. On les craint, on les fuit.

EMILIE.

Il faut encore que je me souviene

de cela. Mais, maman, vous, vos afaires, pourquoi ne me les dites-vous pas ?

LA MERE.

Soyez sûre que je désire avec passion d'avoir en vous une amie à laquelle je puisse confier mes afaires, mes soucis, mes peines, & que la crainte seule de troubler la sérénité & le bonheur de vos jours innocens pourait me faire balancer.

EMILIE.

D'abord, maman, je vous assure que vous pouvez compter sur ma parfaite discrétion.

LA MERE.

J'y compte; mais pour y compter davantage, il faut que je ne remarque en vous aucun penchant à la curiosité : car je ne puis m'ôter de la tête que la curiosité & l'indiscrétion

ſont deux ſœurs qui marchent toujours enſemble.

EMILIE.

Et à propos de cela, maman, dois-je vous dire auſſi les afaires des autres?

LA MERE.

Voilà une queſtion vraiment délicate.

EMILIE.

Et importante. Il eſt vrai que perſone ne m'a encore rien confié; mais cela peut venir d'un moment à l'autre. Et ſi l'on me priait encore de ne pas vous dire quelque choſe, comment faire?

LA MERE.

Lorſque j'étais à votre âge, je me diſais: Je ne veux pas recevoir de confidence, juſqu'à ce que je ſois en état de diſcerner celles qui doivent

être ſacrées, d'avec celles ſur leſquelles il eſt bon de me conſulter avec ma mere.

EMILIE.

Mais, maman, on ne peut pas empêcher les gens de parler?

LA MERE.

Pardonez-moi, on peut prévenir les confidences. Moi, je diſais, par exemple : Sur toutes choſes ne me dites pas votre ſecret, ſi vous ne voulez pas que ma mere le ſache, parce que je ne ſuis pas acoutumée à lui rien cacher.

EMILIE.

Fort bien. Je dirai, Tenez, maman & moi, nous ne ſommes qu'une, nous n'avons point de ſecret l'une pour l'autre; on nous appelle dans la maiſon les inſéparables. Parlez-moi, c'eſt comme ſi vous lui parliez; aran-

gez-vous là deſſus. Si cela vous convient, dites votre afaire ; ſinon, gardez-la.

LA MERE.

Voilà qui eſt parfaitement ſage ; vous n'aurez pas promis le ſecret, & vous n'aurez pas voulu l'entendre. Vous acquerrez encore la réputation d'une perſone prudente & vraie.

EMILIE.

Et c'eſt joli d'être prudente & vraie ; n'eſt-ce pas, maman ?

LA MERE.

Oui, ce ſont deux belles qualités. Voulez-vous d'ailleurs une regle sûre ſur la diſcrétion qu'on doit aux autres ? La voici : Si leur ſecret ne vous regarde en aucune maniere, il n'y a aucun inconvénient pour vous dans un ſilence abſolu ; mais ſi ce ſecret vous intéreſſe de près ou de loin,

alors

alors on dit, Permettez que je consulte aussi mes amis.

EMILIE.

Non, non, je m'en tiens à ce que maman & moi, nous ne sommes qu'une, & qu'on s'arange là dessus. Il est vrai qu'elle ne me dit pas tout; mais moi, j'ai du plaisir à ne lui rien cacher.

LA MERE.

Pourquoi donc, puisque nous ne sommes qu'une, faisiez-vous tant de façons pour me dire qu'il vous semblait que je n'avais pas de confiance en vous?

EMILIE.

C'est que j'étais persuadée que j'avais tort; mais je ne savais pas comment.

LA MERE.

Eh bien, le moyen de l'apprendre, c'était d'en parler.

EMILIE.

Vous avez raiſon. N'eſt-ce pas là de la fauſſe honte?

LA MERE.

Et la fauſſe honte a toutes ſortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Oui, elle fait qu'on reſte dans l'ignorance & dans ſes erreurs, & qu'on n'aurait pas appris quelque choſe ſur la curioſité & ſur la diſcrétion, qu'on eſt pourtant bien aiſe de ſavoir.

LA MERE.

Sans compter qu'elle fait mal juger de ſes amies de confiance, & que c'eſt les offenſer que de balancer à leur dire ce qu'on penſe d'elles.

EMILIE.

Oh ceci eſt ſérieux.... Mais, maman, ſi vous vouliez pourtant me dire un ſecret d'afaires, vous me feriez un grand plaiſir.

LA MERE.

Un ſecret d'afaires! Vous aimez donc bien les afaires?

EMILIE.

Mais je crois qu'oui.

LA MERE.

Allons, voyons.

EMILIE.

Faut-il garder le ſecret?

LA MERE.

Non pas abſolument; mais comme il n'eſt ni poli ni convenable d'entretenir les autres de ſes afaires, il eſt inutile d'en parler.

EMILIE.

Oh oui, il ne faut rien faire d'inutile. Eſt-ce que vous me demanderez conſeil?

LA MERE.

J'eſpere que vous ne me refuſerez pas vos avis.

EMILIE.

Non sûrement, je vous les donnerai de tout mon cœur.

LA MERE.

Je n'ai donc plus que l'embaras de me rapeler une afaire qui ſoit digne de vous être confiée.... J'ai beau chercher, il ne me vient rien à l'eſprit, là tout d'un coup.... Je ſuis fâchée que votre papa ne ſoit pas ici. Il vous propoſerait vingt afaires pour une, & ferait très en état de ſatisfaire le goût précoce que vous montrez & dont je ne me doutais pas il y a un quart d'heure... Tenez, faiſons une choſe. Nous avons aſſez cauſé, remettons la partie à tantôt. J'ai ma lettre à finir; & vous, peut-être vos gambades à faire, avant de nous mettre à table. Mais tantôt, ou votre papa poura reſter avec nous, & vous aurez entiere ſatisfaction, ou bien il me laiſſera ſes pleins pouvoirs pour vous conſulter

ſur quelque afaire importante, & je ſens d'avance qu'il s'en trouvera parfaitement bien.

EMILIE.

Vous me promettez, maman, de ne pas l'oublier?

LA MERE.

Il n'y a point de danger; quand je pourais l'oublier, vous ſauriez bien m'en faire ſouvenir.



DOUZIEME CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, maman, ne vous l'avais-je pas bien dit? Je crois que c'était un pressentiment. Notre secret d'afaires, qu'est-il devenu? Il vous est arivé du monde au moment où nous devions commencer notre travail. Le lendemain il vous est survenu une afaire, le surlendemain d'autres embaras : en un mot mon papa est parti pour son régiment sans avoir pu me consulter. Le proverbe dit, Ce qui est différé n'est pas perdu; & moi je dis, Ce qui est différé ne se retrouve jamais à propos.

LA MERE.

Vous faites là l'hiſtoire de la vie humaine. Elle eſt ſujete à tant de viciſſitudes, que le ſage apprend de bonne heure à ne pas compter ſur les événemens, & qu'il ſe ſoumet ſans peine aux contrariétés dont la vie eſt remplie. Au reſte, dans cette occaſion, c'eſt votre papa qui en eſt la victime, puiſque ſon départ le prive de vos conſeils.

EMILIE.

Ma chere maman, vous prenez la liberté de vous moquer ſouvent de votre Emilie.

LA MERE.

Vous conſervez donc toujours cette paſſion pour les afaires ?

EMILIE.

Certainement, maman.

LA MERE.

A votre âge une paſſion qui dure

plus de huit jours ! Cela passe le badinage. Eh bien, pour ne pas faire mentir le proverbe, je vous prouverai que ce qui est différé n'est pas perdu.

EMILIE.

Et comment ferez-vous ?

LA MERE.

Je vous consulterai sur un secret d'afaires, pour me servir de vos termes.

EMILIE.

Allons, tant mieux, maman. Me voilà prête.

LA MERE.

Mais êtes-vous arivée avec le recueillement nécessaire ? Vous n'êtes pas à ignorer que les afaires demandent une grande attention, & qu'il ne s'agit pas de sauter d'un sujet à un autre, comme certaines persones de ma connaissance se le permettent quelquefois.

EMILIE.

N'ayez pas peur, ma chere maman.

LA MERE.

Allons donc, voyons. Donnez-moi ce carton. Je vous chercherai une lettre d'afaires... Tenez, en voilà une d'un régisseur de votre papa.

EMILIE.

Ah, votre intendant! C'est un brave homme, maman, que ce Monsieur Pervilé! Il me regarde toujours, comme s'il voulait me manger des yeux, & puis il me dit, avec une voix étoufée: Allons, notre Demoiselle, allons, grandissez bien. J'ai vu votre maman pas plus grande que vous; il faudra bien que je vous voie aussi grande qu'elle.

LA MERE.

Mais je ne vous parle pas de Monsieur Pervilé; je vous parle du régis-

ſeur de Champorcé que vous n'avez jamais vu. Il a un différend avec votre papa.

EMILIE.

Ah, sûrement il a tort.

LA MERE.

Comment, vous jugez avant que d'avoir examiné?

EMILIE.

C'eſt que je connais mon papa. Il eſt juſte & bon, & il n'a jamais tort.

LA MERE.

Avant de juger, il faut avoir écouté les deux parties.

EMILIE.

Allons, écoutons.

LA MERE.

Je vous préviens qu'il faut lire cette lettre d'un bout à l'autre & ſans diſ-

traction, pour en bien saisir le sens. On ne peut s'arrêter sous aucun prétexte, pas même pour tousser ou se moucher, encore moins pour interrompre la lecture par des questions; il faut garder ses questions, ses avis & son sentiment pour la fin.

EMILIE.

Soit, je me soumets à toutes ces loix.

LA MERE.

Je crains que cette lettre ne vous ennuie. Voyez, consultez-vous. Il ne faut pas la commencer, ou bien il faut l'achever, sans se permettre une pause; & je vous avoue qu'elle n'est pas courte.

EMILIE.

Mon dieu, tant mieux, maman, tant mieux; nous en resterons plus long-temps ensemble.

LA MERE.

C'eſt donc votre deſſein de la lire tout entiere & de ſuite?

EMILIE.

Sans doute, maman, ſans doute; je vous en donne ma parole.

LA MERE.

C'eſt votre dernier mot? Allons, liſez.

EMILIE

(*lit.*)

MONSIEUR,

(Puiſque Monſeigneur ne veut pas être ce qu'il eſt : ce qui fait qu'il ne l'eſt ni plus ni moins, ſuivant le proverbe auſſi ancien que la création, qui dit : A TOUT SEIGNEUR TOUT HONEUR.)

Dès que Dieu notre Sauveur a jugé à propos de retirer de ce monde notre défunt ſeigneur & maître, je n'ai que des grâces à lui rendre de ce

qu'il vous a choisi pour hériter de sa terre de Champorcé-le-Vicomte; & encore, qu'il vous a inspiré de me maintenir dans mon poste de régisseur, ce qui fait que mon devoir est & sera de continuer à faire fleurir vos droits, & donner preuve de mon zele à exécuter vos ordres, comme j'ai toujours fait du temps du seigneur défunt. Et d'abord après dieu, quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre de ce que ne pouvant venir ici pour le présent, il vous a plu de me faire aller à Mortaigne & de m'épargner par là le chagrin de me transporter à Paris : ayant fait vœu de pere en fils, d'éviter cette ville de perdition, autant qu'il dépendra de nous, à l'occasion de ce que mon grand-pere, faisant sa premiere sortie de Champorcé, à l'âge de vingt-trois ans & demi, bien monté & amplement pourvu de hardes, & s'acheminant vers ce goufre, pour s'y faire

payer d'une ſomme de deux cens écus, due à ſon pere, mon biſaïeul, eut le malheur, tout en arivant, de perdre, dans je ne ſais quelle bagâre, & ſa bête & ſa charge, ce qui le mit dans la néceſſité de ſe rendre à pied, ſans ſuperflu & ſans néceſſaire, au Grand Monarque, chez le ſieur Toupiol, l'aigle des aubergiſtes de ce temps, à la Grand'Pinte, chez qui ſon pere lui avait recommandé de loger, ſans que par la ſuite il pût ſe faire payer de la créance des deux cens écus: ainſi qu'il eſt plus amplement conſigné dans notre chronique de famille que je dois laiſſer à mes enfans pour leur inſtruction, comme je l'ai héritée de mes peres pour la miene, ſauf augmentation & continuation. Ce qui, pour revenir à ce qui eſt dit de l'autre part, m'aurait fait fauſſer mon ferment par pure obéiſſance, laquelle aurait ainſi fait tache dans une vie ſans tache & ſans reproche.



En conséquence de tout ce préalable, Monsieur n'a pas plutôt été parti de Mortaigne, que j'ai repris la route de Champorcé-le-Vicomte, bien résolu de ne pas obéir en tout aux instructions précises qu'il vous a plu de me donner, m'étant aperçu distinctement dans nos discours & pourparlers ; que vous entendiez bien mieux le profit du service du Roi qui est notre maître à tous, que ce qui concerne la régie de votre terre de Champorcé-le-Vicomte à votre profit. Et pour commencer la besogne par l'obéissance, je me suis incontinent transporté à la ferme du Petit-Hurleur, pour conférer avec Jacques Firmin, suivant vos intentions, à tête reposée ; pour quel effet je l'ai même prié d'arrêter son moulin, dont le bruit est étourdissant pour quiconque n'est pas meûnier. Et tout en buvant un coup de bonne amitié, j'ai mis à profit le temps de notre

conférence, pour faire entrer le susdit dans vos vues qui ne sont pas les mienes, de sorte que je l'ai presque décidé à nous rendre à l'amiable les différens petits cantons que votre fantaisie est de partager, je ne sais à quelle instigation, entre différens habitans du lieu, & que feu Monseigneur votre frere, se réglant sur mes avis & entendement, avait sagement réunis au moulin du Petit-Hurleur, pour n'en faire qu'une seule & grosse & bonne ferme. Ce projet vous tenant si fort au cœur, Jacques Firmin ne veut plus le contrarier que par forme de crainte, qu'ayant eu les reins assez forts pour tenir à lui seul toute la ferme, on ne lui laisse sur le corps toute la taille personele dont il est présentement grévé, malgré qu'il aura dépecé sa ferme en autant de portions, qu'il vous prend fantaisie de favoriser de particuliers de ce lieu. Or pour ce qui est de cela, j'ai avancé

hardiment que jamais la protection de Monsieur, vis-à-vis de Monseigneur l'Intendant, ne se reposerait, qu'il ne fût déchargé au prorata, comme c'est au reste juste & équitable. Ainsi je suppose cette afaire en bon train de s'aranger au terme de la Noël sans autre difficulté, à l'encontre toutefois des vœux & prieres que je ferai tous les dimanches & fêtes, les supprimées y comprises, pour qu'elle ne s'arange pas. Car enfin, quel profit trouverons-nous à avoir quatorze ou quinze fermiers, auxquels je ne connais pas de bien au soleil, à la place d'un Jacques Firmin qui payait toujours en especes sonantes & n'était jamais en retard, & qui n'a pas son pareil dans vingt paroisses à la ronde? Quand je dis, *Trouverons-nous*, dieu m'est témoin que ce n'ést pas moi que j'ai en vue. Plus un régisseur a à régir & à tracasser, plus il est, comme de raison, boufi de considération &

de gloire ; & comme je ne hais pas le tracas, mes quatorze fermiers me vaudront peut-être dix années de vie de plus. Mais l'embonpoint de votre recete fleurira-t-il comme par le passé ? C'est là le *hic* sur lequel je voudrais avoir le cœur aussi net que sur mes tracas. Jacques Firmin, qui voit loin, dit : « Il y a peut-être
» un petit grain de vanité dans mon
» fait, de vouloir pénétrer la pensée
» d'un Seigneur qui a fait la guerre
» aux ennemis du Roi ; mais je vois
» bien où cela tend. Monseigneur
» croit . . . (*Il parle lui comme il veut,*
» *la langue ne lui est pas liée.*) que j'ai
» assez à faire avec mon moulin qui
» est bien le sien ; qu'il faut que cha-
» cun vive à son tour, & que dieu
» m'ayant béni dans sa ferme, il faut
» qu'il y bénisse pareillement les Ha-
» nequins, les Maslards & les Pince-
» mailles, c'est-à-dire, révérence par-
» ler, qu'il en fasse des Jacques Firmins

» en miniature. Or pour ce qui eſt de » cela, je le veux bien. N'ayant point » d'enfans, mon moulin, avec la » bénédiction divine, me donnera » tout autant de tintoin qu'il m'en » faut, pour n'être pas planté là dans » mes vieux jours comme un piquet » les bras croiſés ».

Juſques ici le diſcours de Jacques Firmin ſur votre lubie. J'ai enſuite conſulté Monſieur notre Curé qui, ſans s'expliquer ſur le fond, me dit : *Mon enfant, le* Je le veux *eſt prononcé.* Et quand je lui objecte que j'avais deſſein de pouſſer votre ferme un cinquieme plus haut au bail prochain, & que ſans vouloir faire tort à perſone, dieu ſait ſi ſeulement un ſeul de ces Maſſards ou Hanequins eſt ſolvable, & quand il y aura des retards ou des pertes, pour qui en ſera le profit, notre Paſteur hoche de la tête, me frape ſur l'épaule, & me dit : *Soyez tranquille, du profit il y en aura pour*

quelqu'un. Voilà tout ce que j'en tire & où en sont les choses. Il faut que Monsieur me pardone mon âpreté à le lui exposer naturélement; j'ai promis d'obéir, mais je n'ai pas promis de me taire.

Maintenant, s'il est écrit que le serviteur doit céder au maître dans les occasions majeures, il faut aussi que le maître ait pour agréable de ne pas troubler la gestion du serviteur par ses vues pacifiques; il faut que je puisse soutenir vos droits & faire la guerre aux gens retors, à mon contentement. Jacques Firmin a beau faire la poule mouillée, & me dire: *J'ai tous les jours que dieu donne, plus de grains à moudre que je n'en peux mettre en sacs*; je l'obligerai à me requérir, & en vertu de sa requisition, je prendrai *in flagranti* & ferai flanquer à l'amende ce mauvais pélican de Jérome de l'Ecu, & cet autre Antoine Gouju, qui avec vo-

tre permiſſion ſont plus rétifs que tous les ânes de Jacques Firmin enſemble, pour mener toujours moudre ailleurs qu'au moulin du Petit-Hurleur. Or le texte de notre Coutume, page 5, §§. 26 & ſuivans, parle clair.

« Et où le ſubject ſerait défaillant » de mener ſondit bled au moulin » dudit Seigneur; il eſt permis à icelui » Seigneur, trouvant ledit moulnier » au dedans de ſon fief, conduiſant » ſa farine, la prendre, & icelle appli» quer à lui; déclaration préalable» ment faite en juſtice. Toutefois audit » cas la poche, harnois & bêtes por» tant ladite farine, ne tombent en » commis ».

A la bonne heure pour la poche & la bête; mais ce n'eſt pas tout.

« Et n'étant ladite farine trouvée au » fief dudit Seigneur, peut néanmoins » ledit Seigneur, ou autre ayant droit » de lui, faire convenir ledit ſubject,

» pour avoir l'amende de deux sols six
» deniers tournois, en laquelle il est
» encouru, outre & par dessus le
» droit de mouture, qui est aussi
» acquis audit Seigneur. Sauf néan-
» moins où le subject serait boulan-
» ger, & le moulin dudit Seigneur
» ne serait propre à faire pain blanc »
&c, &c, &c.

Or vous êtes propre, dieu merci, à faire son, pain bis, pain blanc, fleur de farine & tout ce qu'il y a de plus fin & superfin. Donc il est clair que cela crie vengeance & demande prompte & courte justice. Point de bruit! la paix, la paix, Monsieur Godard! est bien-tôt dit; mais moi, Monsieur, je vous dis: Faites-vous agneau, & les loups vous mangeront. Il faut donc me laisser mettre ces hargneux à la raison, sans vous immiscer dans mes fonctions. J'ai encore une autre discussion avec ce Jérome sur une redevance annuele d'un porc & de deux

oies graſſes à porter au château la veille de la Saint-Martin. Il convient du porc, conteſte les oies, n'en porte ni de maigres ni de graſſes, & fait ſi bien que tandis que je ſuis à éclaircir le fait en conſultant conſciencieuſement nos parchemins, il ne vient de l'Ecu ni porc ni oies. Mais patience ! Quand Monſieur aura bien marqué ſon diſtrict & le mien ; quand je pourai compter que vous ne mettrez pas plus d'entraves à mes principes, que je ne chercherai à contrarier vos idées qui m'offuſquent, toute la machine ira rondement d'elle-même, & poura devenir un objet d'admiration pour tout connaiſſeur en régie, dont le nombre diminue de jour en jour.

Monſieur notre Curé eſt bien content que vous ne jugiez pas à propos de vouloir entendre parler dans Chainporcé-le-Vicomte de courones de roſieres, ni de prix pour le meilleur chanvre & le meilleur froment, « parce

» que, dit-il, ces prix ne font bons
» que pour l'arquebufe ou pour la
» compagnie des arbalêtriers, ou
» bien à l'Académie d'Angers pour
» les gens favans, qui n'ayant rien
» à faire, écrivent de beaux dif-
» cours fur ce qu'ils ont oui-dire. J'en
» fais, dit-il, tout le cas que je dois,
» parce que dans les longues foirées
» d'hiver leurs brochures ne laiffent
» pas que d'avoir leur utilité pour
» paffer le temps ». Et fur ce que j'ai
ofé hazarder quelques objections, il
m'a encore frapé fur l'épaule, en
continuant : « Croyez-moi, Mon-
» fieur le Régiffeur, le bonheur des
» campagnes ne tient pas à ces niaife-
» ries; il y faut autre chofe, & on ne
» nous éblouit point, nous autres prati-
» ciens, avec des bluetes. Mais laiffez
» faire notre jeune & bon Roi. Priez
» dieu tous les jours, qu'il lui don-
» ne profpérité & fanté & fuccès,
» ainfi qu'aux braves régiffeurs comme
» vous,

» vous, auxquels il a confié le ré-
» gime de sa terre, dite royaume de
» France ; & quand nous aurons la
» paix, vous verrez de vos deux yeux,
» comment on s'y prend pour que
» le peuple soit heureux & les cam-
» pagnes florissantes ; je lis les nou-
» veaux édits, & je sais bien ce que
» je dis. En atendant, que Monsei-
» gneur, ainsi qu'il nous l'a promis
» de sa pure grâce & générosité, nous
» fasse seulement ce petit bout de che-
» min, où bêtes & hommes restent si
» souvent embourbés dans l'arriere-
» saison, & qui est un vrai casse-cou ;
» & moyénant cette chaussée du vil-
» lage à la riviere, que nous appel-
» lerons LA CHAUSSÉE DU BON SEI-
» GNEUR, je vous promets sans prix
» ni fondation, qu'on parlera du fro-
» ment & du chanvre de Champorcé-
» le-Vicomte dans les quatre coins
» du royaume & peut-être encore
» ailleurs. Vous me direz que ce petit

» bout de chemin n'est pas si petit,
» & qu'il en peut coûter gros à sa
» Grandeur : mais il ne faut pas dé-
» goûter des bonnes actions, en les
» montrant trop difficiles ; il n'y a que
» le premier pas qui coûte ; quand
» une fois la bourse est déliée, avec
» du courage & de l'obstination on
» voit la fin de tout. Je conviens avec
» vous qu'un prix fondé aurait fait plus
» de fracas dans les Affiches de Poi-
» tiers & de Limoges : mais le petit
» bout de chemin en fera plus dans
» votre caisse, Monsieur le Régisseur,
» sans compter les bénédictions jour-
» nalieres de nos habitans qui rapor-
» teront gros à Monseigneur ; & quand
» notre très-honorée Dame de paroisse
» voudra visiter ses domaines, elle ne
» courra pas risque de briser sa voi-
» ture, avant d'avoir reçu notre en-
» cens & notre eau bénite ».

Sur tout ceci je ne m'éloigne pas de l'avis de notre bon Pasteur, sur-

tout si nous pouvions commencer l'entreprise par corvées volontaires, à quoi tous les habitans sont résignés de bon cœur ; mais le malheur veut que vous ayez une dent contre les corvées comme contre les grosses fermes, & qu'on ne poura pas plus vous faire entendre raison sur les unes que sur les autres. Pour ce qui en est des rosieres, j'avoue que j'ai un peu regret à la belle fête que cela occasione dans une paroisse, & où le curé d'un côté, & le régisseur représentant le seigneur de l'autre, font un rôle imposant & mémorable ; mais Monsieur le Curé m'a fermé la bouche avec sa faconde naturele. « Vraiment, dit-il,
» les filles de Champorcé vous auront
» bien de l'obligation de croire qu'il
» leur faille des courones de fleurs
» pour être sages & vertueuses. Elles
» le sont, dieu merci, & il n'y a en
» ceci ni premiere ni derniere. Mais
» aussi elles n'ont pas besoin de ces

» simagrées ni de la charité qu'on
» ajoute, pour trouver des maris; &
» je défie tout village à rosiere de me
» prouver, en compulsant les registres
» de sa paroisse, autant de mariages
» & de bons mariages, que j'en fais,
» moi, bon an, mal an, dans la miene».

Je ne suis pas médiocrement ravi que les discours d'un aussi savant & discret personage que notre Curé, & qui est encore Bachelier en Théologie, se trouvent conformes à vos propres idées, & de l'acord parfait qui en résulte entre les deux puissances spirituele & temporele. Rien de tout cela ne touchant essentiélement à ma manutention, je puis dire qu'il m'a entraîné par son éloquence; & sans me permettre un avis dans ces matieres abstraites, je me dois la justice de dire que je n'ai jamais fait grand cas de la nouvele cuisine, & que je saurai me ranger du côté de la majorité sans qu'il m'en coûte. D'où je conclus que Monsieur dai-

gnera auſſi quelquefois ſe ranger de mon avis, lorſque la raiſon milite pour moi, de ſorte que toutes nos diſſenſions pouront s'ajuſter à l'amiable, & moi me dire toute ma vie, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, ELOI GODARD, Régiſſeur de la Vicomté de Champorcé & dépendances, de pere en fils.

A Champorcé-le-Vicomte, route de Laval, par Alençon, ce 25 Mars, fête de l'Annonciation, remiſe pour cauſe; après la Nativité de Notre-Seigneur, l'an 178[illegible].

EMILIE,

(après avoir commencé la lecture de cette lettre avec une extrême avidité, & continué inſenſiblement avec beaucoup d'ennui, de diſtraction, de fatigue, d'héſitation & d'impatience étoufée.)

Ouf!

LA MERE.

Eſt-ce tout?

EMILIE.

Comment, maman, elle ne vous paraît pas aſſez longue?

LA MERE.

Pardonez-moi, je la trouve pour moi d'une longueur suffisante ; mais comme vous aimez les afaires, je craignais qu'elle ne vous parût un peu courte.

EMILIE.

Mais qu'est-ce que c'est que tout cela, maman ? Quel verbiage !

(*Elle feuillete la lettre & cherche les mots.*)

Grévé . . . Dépecé . . . Prorata . . . Le hic . . Bon an mal an . . Bien au soleil ; & pourquoi pas dans la lune ? . . . . *Corvée... Tin-toin... Re-re-de-vance. . . . Especes sonantes. Compulser les registres... sol-sol-vable... In fla-fla-grante...* En conscience, on s'y perd. Est-ce du français ? Est-ce de l'arabe ?

LA MERE.

Français ou arabes, ce sont autant de termes que les gens qui aiment les afaires comme vous, savent au bout de leurs doigts.

EMILIE.

Je vous assure, maman, que je n'en comprends aucun... Et puis, je crois qu'il y a des fautes d'orthographe.

LA MERE.

J'ignore jusqu'à quel point Monsieur le Régisseur de Champorcé est obligé de la savoir, & s'il a eu beaucoup de maîtres pour l'apprendre; mais je connais des persones qui en ont eu, & qui ne la savent pas trop bien.

EMILIE.

Cela se peut, maman; mais j'en connais qui si elles ne la savent pas encore tout à fait, la sauront sûrement, ou elles diront pourquoi.

LA MERE.

A la bonne heure. — Mais on dirait que cette lettre de Champorcé ne vous a pas autant amusée que je l'avais espéré? Je crois qu'il faut vous donner votre revanche, & vous en cher-

cher une plus intéressante dans ce carton.

EMILIE.

Oh non, ma chere maman, ne prenez pas cette peine ; il ne faut pas toujours vous déranger pour moi.

LA MERE.

Vous savez bien que rien ne me coûte, lorsqu'il s'agit de contenter vos goûts innocens ; & celui que vous montrez de si bonne heure pour les afaires, non-seulement est de ce genre, mais il peut même avec le temps devenir très-utile. Je compte, par exemple, que vous manderez à votre papa ce que vous pensez de son différend avec le régisseur de Champorcé ; cela lui fera sûrement plaisir, & poura lui donner des idées....

EMILIE.

Franchement, je crois que mon papa se moquerait bien de moi. — Tenez, ma chere maman, tout consi-

déré, il vaudra peut-être mieux de renvoyer les secrets d'afaires à l'année prochaine, c'est-à-dire, jusqu'à ce que j'y comprene quelque chose : si ce n'est pas l'année prochaine, ce sera celle d'après.

LA MERE.

A la bonne heure ; mais en atendant, Emilie me soupçonera de manquer de confiance en elle, de lui faire des cachoteries ; que sais-je ? Car je vois que j'ai été la victime de beaucoup de faux jugemens.

EMILIE.

A dire vrai, je croyais les secrets d'afaires plus intéressans & plus beaux.

LA MERE.

Et lorsque vous vous trompez, il faut que votre injustice retombe sur moi ?

EMILIE.

Vous savez bien, ma chere maman,

que les enfans ne sont pas sages, qu'ils se mêlent à tort & à travers de ce dont ils n'ont que faire, qu'ils jugent de tout comme des imbécilles ou des étourdis, qu'ils se mettent des chimeres dans la tête qui n'ont pas le sens commun; & puis, quand ils voient les choses comme elles sont, ils restent tout sots. Voilà mon histoire en trois mots.

LA MERE.

Après cette découverte, je dois me flater au moins de n'être plus soupçonée légérement une autre fois.

EMILIE.

Dieu m'en préserve! Il n'est pas permis de tomber deux fois dans une faute impardonable. Mais dites-moi, ma chére maman, est-ce que vous comprenez ces lettres, là tout couramment?

LA MERE.

Mais oui, à-peu-près.

EMILIE.

Et comment avez-vous la patience de les lire, & de vous occuper de ces billevesées, vous qui êtes si aimable?

LA MERE.

Je vous remercie du compliment; vous voulez réparer vos torts.

EMILIE.

Sans compliment, cela doit vous paraître bien dur & bien insupportable: car je peux vous avouer à présent ingénument que cette lettre m'a cruellement ennuyée, & j'ai vu le moment où il m'était impossible de l'achever.

LA MERE.

En effet, je vous ai remarqué de l'inquiétude sur votre chaise; mais j'en accusais l'enchantement où je vous croyais de vous occuper d'affaires. C'était donc tout au contraire de l'ennui?

EMILIE.

Et comment faites-vous, maman,

pour y résister, sur-tout si toutes les lettres de ce carton sont comme celles de Monsieur le Régisseur de Champorcé, & si tous les secrets d'afaires ressemblent aux siens ? O l'ennuyeux personage !

LA MERE.

Je vous l'ai déja dit, il faut faire ses afaires, parce qu'il faut remplir ses devoirs.

EMILIE.

C'est donc un devoir indispensable de s'ennuyer d'afaires ? Car je parierais à présent, qu'il n'y en a pas une seule qui soit gaie ou amusante.

LA MERE.

Si l'on veut conserver son bien, le transmettre à ses enfans, & en atendant en jouir pour leur donner une éducation convenable, il faut s'en occuper. Si vous négligez vos afaires, si vous les laissez tomber en désordre, vous êtes bien sûre que persone n'y

prendra plus d'intérêt que vous n'en prenez vous-même.

EMILIE.

Et toujours pour vos enfans ! Vous pensez donc toujours à vos enfans ?

LA MERE.

C'est le devoir le plus cher & le plus sacré d'une mere.

EMILIE.

Et toutes les meres remplissent-elles ce devoir ?

LA MERE.

Oui certes, toutes celles qui méritent ce nom.

EMILIE.

Tenez, maman, je crois que toutes les meres sont quelquefois, comme vous êtes tous les jours.

LA MERE.

Emilie, vous êtes aujourd'hui en train de me dire des douceurs.

EMILIE.

Je vous dis vos vérités.

LA MERE.

Cependant il n'y a qu'un instant que vous aviez bien des griefs contre moi.

EMILIE,

(en l'embrassant.)

Ah, maman, des griefs ! Quel mot ! Permettez-moi de vous rapeler ce que vous disiez l'autre jour, qu'il faut prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation, sans quoi on brouille toutes ses idées. Je croyais que vous manquiez de confiance en moi ; mais je savais qu'elle ne peut s'exiger. Je me disais, Elle m'aime tendrement, c'est l'essentiel ; la confiance viendra quand elle poura. Grâces au régisseur de mon papa, je vois que c'est ma faute, si elle n'est pas déjà venue, & que ce n'est pas la vôtre, si je suis ignorante & un peu imbécille.

LA MERE.

Mais je me flate qu'avec le temps l'ignorance & l'imbécillité disparaîtront.

EMILIE.

Certainement, maman. Avec les années viendra la sagesse, viendra la réflexion, viendra la prévoyance, viendront la vérité & le secret. N'est-ce pas tout cela que vous atendez de moi?

LA MERE.

Comment la vérité & le secret; & pourquoi la prévoyance?

EMILIE.

Mais oui, maman, Quand je vous fais une confidence, je vois que vous me dites toujours vrai, que vous ne répétez jamais ce que je vous confie; & puis encore, que vous m'annoncez toujours d'avance ce qui m'arivera. N'est-ce pas en trois mots *vérité*, *secret* & *prévoyance*.

LA MERE.

Hem ! Je ne me ſavais pas ſi bien obſervée.

EMILIE.

Enfin je veux avoir à ma ſuite toute cette kyriele de vertus ſolides, comme vous les appellez. Et quant à l'ignorance, vous m'avez dit que ſi je reſtais ignorante, on n'aurait pas bonne opinion de moi : or je veux abſolument qu'on ait bonne opinion de moi.

LA MERE.

Et vous n'avez pas tort.

EMILIE.

Voilà pourquoi je me ſuis dépêchée bien vîte, bien vîte, d'apprendre à lire & à écrire.

LA MERE.

Ah, vous ne vous êtes pas dépêchée ſi vîte, ſi vîte.

EMILIE.

Mais un peu vîte. Et à préſent je me

dépêche vîte aussi d'apprendre l'histoire, la géographie..., enfin tout.

LA MERE.

Oui. N'avez-vous pas eu déja cinq leçons?

EMILIE.

C'était aujourd'hui la sixieme.

LA MERE.

Eh bien, vous ne dites plus mot?

EMILIE.

C'est que je suis toute étonée, maman.

LA MERE.

Et de quoi?

EMILIE.

Vous avez ordinairement la bonté de m'encourager, & à présent il semble que vous ne soyez pas contente.

LA MERE.

Pardonez-moi; mais comme vous commenciez à faire un grand étalage de la vîtesse que vous avez mise à apprendre fort peu de chose, j'ai cru

qu'il était temps de vous inviter à apprécier au juste votre mérite.

EMILIE.

Mais enfin, maman, je sais bien lire & bien écrire.

LA MERE.

Distinguons. Bien lire, j'en conviens. Ecrire... passablement, soit; vous commencez à bien former vos lettres. Reste à comparer votre science avec votre âge, & à savoir s'il y a de quoi se vanter si fort.

EMILIE.

Vous ne le croyez pas, maman?

LA MERE.

Imaginez que votre petite amie Rosalie se vantait hier à sa mere d'avoir appris en très-peu de temps à bien mettre ses gants, à se chausser & à se déchausser toute seule.

EMILIE.

C'était donc pour la faire rire, car tout le monde en fait autant, je crois?

LA MERE.

Eh bien, il n'y a guere plus de vanité à tirer de savoir lire & écrire, que de savoir se chausser & se déchausser; il n'est pas plus permis d'ignorer l'un que l'autre.

EMILIE.

Mais, maman, je vous parlais comme dans nos effusions de confiance, & ce n'était pas pour tirer vanité de rien. Il y avait peut-être un peu d'étalage, mais non pas de ma science présente, mais de celle que je me proposais d'acquérir.

LA MERE.

Ah, c'est autre chose; & lorsqu'il en sera temps, vous me trouverez toute prête à crier au miracle.

EMILIE.

Convenez cependant qu'on n'apprend pas à lire comme à se chausser, & que c'est une chose bien difficile.

LA MERE.

J'en conviens; mais comme c'eſt une peine que tout le monde a priſe & ſurmontée à ſon tour, comme perſone, de ma connaiſſance au moins, n'eſt encore mort à cette peine, j'en conclus que l'éfort n'eſt pas grand, & bien moins encore merveilleux.

EMILIE.

Cela m'a pourtant bien ennuyée.

LA MERE.

Cela vous prouve que vous n'êtes pas une merveille de la nature; comme quelqu'un qui nous aurait écoutées, aurait pu l'inférer de vos diſcours. Vous ne ſavez au fond rien de plus que ce que ſavent tous les enfans de votre âge; j'en connais même beaucoup qui ſont bien plus avancés que vous du côté des connaiſſances.

EMILIE.

Ah, maman, vous m'affligez.

LA MERE.

Consolez-vous, ce n'est pas votre faute, c'est la miene. Je n'ai pas voulu peut-être que vous fussiez instruite & savante de trop bonne heure; & pour vous rendre complétement justice, je conviendrai que pour une ignorante, vous ne causez pas mal quelquefois.

EMILIE.

Vraiment, je sais bien pourquoi; c'est que j'ai eu une excellente maîtresse.

LA MERE.

Comment, encore un compliment?

EMILIE.

On ne peut donc plus dire les choses comme elles sont?

LA MERE.

Les louanges en face sont rarement convenables.

EMILIE.

Eh bien, maman, pour vous ſatiſfaire, je vais vous blâmer. Vous dites que c'eſt votre faute ſi je ſuis ignorante, pourquoi avez-vous commis cette faute? Si vous aviez voulu m'inſtruire, comme vous m'avez appris à cauſer, je ſerais plus avancée, & je vous ferais honeur.

LA MERE.

Il n'y avait qu'une petite difficulté à cela.

EMILIE.

Laquelle donc?

LA MERE.

C'eſt que pour inſtruire, il faut être inſtruite; & comment aurais-je fait, moi qui ſuis malheureuſement très-ignorante?

EMILIE.

Allons, maman, vous badinez.

LA MERE.

Je vous dis la vérité. Je ne me per-

mets point de fixer les bornes du ſavoir aux perſones de notre ſexe, peut-être ne faut-il pas même une regle générale à cet égard ; mais du temps de mon enfance ce n'était pas l'uſage de rien apprendre aux filles. On leur enſeignait les devoirs de religion tant bien que mal, pour les mettre en état de faire leur premiere communion. On leur donnait un fort bon maître à danſer, un fort mauvais maître de muſique, & tout au plus un médiocre maître de deſſin. Avec cela un peu d'hiſtoire & de géographie, mais ſans aucun attrait ; il ne s'agiſſait que de retenir des noms & des dates, qu'on oubliait dès que le maître était réformé. Voilà à quoi ſe réduiſaient les éducations ſoignées. Sur-tout on ne nous parlait jamais raiſon ; & quant à la ſcience, on la trouvait très-déplacée dans les perſones de notre ſexe, & l'on évitait avec ſoin toute eſpece d'inſtruction.

EMILIE.

Comment avez-vous donc fait, maman ? Car enfin vous savez à-peu-près tout, & de quelque chose que l'on parle, je ne vous vois jamais embarassée ; on vous trouve toujours au logis, comme dit Monsieur de Perseuil.

LA MERE.

C'est que les sujets de la conversation journaliere n'exigent pas une grande étendue de connaissances ; la raison, la réflexion, l'expérience, l'usage du monde & l'instruction la plus légere suffisent pour cela. Quant au peu que je puis savoir & qui se réduit à très-peu de chose, c'est à Emilie que j'en ai l'obligation.

EMILIE.

Comment, ma chere maman ? En voilà bien d'une autre ! Je vous ai donné leçon peut-être ?

LA MERE.

Vous l'avez dit. Ne fallait-il pas se préparer à vous mieux élever, un peu mieux du moins, qu'on ne nous élevait de notre temps?

EMILIE.

Eh bien, maman, si vous voulez, nous pouvons achever notre éducation ensemble; ce sera à qui fera le plus de progrès. J'ai déja deux maîtres dont vous n'avez que faire; prenons-en encore deux ou trois à nous deux, & nous étudierons toute la journée ensemble.

LA MERE.

Je suis même sûre que cela vous paraîtrait fort agréable le premier jour, & peut-être encore le lendemain; mais le surlendemain!...

EMILIE.

Qu'est-ce que vous craignez pour le surlendemain?

LA MERE.

L'ennui & la fatigue. Vous vous trouveriez fort à plaindre d'être si obsédée de maîtres. Je sais fort bien que les enfans aiment les nouveaux arangemens à la passion, ils s'en promettent mille plaisirs & satisfactions; mais comme ils ne sont plus nouveaux le surlendemain, ils s'en dégoûtent tout aussi vite. A ne vous rien cacher, je ne remarque pas en vous une grande avidité de savoir; il me semble que vous êtes de ces persones qui veulent apprendre les choses à leur aise, sans faire de grands éforts d'attention ni d'application.

EMILIE.

Vous dites cela, maman, parce que je m'ennuie quelquefois un peu à mes leçons. Mais c'est qu'il passe tant de choses par la tête, sur-tout quand on est obligée de rester assise; on ne sait

comment faire pour la fixer & ne pas batre la campagne.

LA MERE.

C'est parce que ce qu'on vous enseigne ne vous intéresse pas assez : car quand les choses vous plaisent, vous n'avez point de distraction. Or jugez si vous aviez deux ou trois maîtres de plus ! Ce ferait le meilleur moyen de vous dégoûter pour jamais de toute espece d'étude & d'application.

EMILIE.

Mais vous ne songez donc pas, ma chere maman, que nous aurions ces maîtres ensemble ? Cela serait tout différent. Ils ne m'ennuient que parce que je suis là seule avec ma bonne, & qu'ils vienent à une heure réglée. Quand cette heure sone, cela ne fait pas toujours plaisir. S'ils voulaient venir à l'improviste, ils me trouveraient beaucoup mieux disposée ; il n'y a que le moment de s'y déterminer qui coûte.

Et ne croyez pas, maman, qu'ils m'ennuient toujours ; je prévois au contraire que tous les jours ils m'amuseront davantage. Si vous m'en ôtiez un, je vous assure que vous me feriez bien de la peine. Tout considéré, si vous vouliez, nous pourions passer toute la journée à prendre leçon ensemble. Réfléchissez à ce projet, ma chere maman, vous verrez qu'il en vaut la peine.

LA MERE.

J'ai consulté là dessus une grande maîtresse qui n'y veut pas absolument consentir.

EMILIE.

Et qui donc?

LA MERE.

La nature.

EMILIE.

Comment, elle vous a parlé ?

LA MERE.

Elle vous a choisie pour son interprete auprès de moi.

EMILIE.

Je ne ſavais pas qu'elle m'eût fait cet honeur-là.

LA MÈRE.

Comme je ne vous vois guere un peu tranquille que pendant que nous cauſons ; comme le reſte du temps, c'eſt-à-dire, à-peu-près tout le long de la journée, je vous vois continuélement courir, ſauter, vous tourmenter, vous fatiguer & m'importuner de toutes ſortes de bruits & de mouvemens, j'en ai conclu que vous ne meniez pas une vie auſſi pénible pour votre plaiſir, mais que la nature vous commandait, ſans vous conſulter ; qu'elle avait beſoin de cette agitation continuele pour vous fortifier, vous faire croître, déveloper en vous toutes les forces diverſes dont elle vous avait douée.

EMILIE.

Maman, le mal eſt de vous être

importune : car pour moi je vous assure que je ne m'aperçois pas de cette vie pénible ; je n'en dors que mieux, & je ne me sens jamais lasse.

LA MERE.

Quoi qu'il en soit, j'ai craint de contrarier la nature dans ses opérations, en vous assujétissant trop-tôt à une vie sédentaire, même aux convenances les plus légeres de la société, même à la plus légere application au-delà d'une petite demi-heure ; j'ai tremblé d'offenser, par une instruction trop précoce, ces fibres si délicates & si tendres, avant de leur avoir laissé prendre leur ressort & leur consistance, & d'afaiblir cette énergie merveilleuse de l'enfance, en voulant la captiver, l'exercer ou la diriger trop tôt. Vous savez qu'on ne peut pas prendre ses leçons en courant ni en sautant, encore moins sans attention & sans application : ne voulant pas de

votre application, j'ai sacrifié les leçons, & j'ai dit, Voyons ce qui arivera de notre petite sauvage; si à son âge le vœu de la nature s'est concentré tout entier dans le dévelopement des forces physiques, il ne faut pas la distraire de son travail par un dévelopement prématuré des forces morales: on ne peut pas être en deux endroits à la fois. J'ai été si pénétrée de cette vérité que, si je m'en étais crue, peut-être ne sauriez-vous pas encore lire.

EMILIE.

Ah, maman, songez donc comme cela serait honteux!

LA MERE.

Toutes les fois que je vous ai vue alonger le visage en prenant votre livre, ou bien avaler clandestinement vos larmes, quand la redoutable opération d'épeler & de rassembler vos syllabes n'allait pas à souhait, j'étais

tentée de congédier Monſieur Collier, & de lui dire, Monſieur, je vous prie de revenir, quand elle aura dix ou douze ans. Apparemment que la nature ne veut livrer les enfans à nos inſtructions, que lorſqu'elle a achevé ou du moins bien avancé leur éducation phyſique. Peut-être en les forçant plutôt à l'attention, à l'application & par conſéquent à une contenance plus tranquille, croiſons-nous ſes vues les plus eſſentieles. Nous pourrions reſſembler à des chirurgiens ignorans & téméraires qui, en voulant hâter une organiſation tardive, ou en corriger une vicieuſe qui n'exiſte ſouvent que dans leur tête, eſtropient pour la vie.

EMILIE.

Maman, je me ſouviens fort bien, & de cette mine alongée, & de tout ce bel enfantillage qui me faiſait pleurer des yeux & rire de la bouche en même temps. Il y aurait bien de quoi

pleurer tout de bon aujourd'hui, ſi je ne ſavais pas lire.

LA MERE.

La crainte de me ſingulariſer, & plus encore de faire un eſſai malheureux, vous a ſauvée de ce danger. On peut courir de grands riſques, en s'écartant de la route ordinaire. Il faut être bien confiante, pour ſuivre ſes opinions lorſqu'aucun ſuccès ne les a encore juſtifiées, de préférence aux inſtitutions que la ſageſſe publique a conſacrées. Il vaut mieux, ſans doute, s'en tenir à l'expérience commune, que de s'expoſer à un tort irréparable, en tentant ſans ſuccès une expérience nouvele. La hardieſſe ne ſied à notre ſexe dans aucun genre. Cette ſeule conſidération vous a peut-être préſervée, ma chere amie, du danger d'être une merveille. On a dit qu'une femme parfaite eſt celle dont on n'entend jamais parler ni en bien ni en mal;

ainsi j'espere qu'on ne poura jamais vous citer en rien.

EMILIE.

Que pour savoir bien lire ; ce dont je suis très-charmée aujourd'hui, malgré ce qu'il m'en a coûté : je ne prévoyais pas alors combien cela m'amuserait un jour.

LA MERE.

Vous voyez que sans faire semblant de rien, je vous ai mise dans le secret de mon plan d'éducation : vous voilà ma confidente ; il ne me manque plus qu'à vous demander vos conseils dans l'occasion.

EMILIE.

Je ne vous les refuserai pas, ma chere maman, en temps & lieu ; c'est-à-dire, quand je verrai un peu plus loin que mon nez. Entre nous, je peux bien vous avouer qu'il y a eu, par-ci, par-là, dans vos propos, de petites choses que je ne comprends pas bien.

Cette énergie, ces fibres, ces dévelopemens, je ne sais pas trop ce que c'est que tout cela ; mais je n'ai pas voulu faire semblant de rien. Et puis, cela ne m'a pas ennuyée comme Monsieur le Régisseur avec ses éterneles représentations. Ce n'est pas-là de l'arabe ; vous parlez français, ma chere maman, & si je n'entends pas tout, je ne veux pas au moins avoir l'air d'être inepte à vos secrets comme aux secrets d'afaires.

LA MERE.

Vous avez raison de vous plaindre. J'ai fait un long verbiage pour vous dire que nous n'aurons des maîtres qu'à mesure que l'effervescence du premier âge se calmera, & que l'à-propos & le besoin de l'instruction se manifesteront.

EMILIE.

Je prévois, maman, que cela peut ariver du soir au lendemain. Tenons

donc nos maîtres tout prêts, car ce moment approche à grands pas.

LA MERE.

Eh bien, nous le guéterons, de peur qu'il ne nous échape.

EMILIE.

Mais voilà présentement une autre idée qui me brouille la tête.

LA MERE.

Et quoi donc ?

EMILIE.

Vous souvient-il, maman, de tout ce monde qui vint la veille du départ de mon papa ?

LA MERE.

Oui, je me souviens de cette soirée comme d'une des plus désagréables qu'on puisse passer.

EMILIE.

Vraiment oui. L'on était venu à cause du départ de mon papa. Je croyais que tout le monde en aurait le cœur gros comme vous & moi ; &

point du tout : on n'a cessé de parler, je dirai même de bavarder, sans lui témoigner le moindre regret sur son départ.

LA MERE.

C'est qu'excepté à vous & à moi, ce départ était la chose du monde la plus indifférente à tous ceux qui étaient là. Ils remplissaient un devoir d'usage & de société; ils étaient venus pour donner une marque d'attention, & non une marque d'intérêt. Comme il n'y avait parmi eux persone de nos amis particuliers, ni même de notre société, la conversation ne pouvait rouler que sur la pluie & le beau temps, ou sur d'autres lieux communs ordinairement assez insipides. Quand on les a débités tant bien que mal, & qu'on est resté le temps suffisant, on s'en va, fort content d'être débarassé de sa visite.

EMILIE.

Et pourquoi la faire, si elle n'amuse pas?

LA MERE.

Pour se gêner & se faire perdre son temps réciproquement.

EMILIE.

Mais, maman, cela n'est-il pas un peu bête?

LA MERE.

Tout ce qui a ses avantages dans ce monde, a aussi ses inconvéniens. Ce sont les inconvéniens de la société.

EMILIE.

Eh bien, vous rapelez-vous comme ils se sont moqués de cette dame?.. J'ai oublié son nom... Cette dame qui est si savante?.. Comment s'appelle-t-elle déja?

LA MERE.

Son nom n'y fait rien. Je vous avoue franchement que je ne me rapele rien du tout, ni de cette dame, ni de ceux qui s'en moquaient; j'étais distraite ce jour là. Qu'est-ce qu'ils en disaient donc?

EMILIE.

Monsieur le Comte de Vieuxpont disait qu'il ne lui manquait qu'un bonnet de docteur, & qu'on ne pouvait pas dire un mot en sa présence, qu'elle ne citât un auteur grec ou latin. Cela fit pouser de rire ce gros monsieur qui avait un habit verd & une veste si riche, & qui disait, Elle étale toujours sa science, pendant qu'elle ne sait pas seulement le prix d'un poulet; elle ferait bien mieux d'apprendre à parler à sa fille, qui ne sait pas lire, que de perdre son temps à nous endoctriner.

LA MERE.

Voilà des propos vraiment spirituels! Et votre pere, que disait-il à cela?

EMILIE.

Mon papa? Rien du tout. Je crois qu'il n'y était pas plus que vous, maman, & qu'il pensait à autre chose.

LA MERE.

Eh bien, nous avons eu tort tous les deux. C'eſt toujours la faute du maître ou de la maîtreſſe de la maiſon, quand on déchire chez eux les abſens. Quoique nous ne connaiſſions point du tout cette dame dont il a été queſtion, je ſuis fâchée à préſent de n'avoir pas été plus attentive, pour prévenir ces propos.

EMILIE.

Mais, maman, on ne peut pas faire taire le monde qui vient chez vous en viſite, comme des petits enfans qui bavardent mal à propos.

LA MERE.

Pardonez-moi. On peut ſans pédanterie & ſans affectation faire enſorte que rien ne ſe diſe chez vous, que vous ne ſoyez bien aiſe d'entendre. Je ne défends aucun ſujet de converſation : cependant vous devez avoir remarqué que jamais on ne dé-

chire chez moi les absens, encore moins les inconnus.

EMILIE.

Cela se peut, maman; je n'y avais pas pris garde.

LA MERE.

C'est que la médisance est de tous les vices de la société celui qui m'est le plus antipathique.

EMILIE.

Oui, cela est triste de s'occuper toujours de défauts & d'imperfections. Mais, maman, pour revenir à nos moutons, s'il est honteux de ne rien savoir, pourquoi se moque-t-on de la science? C'est ce qui me brouille la tête.

LA MERE.

C'est une chose à examiner. Je me rapele qu'il y a une de vos compagnes, dont la société ne vous plaît pas beaucoup. N'est-ce pas Mademoiselle de Perseuil?

EMILIE.

Cela est vrai, maman; elle m'ennuie un peu.

LA MERE.

Et pourquoi?

EMILIE.

Vous le savez bien; c'est une de mes confidences.

LA MERE.

Dites-le moi encore, s'il vous plaît; je ne m'en souviens pas bien.

EMILIE.

Mais c'est qu'elle parle toujours d'elle, de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a appris... Quand on veut jouer, (car enfin, maman, on ne nous rassemble pas pour faire les savantes) elle ne veut pas. Elle dit à sa cousine qu'elle n'aime que les gens qui ont du trait dans l'esprit, & qu'elle n'en a pas; & puis, elle nous regarde avec dédain & se donne toujours pour exemple.

LA MERE.

Et vous ne trouvez pas cela bien ?

EMILIE.

Je ne ſais ſi cela eſt bien ou mal ; mais cela m'ennuie.

LA MERE.

Vraiſemblablement la dame en queſtion aura eu le même tort avec ces meſſieurs qui l'ont ſi peu ménagée dans leurs propos. Car vous jugez bien que ce n'eſt pas de la ſcience en elle-même dont on s'eſt moqué, mais de la maniere dont cette dame ſe vante de la ſiene.

EMILIE.

Cependant il faut bien montrer aux autres ce que l'on ſait, ſi l'on ne veut pas paſſer pour ignorante ?

LA MERE.

Mais ce n'eſt pas pour le montrer aux autres, qu'on eſt ſavant. Les vrais ſavans ne parlent même jamais de leur ſcience dans la ſociété, tout comme

on a obſervé que les perſones vertueuſes n'affichent jamais la vertu ; elles ſe contentent de l'avoir dans le cœur, mais elles ne l'ont guere à la bouche. D'après ces obſervations on pourait ſuppoſer que la dame en queſtion n'eſt pas vraiment ſavante.

EMILIE.

Mais ſi l'on ne montre pas ſa ſcience, comment le monde la connaîtra-t-il ?

LA MERE.

Allez-vous au devant de ceux qui vienent ici pour leur dire : Je ſais lire, je ſais un peu broder, je commence à faire de la tapiſſerie ?

EMILIE.

Non, maman.

LA MERE.

On ſait pourtant à-peu-près que vous n'ignorez pas ces différentes choſes.

EMILIE.

Je le crois bien ; on me les voit faire.

LA MERE.

Et avec la même sûreté on juge à la maniere dont vous écoutez la conversation, à la maniere dont vous répondez lorsqu'on vous adresse la parole, on juge, dis-je, très-parfaitement, si vous êtes instruite ou ignorante.

EMILIE.

Sans qu'il soit besoin d'étaler?

LA MERE.

Sans qu'il soit besoin d'étaler. Lorsqu'on vous trouve au logis, comme vous disiez tout à l'heure, l'on s'en apperçoit tout de suite; & lorsque vous n'y êtes pas, on le voit avec la même vîtesse.

EMILIE.

Cela pourait bien être. Mais, maman, si l'on ne parle jamais devant moi des choses que je sais, on supposera que je ne suis jamais au logis? Cela sera fâcheux; mon logis passera pour le domicile de l'ignorance.

LA MERE.

Eh bien, c'eſt un des motifs qu doivent vous engager à apprendr promptement ce que vous ne ſave: pas, à étendre tous les jours vos con naiſſances. Plus vous ſerez inſtruite moins il y aura de ſujets de conver- ſation qui vous ſoient étrangers.

EMILIE.

Je ſens cela, par exemple, parfai- tement.

LA MERE.

Cependant j'en reviens toujours à dire, qu'on ne s'inſtruit pas pour le plaiſir de paraître inſtruite.

EMILIE.

Et moi, j'en reviens auſſi à dire, qu'il n'y a aucun plaiſir à paſſer pour ignorante.

LA MERE.

A la bonne heure; mais l'inſtruc- tion a un but bien plus grand & plus noble que celui d'une vaine oſtenta- tion de ſcience.

EMILIE.

Lequel donc?

LA MERE.

Lorſque vous portez vos ſoins à cultiver votre raiſon, à l'orner de connaiſſances utiles & ſolides, vous vous ouvrez autant de ſources nouveles de plaiſir & de ſatisfaction; vous vous préparez autant de moyens d'embélir votre vie, autant de reſſources contre l'ennui, autant de conſolations dans l'adverſité, que vous acquérez de connaiſſances & de talens divers. Ce ſont des biens que perſone ne peut vous enlever, qui vous afranchiſſent de la dépendance des autres, puiſque vous n'en avez pas beſoin pour vous occuper & pour être heureuſe; qui mettent au contraire les autres dans votre dépendance: car plus on a de talens & de lumieres, plus on devient utile & néceſſaire dans la ſociété. Sans compter que c'eſt le remede le plus efficace & le plus

sûr contre le désœuvrement, qui est l'ennemi le plus redoutable du bonheur & de la vertu.

EMILIE.

Ah, j'aurai tant de fleches dans mon carquois contre cet ennemi dangereux, que je le tuerai.

LA MERE.

Comment, voilà qui est tout à fait poétique !

EMILIE.

Vous ne vous souvenez donc plus des fleches d'Apollon d'hier au soir?

LA MERE.

Vraiment, j'en étais fort loin en ce moment. Voilà pourtant ce que c'est que de montrer sa science à propos & sans affectation !

EMILIE.

J'ai déjà appris à coudre, à racomoder mes mouchoirs, à avoir soin de mes nipes, à travailler un peu en broderie, à faire aussi un peu mes ajustemens & ceux de ma poupée.

LA

LA MERE.

Vous ennobliſſez un peu l'aiguille, en la plaçant parmi vos fleches; mais il n'y a pas grand mal à cela. Il eſt certain qu'en vous appliquant aux ouvrages convenables à notre ſexe, vous avez une bonne fleche de plus dans votre carquois contre le déſœuvrement, & vous apprenez à vous paſſer des autres. Ainſi voilà du profit tout clair : Liberté & force. Joignez à ces occupations celles de l'eſprit, celles qui donnent du reſſort & du nerf à l'ame, & vous avancerez ſenſiblement vers la perfection.

EMILIE.

Ah, s'il plaît à dieu, j'irai un train de chaſſe. — Mais, maman, quand on eſt inſtruite, on n'a donc jamais le temps de jouer?

LA MERE.

Pardonez-moi. On ſe délaſſe du moins, on ſe repoſe, on s'amuſe; à

la vérité d'une maniere moins frivole que les enfans.

EMILIE.

De ma vie, maman, je ne vous ai vu jouer à aucun jeu; je vous ai toujours vu occupée.

LA MERE.

Petite ingrate, combien de fois n'ai-je pas joué avec vous à votre petit ménage, jusqu'à la fatigue même?

EMILIE.

Cela est bien vrai, ma chere maman; mais c'était pure complaisance de votre part; cela ne vous amusait point du tout, quoique vous eussiez la bonté d'en faire semblant.

LA MERE.

Il viendra un temps où votre poupée, votre lanterne magique, votre ménage ne vous amuseront plus non plus. Voilà pourquoi il est bon de vous préparer insensiblement, dès à présent, des ressources pour ce temps là.

EMILIE.

Ah, je vous demande grâce pour ma lanterne magique. Je l'aimerai toujours celle-là.

LA MERE.

Soit, je l'aime auſſi aſſez; & pour vous le prouver, ſi cela vous convient, je vous prie de me la montrer. Il y a longtemps que je ne l'ai vue; vous devez être laſſe de cauſer, & moi je n'en peux plus.

EMILIE.

Maman, voulez-vous que je demande de la lumiere? Il y a un gros quart-d'heure que nous ſommes dans l'obſcurité.

LA MERE.

Vous ferez fort bien.

EMILIE.

Et dès que j'aurai alumé, vous verrez, Madame, l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, & ſa façade avec la fameuſe colonade; & la Place de Navone avec ſes fontaines; & la Fontaine de Trévi; & l'intérieur de l'égliſe, dite

la Rotonde & éclairée par le comble ; & le Palais de Caſerte ; & le Dôme de Milan avec toutes ſes petites figures ; & la Maiſon quarrée ainſi que la Fontaine de Niſmes ; & la Colonade du Louvre ; & la nouvele Egliſe de Sainte Genevieve, patrone de Paris ; & l'Egliſe de Saint-Paul de Londres ; & l'intérieur du Panthéon de Londres ; & l'Hôtel-de-ville d'Amſterdam ; & la maiſon d'Opéra de Berlin ; & le nouveau Palais de Sans-Souci ; & le Palais de l'Ermitage de l'Impératrice de Ruſſie, à Pétersbourg, ſur la Newa ; & ſon ſuperbe Lac de Czarskozélo avec le pont de marbre ; & tant d'autres curioſités dignes de toute votre attention.

LA MERE.

Je ne ſais ſi j'aurai le front de voir tout cela *gratis*. Avec une machine ſi bien meublée & ce ton de voix ſi mélodieuſement glapiſſant, vous feriez fortune à la foire.

Fin du premier Volume.



LIVRES SUR L'ÉDUCATION,

qui se trouvent chez le même Libraire.

MAGASIN des Enfans, 2 vol. 4 l. 10 f.
— des Adolescentes, 2 vol. 4 l. 10 f.
— des Jeunes Dames, 3 vol. 6 l.
— des Pauvres, 2 vol. 4 l. 10 f.
Entretiens, Drames & Contes pour les Enfans, par Madame Lafite, 2 vol. 5 l.
Connoissance de la Mythologie, 1 vol. 2 l. 10 f.
Cours d'Education à l'usage des Demoiselles, 8 vol. br. 14 l.
Ecole de Littérature, tirée de nos meilleurs Ecrivains, 2 vol. 5 l.
Ecole des Mœurs, 3 vol. 9 l.
Etudes convenables aux Jeunes Demoiselles, 2 vol. 6 l.
Fables de la Fontaine, 1 vol. 2 l. 10 f.
Géographie de Crosat, 1 vol. avec cartes, 3 l.
Rhétorique françoise, à l'usage des Demoiselles, 1 vol. 2 l. 10 f.
Ornemens de la Mémoire, *in*-12. 2 l. 10 f.
Principe de Géographie, à l'usage de la Jeunesse, par M. Lemoine, *in*-12. fig. 3 l.
Le même, abrégé, *in*-12. br. 1 l. 16 f.
Traité de l'Orthographe françoise, à l'usage des Demoiselles. *in*-12. br 8 f.
Collection de la Vie des plus célébres Marins contenant Jean Bart, Ruiter, Duquesne, Forbin, d'Estrées, &c. &c. avec un portrait en tête de chaque volume, 11 vol. br. 16 l. 10 f.

L'Ami des Enfans, par M. Berquin; 36 vol. in-12 br. 38 l. 16 ſ.

Du même, Introduction à la connoiſſance de la Nature, 3 vol. br. 3 l. 12 ſ.

Du même, Sanfort & Merton, & le petit Grandiſſon, 12 vol. br. 13 l. 4 ſ.

Du même, Choix de Lectures pour les Enfans, 5 vol. br. 6 l.

Traité du Choix & de la Méthode des Études, par M. Fleury, in-12. br. 2 l. 10 ſ.

Aventures d'Abdalla, ou ſon voyage à l'Iſle de Borico, 2 vol. fig. 6 l.

Aventures de Télémaque, 2 vol. in-12. fig. 6 l.

Atlas des Enfans, 1 vol. rempli de cartes enluminées, 6 l

Bibliothèque des Enfans de la campagne contenant la Grammaire françoiſe, la Gé graphie, un Cours complet d'Arithmétiqu & des notices ſur le Commerce, 2 vol.

Contes Moraux, par Madame le Prince Beaumont, 4 vol.

Joſeph, Poëme en IX chants, in-12. 2 l.

Caractères de Théophraſte & de la Bru 2 vol. pet. pap.

Leçons Elémentaires de Chronologie & toire, 2 vol. in 12.

Lettres d'Emerance à Lucie, 2 vol. 4 l.

— de Madame Dumontier, 2 vol. 4 l

Métamorphoſes d'Ovide, traduites par B 3 vol. in-12. fig.

Mort d'Abel, traduit de l'allemand,

Œuvres de Geſner, contenant la Mort

Daphnis & ſes Idylles, 3 vol. *in*-12. 6 l.
Œuvres de Greſſet, 2 vol. 5 l.

Livres nouveaux, imprimés en 1787 & 88.

Dictionnaire portatif des Femmes célébres, augmenté d'un Supplément de preſque toutes Femmes vivantes, 2 vol. *in*-8. 12 l.

Lettres d'un Vieillard à un Jeune-Homme qui entre dans le monde, *in*-12. br. 1 l. 16 ſ.

Mémoires de Madame la Comteſſe de Rochen, *ou* Aventures d'une Dame de qualité, 3 vol. *in*-12. br. 4 l. 10 ſ.

Mes Souvenirs & autres Pièces en vers, par M. Legay, 2 vol. *in*-12. fig. br. 4 l.

Zoologie univerſelle & portative, par M. l'Abbé Ray, *in*-4. br. 15 l.

Vie de Fréderic, Baron de Trenck, 2 vol. *in*-12. troiſième édition, 3 l. 12 ſ.

Vie de Frédéric II, Roi de Pruſſe, 4 vol. *in*-8. br. 13 l. 4 ſ.

Obſervations ſur les Uſages & les Coutumes du reſſort du Parlement de Metz, par M. Gabriel, 2 vol. *in*-4. br. 20 l.

Zélie dans le Déſert, par Madame D***, 2 vol. *in*-8. br. 7 l. 4 ſ.

Recherches Philoſophiques & hiſtoriques ſur l'origine de la Pitié par M. le Baron de Bock, *in*-12. br. 1 l. 16 ſ.

Recherches Hiſtoriques ſur le Sabéiſme, par le même, *in* 12. fig. br. 2 l. 10 ſ.

L'art d'apprendre le Latin ſans maître, par M. Le Bel, *in*-8. br. 4 l.

